

Antoine Idier

Les vies de Guy Hocquenghem

Sociologie d'une trajectoire à l'intersection des champs politiques,
culturels et intellectuels français des années 1960 aux années 1980

Annexes

ANNEXE 1. « LA RÉVOLUTION DES HOMOSEXUELS »

Autoportrait publié dans *Le Nouvel observateur*, n°374, 10 janvier 1972.



Jean-Pierre Rey

GUY
HOCQUENGHEM.
L'important,
c'est
de se raconter.

LA REVOLUTION DES HOMOSEXUELS

** Il a fallu trois ans, après Mai 1968, pour que l'auteur de ce témoignage et d'autres hommes qui aiment les hommes osent lutter à la fois pour la liberté de tous et pour la leur*

Je m'appelle Guy Hocquenghem. J'ai vingt-cinq ans.

Un de ces soirs où, adolescent, je rentrai tard à la maison, en montant les escaliers sans trop faire de bruit, ma mère m'a surpris sur le palier. A travers la porte vitrée, dans la pièce voisine, je voyais mon père qui regardait la télévision. A brûle-pourpoint — on n'en avait jamais parlé — elle m'a demandé : « Tu ne serais pas homosexuel, au moins ? Tu n'es jamais avec des filles. » J'ai haussé les épaules, comme s'il s'agissait d'une supposition ridicule.

Il y a dix ans de cela : j'étais en philo, j'avais quinze ans, et depuis quelques mois j'avais une « liaison » avec un homme beaucoup plus âgé que moi. Lorsqu'il m'avait initié, j'avais éprouvé du plaisir. Je me sentais très fier. J'ai pensé : « Ce n'est arrivé à aucun de mes frères et sœurs. » Mais je n'osais plus rentrer à la maison : j'étais persuadé que « cela » se verrait et que ce serait le scandale. Mon ami m'avait rassuré : « Tu sais déjà qu'il y a des choses que tu ne peux pas dire à tes parents. Celle-là n'est pas différente. »

Il a commencé à me sortir, à m'emmener au théâtre. J'ai rencontré d'autres hommes qui me désiraient, et avec qui, quelquefois, j'ai couché. J'ai commencé à vivre deux vies séparées : je devenais un homosexuel.

Ma famille habitait en banlieue une maison de trois étages. Souvent ma mère me disait : « Viens parler avec moi », et nous montions dans sa chambre. Elle était professeur de lettres dans un lycée de filles. Elle avait eu dix enfants. Elle en avait perdu quatre en bas âge. « Tu ressemble à Nils », me disait-elle. De peu mon aîné, sa mort est l'un de mes premiers souvenirs ; il s'est tué en tombant par-dessus la rampe de l'escalier. J'étais comme lui, paraît-il, « gauche » et « sensible ». Ma mère me parlait de lui et d'un frère à elle. Cet oncle ne s'était jamais marié. Socialement, il avait gâché toutes ses chances. Il était mort dans un accident de voiture. Il buvait. Aujourd'hui encore, quand elle me voit un verre à la main, ma mère me dit : « Tu finiras comme ton oncle. » Dans son esprit, Nils et lui étaient un peu les « manqués » de la famille. Ils étaient aussi ceux auxquels elle s'était le plus attachée.

Mes deux frères aînés sont mariés

et polytechniciens. J'ai une sœur médecin. Elle racontait à table des histoires d'opérations et de salle de garde. Mes parents s'en offusquaient un peu mais riaient quand même. Moi pas. Je plongeais le nez dans mon assiette. Je voyais le corps-objet de la femme, baillant, découpé au scalpel : ce corps avec lequel on m'invitait à faire l'amour.

Les mathématiques

Mon père, toujours à son bureau ou le soir à regarder la télévision, ne parlait jamais de lui-même et peu des autres. Il voussoyait ma mère. Elle, aimant parler et exprimer ses sentiments, elle le tutoyait. Elle se plaignait quelquefois de son « égoïsme ». Il n'était pas sévère, mais méticuleux. Il nous obligeait, chacun à tour de rôle, à préparer le petit déjeuner familial. « Si je vous faisais confiance, disait-il, ce serait l'anarchie. » Il avait essayé de m'apprendre les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je sortais de son bureau en larmes : il m'intimidait. Je n'ai jamais osé lui poser des questions. A ma mère non plus.

Pourtant, mes parents n'étaient ni prudes ni puritains. J'aurais pu, je

crois, leur raconter que je désirais une fille et que je couchais avec elle. Ma mère m'aurait dit : « Fais attention ! » Mais je n'ai jamais été attiré par les filles. Avant même de savoir en quoi mes désirs étaient différents de ceux des autres et répréhensibles, la première chose qui me venait à l'esprit, lorsque je m'y livrais, c'est : « Que mes parents ne le sachent pas ! »

En seconde ou en troisième, avec un camarade de classe qui s'appelait Jean-Pierre, nous avions été dans le parc de Sceaux. Nous nous étions déshabillés et, couchés dans l'herbe, nous nous étions caressés. Jean-Pierre m'avait demandé : « Tu ne sais pas faire autre chose ? » J'avais répondu, très sérieux : « Si, si. Il y a certainement d'autres trucs. » Mais je ne savais pas quoi.

Ma sensibilité

J'avais depuis toujours l'impression que j'avais quelque chose à cacher à mes parents ; ne serait-ce que le fait d'avoir un sexe. J'aimais être malade. Ça me faisait manquer l'école, et ma mère m'installait dans sa chambre. Je me souviens de l'armoire, de la grande glace, de la coiffeuse. Ma mère venait prendre ma température, elle me faisait des remarques sur mon corps : « Tu es trop grand, tu es trop maigre. » Je me tournais sur le ventre. J'avais honte de mon corps. Mais c'est bien plus tard seulement, lorsqu'on a commencé à me traiter de « pédale », que ce sentiment s'est trouvé lié à mon homosexualité.

A quatorze ans, je discutais avec un copain que j'aimais beaucoup. Je l'admirais : il se débrouillait très bien en gymnastique, alors que, moi, j'étais très maladroit.

Brusquement, il a dit : « Toi d'abord, t'es une pédale ! » J'ai demandé : « Pourquoi une pédale ? » Il m'a répondu : « Parce que toi et Jean-Pierre vous allez dans le parc. » Je ne comprenais pas cette exclusion : je croyais que mes aventures étaient semblables à ses histoires de filles et que, si je cachais les miennes, lui ne racontait pas les siennes à ses parents. J'étais encore naïf.

J'ai changé de lycée : ma mère, qui voulait que je prépare Normale, pensait que je serais mieux en philo à Henri-IV. J'étais un peu l'excéntrique. A Henri-IV, l'hostilité s'est tout de suite cristallisée. La communauté d'une classe est faite de discussions sur les surprises-parties, des jugements qu'on porte sur les profs et des chahuts. Je n'aimais pas l'assurance qu'il fallait pour chahuter et les surprises-parties ne me disaient rien. J'y mourais d'ennui. Je n'arrivais pas à enfiler mon costume pour y aller. Pendant les récréations, je me tenais à l'écart. Je faisais des pitreries pour éviter qu'on ne me pose des questions. J'étais très malheureux et très préoccupé de moi-même.

NOTRE EPOQUE

J'écrivais mes « Mémoires » et, faute de comprendre le monde dans lequel je vivais, je cultivais ma sensibilité : j'étais un petit Rimbaud à la man- que, un mineur qui cherche à être détourné.

Un jour, un peu gris de décembre, j'ai passé l'après-midi chez l'oncle d'un camarade. J'étais déjà venu le voir plusieurs fois, seul. Des intel- lectuels, des gens de gauche comme lui, j'avais souvent l'occasion d'en rencontrer chez mes parents. Pour- tant j'aimais l'entendre parler. Il était assis sur son lit. Moi, je restais près de la fenêtre, coincé contre le radi- ateur, debout. Lorsque je suis venu m'asseoir à côté de lui, il a tiré les rideaux.

C'était en 1962, l'époque de la fin de la guerre d'Algérie. Les arbres de Paris étaient couverts de petites affiches : « On torture en Algérie. » Sur les photos, on voyait des Arabes nus.

Jusque-là, j'étais si peu sûr de moi que je n'osais pas avoir d'opinion sur le monde. Mais X... me faisait parler de moi. Il m'avait appris que j'avais un corps. Il m'aidait à com- prendre où je me situais : en marge. En classe j'avais été chargé d'un ex- posé sur le racisme. Je m'étais servi de « la Question juive », de Sartre. Après j'avais été attaqué : « De toute façon, t'es juif. Ce que tu dis n'a aucune valeur. » Je l'étais bien peu :

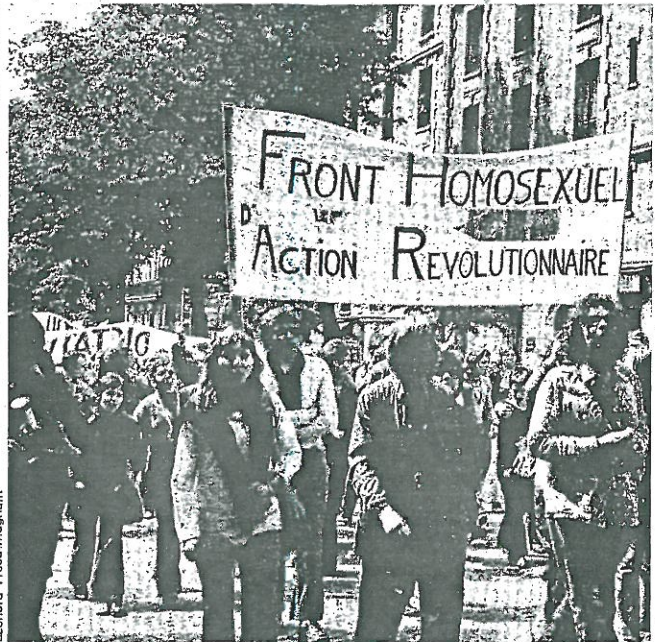
un grand-père seulement. Qu'impôr- te ! J'étais exclu par surprise : je ne m'attendais pas à tant d'agressivité.

Les camarades qui étaient inscrits aux Jeunesses communistes, peu nom- breux, un peu à part, formaient un clan.

La vie militante

Je suis entré « en politique » et je n'en suis pas sorti. Mais je me condamnais du même coup à mener encore une vie de dédoublé, une vie de schizophrène. D'un côté la vie militante, la révolution. De l'autre la vie affective, l'homosexualité. Et une hantise permanente : l'idée que ces deux mondes inconciliables se re- joignent. Si je partais en week-end avec des amis homosexuels, je ra- contaient à mes parents que j'allais à un stage de formation des Jeunesses communistes, et à mes camarades de « cercle » que j'avais été voir ma famille...

Je m'interdisais toute affectation qui aurait pu paraître efféminée. Je méprisais les « folles », les homo- sexuels qui s'affichaient parce qu'ils n'étaient pas, comme moi, « politi- sés ». Etre un militant, un révolutionnaire, c'était ma façon d'être « normal ». Mais du même coup on m'obligeait à nier le fait que j'étais « pédé ». Si je n'ai jamais eu de liaison avec un autre militant,



Leonard Freed-Magnan

LE F.H.A.R. DANS LA RUE

« Vous n'acceptez que la sexualité « utile » ! »

Ne plus raser les murs

* En France, le Front homosexuel d'Action révolutionnaire est descendu dans la rue

Mai 1968 : Deux militants rédigent un texte-affiche signé : « Comité d'Action pédérastique révolutionnaire. »

Septembre 1970 : A la suite du numéro de « Partisans » consacré à la libération des femmes, un groupe de lesbiennes qui veulent s'organiser en mouvement révolutionnaire contactent le M.L.F. en tant qu'homosexuelles.

18 février 1971 : Un certain nombre d'homosexuels se joignent à ce groupe de femmes autonome.

5 mars 1971 : Ce groupe mixte, qui n'a pas encore de nom, participe activement au sabotage du meeting Lejeune-Dienesch, « Laissez-les vivre », contre l'avortement, à la Mutualité.

10 mars 1971 : Salle Pleyel. Inter- vention du M.L.F. et d'homosexuels des deux sexes contre l'émission publique de Mérieu Grégoire consa- crée à « l'Homosexualité, ce dou- loureux problème ». L'estrade est

envahie et les orateurs s'enfuient sous les cris : « A bas les hétéro- files » et « les travelos avec nous ».

Dans l'action, le Front homo- sexuel d'Action révolutionnaire trouve son nom. A partir de ce mo- ment, le Front s'organise et com- mence à agir : distribution de tracts dans les « boîtes » d'homosexuels, réunions aux Beaux-Arts, des grou- pes de travail et de réflexion se constituent.

Avril 1971 : Les membres du F.H. A.R. qui participent à la rédaction du journal « Tout » obtiennent qua- tre pages où ils peuvent s'exprimer librement dans le No 12 consacré à « la libre disposition de notre corps ». Après une large diffusion, les pouvoirs dits publics s' « émeu- vent » et le numéro est saisi.

1^{er} mai 1971 : Pour la première fois en Europe, les homosexuels, hommes et femmes, participent au défilé sous la bannière du F.H. A.R., entre le M.L.F. et les repré- sentants des C.A.L., faisant de la manifestation une fête. Ils ne veulent plus raser les murs.

Mai 1971 : Longue discussion qui se prolonge pendant plus d'une se- maine à la fac' de Vincennes (dé- partement philosophie).

Discussion également à Censier sur la sexualité, la famille, etc.

A la suite du numéro de « Tout » et de la manifestation du 1^{er} mai, le F.H.A.R. prend rapidement de l'ampleur, crée des comités de quartier à Paris et organise des sections en province, à Marseille en particulier.

21 juin 1971 : Le F.H.A.R. participa à la « Fête des mères » organisée par le M.L.F. à la pelouse de Reully.

Le même soir, une centaine de mil- itants se rendent à Tours pour participer à la journée anticensure et faire la fête. Le campus univer- sitaire est couvert d'affiches et d'inscriptions. Trois arrestations.

27 juin 1971 : Anniversaire de la fondation du Gay Liberation Front... Minimanifestation au jardin des Tuileries (chants et ventes de jour- naux) interrompue par l'arrivée massive de la police. Quatre inter- pellations.

Juillet 1971 : Participation du F. H. A.R. à la dernière fête des Halles.

[D'après « F.H.A.R., Rap- port contre la normalité », Editions Champ libre, 1971. Le premier livre révolution- naire des homosexuels fran- çais. Un document capital.]

ce n'est pas faute de l'avoir voulu. A cette époque, la vie d'un groupe politique était faite de censures : toute expression d'affectivité, même « normale », même hétérosexuelle, était exclue.

« Pas vraiment ? »

J'étais condamné au mensonge et à la dissimulation. J'étais plein de dévouement et de dévotion. Je pen- sais réellement : « On va d'abord libérer les Algériens, ensuite l'humani- té. »

On me demandait surtout de ven- dre « Clarté ». Mais la majorité du cercle était — déjà — opposition- nelle et gauchiste. Des militants ré- venaient de venir activement en aide au P.L.N. Des « pontes » du Parti des- cendaient régulièrement pour essayer de nous assagir. Le phantasme de l'exclusion planait sur nous. Mais je n'ai quitté le P.C. que trois ans plus tard, alors que j'étais normalien.

J'avais eu très envie d'entrer à l' « Ecole ». C'était un endroit mer- veilleux. Il réconciliait tout le monde. Mes parents, mes amis homosexuels et même les gauchistes de l'époque, tous étaient d'accord : l' « Ecole » était une institution dont il était honorable de faire partie. En plus, j'y serais payé.

J'ai été reçu en 1965. J'ai pratique- ment cessé toute activité universi- taire. Je n'ai jamais accepté de pré-

senter l'agrégation. Lorsque j'ai demandé au directeur de l'École, Flacelière, l'autorisation de faire une année supplémentaire, il me l'a refusée : « L'Etat ne peut pas vous payer éternellement à le détruire. »

Au début, à Normale, je vivais avec Claude. Il est acteur et, par certains aspects, il me rappelait ma mère. J'étais fier de lui : c'était la première fois que j'avais une liaison avec quelqu'un de mon âge. A Normale, la seule personne au courant était la femme de ménage.

J'étais un responsable de l'U.N.E.F., j'écrivais des articles pour « Avant-Garde Jeunesse », le journal de la J.C.R. (la Jeunesse communiste révolutionnaire, groupe trotskiste dirigé par Alain Krivine), et j'essayais de convaincre Claude de faire de la politique. Mais, lorsque je sortais avec lui — c'est une chose que je ne reprocherai toujours —, si nous nous retrouvions par hasard à la même table que des camarades de la J.C.R. et que Claude prenait des intonations ou des attitudes par trop féminines, je lui filais des coups de pied sous la table.

Lors d'une réunion de l'U.N.E.F., des militants d'un groupuscule concurrent m'avaient attaqué publiquement : « La J.C.R. est une organisation petite-bourgeoise : il y a des homosexuels dans ses rangs. Tu sais bien ce dont on parle, Guy Hocquenghem ! » J'étais tiré par une boutade. A l'issue de la réunion, autour d'un pot, un de mes meilleurs copains, qui était un des « chefs » de la J.C.R., m'a demandé : « Tu ne l'es pas, vraiment ? » Parce qu'en public, naturellement, il fallait dire : « Non. »

Mai 1968

Les moments où je voyais des homosexuels, où j'allais dans les boîtes de nuit, étaient des moments considérés comme « libres » : je militais beaucoup. C'était la seule activité par laquelle j'échappais au monde qui m'entourait. Cela revenait très vite à manipuler des recettes : préparer une manifestation, pondre un tract, écrire un texte. Je donnais gravement des leçons à la classe ouvrière, j'aimais monter à la tribune, prendre la parole, faire de beaux gestes. J'avais un désir certain d'être regardé, d'être désiré avec lequel je jouais comme gauchiste, et que je refusais comme homosexuel. J'essayais de temps à autre, en sous-marin maladroite, d'infléchir les débats vers les problèmes de la sexualité.

Lorsque Mai 1968 est arrivé et que l'occupation de la Sorbonne était déjà organisée, des copains ont tenté de créer un Comité d'Action pédérastique. Ils ont tiré quelques milliers de tracts, ils ont préparé huit affiches. Le lendemain, sept étaient déchirées. Le comité d'occupation de la Sorbonne s'inquiétait de la présence d'homosexuels autour des W.C. Cela risquait de « déconsidérer » le mouvement : au moment où l'on se croyait au sommet de la libération de tous les possibles, il y avait encore des aspects de notre vie qu'il n'était pas permis de faire apparaître.

« Dieu aime aussi les homosexuels »

* « Nous sommes des êtres humains, pas des malades »

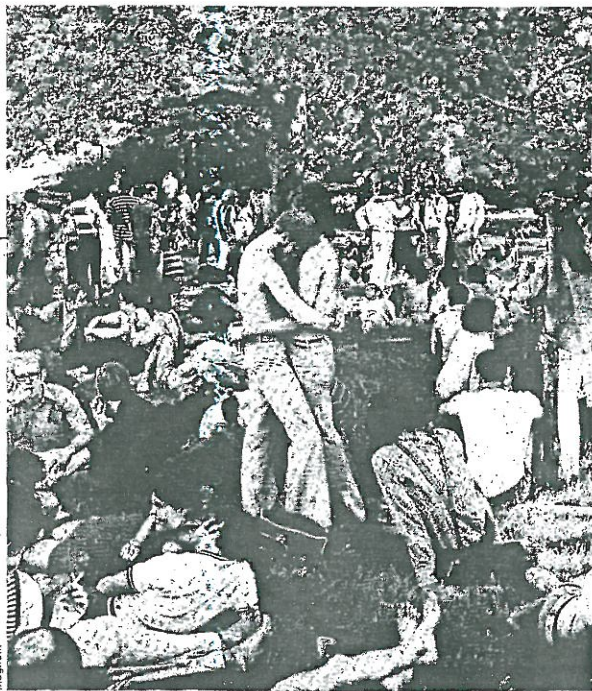
1948 : Le rapport Kinsey. Pour la première fois, les homosexuels peuvent se compter. Ils sont plus nombreux qu'ils ne le pensaient : 4 % des hommes américains. Et 10 % reconnaissent avoir eu des aventures homosexuelles.

1956 : Le Dr Evelyn Hocker, psychologue californien, compare trente homosexuels « normaux, déclarés », à trente hétérosexuels « sans problèmes particuliers ». Les premiers se sont aussi bien ajustés à l'existence que les seconds. Le rapport, officiel, est publié par l'Institut national de Santé mentale.

1961 : La ville de Los Angeles compte tant d'homosexuels que la police nomme un « agent de liaison » entre la « communauté des déviants » et les forces de l'ordre, Elliott Blackstone. Il est devenu un métier oblige — un des piliers des homosexuels à Los Angeles.

1968 : Le révérend Troy Perry, exclu de sa paroisse de Floride pour s'être déclaré homosexuel, fonde sa propre Eglise à Los Angeles, la Metropolitan Community Church. A son premier sermon, le 16 octobre, il a huit curieux. Aujourd'hui il a plus de huit cents fidèles. Son Eglise a essaimé dans une vingtaine de villes. « Dieu aime aussi les homosexuels », prêche le révérend Perry. Il célèbre plusieurs mariages entre hommes par semaine.

Jun 1969 : C'est la prise de la Bastille, la « révolte de Stonewall ». Stonewall est un bar spécialisé de Greenwich Village. La police fait une descente de routine. Elle est reçue à coups de brique. Quelques semaines plus tard naît à New York le Front de Libération des Homosexuels, aujourd'hui remplacé par la G.A.A. (Gay Activists Alliance : Association des Homosexuels militants). Pour les homosexuels militants, la dernière semaine de juin devient fête nationale, la Gay Pride



Week (semaine de gloire des homosexuels). En 1971, elle est célébrée par une retraite aux flambeaux.

Octobre 1969 : Un rapport présenté à l'Institut national de Santé mentale demande la légalisation des rapports entre homosexuels adultes consentants. Acceptés en Grande-Bretagne depuis quatre ans, ils sont encore interdits dans quarante-cinq Etats américains. La condition des homosexuels fait la « une » de l'hebdomadaire « Time ». Les homosexuels sont de plus en plus nombreux à se déclarer tels. Surtout les jeunes : « Nous ne voulons plus avoir honte. Nous ne nous cachons plus. »

Printemps 1971 : Le mouvement a acquis sa vitesse de croisière. Les manifestations se multiplient :

— A l'université du Minnesota, Jack Baker, 29 ans, est élu président de l'association des étudiants. Son programme : libération des homosexuels. En septembre, Baker « épouse » un camarade de promotion. Ils remplissent leur déclaration d'impôts à deux. Ils jurent de défendre la légalité de leur union jusque devant la Cour suprême.

— Washington : aux élections législatives partielles, le premier can-

didat à oser se présenter comme homosexuel, Franklin Kemeny, obtient 1 888 voix. Plus que le candidat du Pouvoir noir.

— Washington toujours : trente militants envahissent le congrès de l'Association américaine de Psychiatrie. Ils crient : « Vous êtes nos ennemis déclarés. Nous exigeons d'être traités en êtres humains, pas en malades. »

— Parution de la première histoire du mouvement : « The Gay Militants », par Donn Teal. C'est un best-seller.

— New York : mise au point d'une nouvelle tactique, le « zap ». Elle combine la marche et le sit-in. « Un zap nous fait plus de bien que six mois chez un psychiatre », dit un militant. La ville, débordée, dépose deux projets de loi garantissant aux homosexuels l'égalité devant l'emploi et interdisant la discrimination « pour pratiques sexuelles » en matière de logement.

— 31 décembre 1971 : Le magazine « Life », dans son numéro de fin d'année, consacre onze pages à la révolte des homosexuels et publie les prises de position des militants, célèbres ou non.

CATHERINE DREYFUS

tre. Si, après Mai 1968, il a fallu attendre près de trois ans pour qu'émerge un mouvement comme le Front homosexuel d'Action révolutionnaire (le F.H.A.R.), c'est en partie à cause de cet échec.

Le F.H.A.R. a été créé en mars 1971. Curieusement, le mouvement est né d'une institution homosexuelle très feutrée. « Arcadie » est un club privé, avec un bal hebdomadaire et des conférences d'information, où les gens viennent « draguer ». Un public assez bourgeois : pas mal de jeunes employés, quelques vieux homosexuels riches et une petite minorité de lesbiennes.

A ce moment-là, j'habitais une grande maison à Asnières. Nous vivions en commune. Nous ne nous étions pas fixé de règles. Seulement un but : l'évolution vers le communisme sexuel. Nous militions tous plus ou moins à Vive la Révolution. J'avais été exclu de la J.C.R.

à la rentrée de 1968 avec ceux qu'on devait qualifier un peu plus tard de « maos-spontex ». Depuis un an et demi, j'étais amoureux d'un garçon, Michel. C'était le premier militant à l'égard duquel j'avais eu une conduite de séduction caractérisée. Je l'avais connu à la J.C.R. Politiquement, il était d'accord avec moi. Mais il était hétérosexuel. A Asnières, il était avec une fille que j'aimais beaucoup. Je bataillais dur contre le couple, « relation exclusive », et, après avoir discuté jusqu'à quatre heures du matin, je les regardais monter se coucher. Je montais à mon tour, ou j'allais draguer dans les boîtes. Je me détachais progressivement de la commune.

A trois ou quatre reprises, les filles d'« Arcadie » ont cherché à me faire venir à leurs réunions. D'abord j'ai pensé : « Encore du folklore ! » Et puis je me suis décidé à y aller. J'ai débarqué dans une petite cham-

bre où il y avait une trentaine de personnes. La réunion avait commencé. Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu « folles », comme je n'aimais pas en fréquenter, et des lesbiennes. C'était la première fois que j'en rencontrais. Tout le monde racontait sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi il couchait. Et comment il le vivait. Je ne connaissais personne : j'ai commencé à faire comme les autres. Souvent j'avais été dans les boîtes de pédérastes pour me faire draguer. Je n'avais jamais osé en discuter. Là, brusquement, j'étais de plain-pied, et le raconter ne tirait plus à conséquence. Certains avaient été aux Etats-Unis et avaient vu ce qu'était le Gay Liberation Front. Ils révélaient un peu de faire la même chose en France. J'avais eu envie de raconter mes premières expériences homosexuelles à la suite de la publication dans le premier numéro de « Tout » d'un

texte de Huey Newton qui défendait politiquement les mouvements d'homosexuels américains. D'autres, à la réunion, l'avaient lu. Ils avaient même écrit au journal à ce propos.

Aux deux réunions suivantes, le petit groupe s'élargissait. A la troisième, j'ai lancé : « Faisons une série de textes pour raconter ce que nous avons vécu. Je travaille à un journal gauchiste qui s'appelle « Tout », ce sont des types assez ouverts, je les connais bien, je pense qu'ils accepteraient de les publier. »

On avait envie de crier publiquement ce qu'on faisait, ou plutôt ce qu'on était. Un texte m'a particulièrement frappé : un garçon racontait comment, à quinze ans, il avait eu sa première expérience sexuelle avec un Arabe. C'étaient les textes, précisément, que nous n'aurions jamais osé écrire. Pas seulement parce que nous en avions honte, mais parce qu'avant nous aurions pensé qu'ils ne pourraient intéresser personne.

Lorsque je les ai lus au comité de rédaction, j'étais nerveux, sur la défensive, je regardais les visages autour de moi. J'avais l'impression de me déshabiller devant les autres, tout en me demandant : « Est-ce que, politiquement, je vais être bien ? » En fait, il n'y a pratiquement pas eu de débats. On avait annoncé dans le numéro une réunion régulière aux Beaux-Arts, le jeudi à vingt heures. A la première, nous étions une trentaine. Le jeudi suivant une centaine, et, au moment des départs en vacances, un millier. On est venu nous trouver. On a reçu des centaines de lettres. On en reçoit encore. Nous nous retrouvions, sans l'avoir voulu, à la tête d'un mouvement. C'était le succès inattendu, l'explosion.

Pas de chefs.

Maintenant, je pense qu'on a eu raison de déclencher les choses ainsi : simplement en se racontant. Sans même parler particulièrement de libération. Dans les assemblées, chaque jeudi, les gens s'embrassent, s'abordent. La nécessité d'un contact physique est même devenu un rite : en se désistant, on ne détourne pas le sens de la réunion.

Depuis six mois, je vis presque continuellement avec des amis qu'avant la création du F.H.A.R. je n'aurais même pas fréquentés parce qu'ils ne sont pas « politisés ». J'étais un petit chef gauchiste. Encore maintenant, il arrive que des copains prennent le goût du pouvoir : ils se mettent à tenir des discours pendant les réunions. Ça n'a aucune prise sur la réalité. Les gens se mettent à chahuter ou fichent le camp dans une salle à côté. Pour qu'il y ait leadership, il faudrait qu'on en ressentisse l'utilité. Or, au F.H.A.R., actuellement, l'essentiel des tâches militantes, qu'on le veuille ou non, c'est de se voir et de se parler. Et lorsqu'on a passé toute la nuit à discuter avec des copains et que, pour finir, l'un d'entre eux vous fait remarquer qu'on le désire sans avoir osé le dire, l'idée de leadership perd tout sens.

De toute façon, à huit cents, dans les assemblées générales, on ne

peut pas prendre de décision. On ne peut qu'échanger des informations ou écouter les témoignages, souvent importants, que les gens apportent. Après, pour mener une action particulière, on se retrouve éventuellement à quelques-uns. On a souvent été distribuer des tracts dans les boîtes et entamer la discussion. Mais aujourd'hui, le F.H.A.R., comme les autres groupuscules gauchistes, est en état de demi-crise.

Moi, je me suis marginalisé. Je gagne peu d'argent. Je fais des petits travaux littéraires et je donne quelques heures de cours à Vincennes. L'homosexualité, c'est ce par quoi j'ai été opprimé. Il m'est impossible de centrer différemment mon combat.

A titre personnel

Pour la première fois, j'ai évoqué librement cet aspect de ma vie il y a quelques jours avec mes parents. Ils ne désapprouvent pas que j'en parle publiquement. Pourquoi ai-je accepté de parler ici ? Bien sûr, la parole sur l'homosexualité n'est pas libre (« Tout » numéro 12 a été saisi ; le livre du F.H.A.R. risque l'interdiction) ; même ici, je ne peux et ne veux pas tout dire. La honte de nous-mêmes commence aux parents, continue avec les amis et les camarades.

Pour vous, l'homosexualité est un problème marginal. Et pourtant, vous subissez tous la manipulation des désirs, vous l'imposez à votre tour à vos enfants : vous n'acceptez que la sexualité « utile » — la famille hétérosexuelle reproductrice. Et dont les femmes sont les premières victimes.

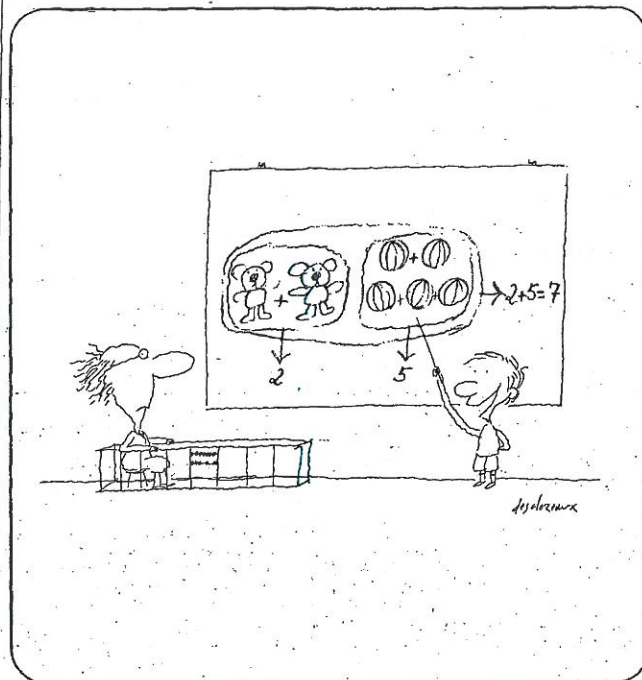
Ceux qui sont venus au F.H.A.R. — peu nous importe d'ailleurs de revendiquer un sigle — veulent détruire des oppressions d'autant plus odieuses qu'elles se dissimulent au sein de la vie privée. Nous ne nous sommes pas organisés pour rétablir entre nous le culte d'un groupe révolutionnaire parmi d'autres. Comme groupe politique nous fonctionnons plutôt mal. Nous ne sommes pas centralisés, nous ne sommes pas à l'image des groupes gauchistes. Nous n'avons pas de cartes, de présidents, de représentants (je parle ici à titre purement personnel). Nous n'avons aucune leçon à donner, aucune consigne à transmettre.

Nous disons simplement : pourquoi ne supportez-vous pas de retrouver chez un homme les attitudes, les désirs et les comportements que vous exigez d'une femme ? Ne serait-ce pas que le désir de dominer les femmes et la condamnation de l'homosexualité ne font qu'un ? Nous sommes tous mutilés dans un domaine que nous savons essentiel à nos vies, celui qu'on appelle le désir sexuel ou l'amour.

Certes, le Pakistan ou les usines, c'est plus important. Mais à poser les priorités, on diffère toujours d'aborder les problèmes sur lesquels on peut agir immédiatement.

Alors, on peut commencer par essayer de dévoiler ces désirs que tout nous oblige à cacher, car personne ne peut le faire à notre place.

Propos recueillis par FRANÇOIS PAUL-BONCOUR



Enseignement

$$6+8=2$$

* Faut-il choisir les oiseaux blancs et les sacs de billes des modernes ou s'en tenir à la bonne vieille table de multiplication ?



Un jour que vous étiez affalé dans votre fauteuil, votre fils est entré. Avec à la main un livre plein d'oiseaux blancs, de chapeaux melons et de dessins étranges : un manuel de maths modernes. En bon père de famille, vous avez essayé de résoudre le problème qu'il n'arrivait pas à faire. En vain. A la fin, il vous a regardé froidement et vous a demandé : « Dis, de ton temps, trois fois quatre, ça faisait combien ? »

Ce lundi, dans l'émission télévisée de Jean Lallier et de Monique Tosello consacrée aux maths modernes (1), les parents verront des enfants « s'amuser » à faire des mathématiques. Beaucoup en seront surpris, voire irrités. Ce n'était pas comme ça de leur temps. Mais, aujourd'hui, les maths modernes ne se contentent plus de creuser le fossé entre les générations, elles jettent le trouble dans les lycées. Dans le secondaire, les conseils de classe dressaient le mois dernier le bilan du premier trimestre. Partout ou presque, ils ont mis en lumière les difficultés rencontrées par le nouvel enseignement des mathématiques. Beaucoup d'élèves — pour qui les maths modernes ont été, en sixième puis en cinquième, un jeu aussi drôle qu'un autre — perdent

le pied quatrième. La plupart arrivent désarmés devant les programmes de physique des classes supérieures qui exigent une bonne connaissance des maths classiques.

Physiciens et mathématiciens en ont profité pour reprendre la querelle qui les oppose depuis toujours. « Les physiciens sont inquiets », dit Alfred Kastler, prix Nobel de physique 1966, parce qu'ils craignent que les maths modernes limitent l'importance des sciences expérimentales. Plus crûment : qu'elles écrasent la physique, la chimie et la biologie. Il y a deux ans, on supprimait aux physiciens une heure en classe de seconde pour la donner aux maths modernes. On leur dit qu'on la leur rendrait en terminale. La promesse n'a pas été tenue.

Des cobayes

« Ce qu'il faut », dit Michel Hulin, professeur de physique à Paris-VI, ce n'est pas supprimer les maths modernes mais réintégrer la géométrie dans l'enseignement des mathématiques. La réforme risque, en effet, d'éliminer un certain nombre de disciplines. L'habitude du calcul, par exemple, est en train de disparaître. »

« C'est vrai, en calcul, on est complètement perdu. Alors, on en fait

(1) « Portrait de l'univers », à 22 h 30, sur la 2^e chaîne.

ANNEXE 2. GUY HOCQUENGHEM PAR GUY HOCQUENGHEM

Ces deux documents autobiographiques sont conservés dans les archives d'Albin Michel (IMEC, ALM 599.4). Rédigé pour la parution du Gay voyage, le premier date vraisemblablement de 1980 ; le second, écrit avant la sortie de L'Amour en relief, de 1981.

Guy Hocquenghem est né en 1946 à Boulogne-Billancourt, de parents enseignants. Il a fait ses études à Paris, au lycée Henri IV puis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm où il est reçu en 1966. Il milite dans les mouvements étudiants, puis gauchistes, participe à Mai 68 parmi eux, et abandonne alors l'université (en laissant comme trace d'une carrière avortée un mémoire d'épigraphie grecque). Il fait partie de l'équipe fondatrice d'*Action*, le quotidien de Mai 68, et est recruté dans la nouvelle université de Vincennes, comme d'autres militants gauchistes, à titre de chargé de cours.

En 1971, il participe à la création du Front homosexuel d'action révolutionnaire, et devient progressivement un écrivain, d'abord pour affirmer le droit des homosexuels à la différence (*Le Désir homosexuel*, premier livre, en 1972) et plus largement le droit du désir minoritaire, des « marginaux », à s'exprimer pleinement dans la société.

Il écrit un livre sur les expériences de l'après-mai (*L'Après-mai des faunes*, Grasset, 1974), et un recueil de nouvelles (*Fin de section*, C. Bourgois, 1976). Il devient en 1974 docteur d'État ès-lettres, en philosophie, sur les deux premiers livres qu'il a déjà publiés, devant un jury où siègent les philosophes Gilles Deleuze et François Châtelet. Il entre dans l'équipe du journal *Libération*, écrit un autre livre sur l'homosexualité (*La dérive homosexuelle*, 1976), un ouvrage en collaboration avec Jean-Louis Bory (*Comment nous appelez-vous déjà ?*, Calmann-Lévy, 1977) et un autre, avec René Schérer (*Co-ire. Album systématique de l'enfance*, Recherches, 1976).

Pendant toutes les années 70, le cours qu'il fait à Vincennes avec le professeur Schérer sur le « statut de l'enfance contemporaine » sert de lieu de rencontre et de discussion aux exclus de la « normalité » sexuelle, comme aux chercheurs d'une nouvelle conception de l'enfance, philosophique et pratique (voir *Co-ire*, oc.)

En 1979, il publie *La Beauté du métis* (JP Ramsay) essai-pamphlet contre la civilisation à la française, faite d'ordre, de clarté et de ségrégation. Il s'oppose à « Apostrophes » aux rédacteurs en chef des trois hebdomadaires d'opinion, devient journaliste régulier à *Libération*, et publie fin 1979 un essai sur l'histoire de l'homosexualité (*Race d'ep !*, ed. Libres Hallier) en même temps qu'est présenté à Paris, puis en province, le film du même titre dont il est co-réalisateur (*Race d'ep*, de G.H et Lionel Soukaz), long-métrage de fiction composé en quatre sketches, de 1900 à nos jours en

passant par les camps de la mort hitlériens ; le premier film réalisé en France sur cette histoire minoritaire et cachée, et qui eut plus de 70 000 spectateurs en dépit de son caractère « marginal ».

Son dernier, et neuvième livre, qui vient de paraître aux ed. Albin Michel, s'intitule *Le Gay voyage*, et est une promenade et un regard d'homosexuel dans les grandes capitales euro-américaines.

Guy Hocquenghem prépare actuellement un second film, *Les mémoires d'Antinous*, avec le même co-auteur (Lionel Soukaz), et achève son premier roman, *L'Amour les yeux fermés* (titre provisoire) chez Albin Michel.

Guy HOCQUENGHEM (prononcer « O-KEN-GHEM » avec un « G » dur, c'est flamand)

Il aurait normalement du devenir fonctionnaire, si quoi que ce soit de « normal » pouvait lui convenir. Ses parents l'étaient, fonctionnaires, un père mi-flamand, mi-juif, qui a rencontré sa mère dans l'enseignement. Libéraux, athées, ils ne seront même pas choqués d'apprendre « officiellement », par le *Nouvel observateur*, que leur fils est homosexuel, dans un dossier que cet hebdomadaire lui consacre en 1972.

Il est né à Boulogne-Billancourt, en 1946, et il a toujours vécu à Paris, où il a fait l'Ecole Normale Supérieure (encore du normal). C'était de 65 à 69, formellement. Mais il n'est pas devenu fonctionnaire, par exemple prof de philo, parce que mai 68 est intervenu. Il a refusé de passer l'agrégation, est devenu homosexuel gauchiste officiel. Ce qui mène au journalisme, aux livres.

L'université gauchiste de Vincennes le fait docteur d'Etat en 74, en philo. Un titre qui ne lui sert guère. En 72 a été publié « Le désir homosexuel », son première livre, synthèse théorisante du militantisme homosexuel qu'il pratique depuis 71 dans le FHAR. En 74 « L'après-mai des faunes », chez Grasset, préfacé par G. Deleuze, réflexion sur les relations du désir (amoureux, sexuel) et du militantisme social et politique.

A partir de 76, il écrit régulièrement dans « Libération », dont il partagera désormais l'existence agitée.

Avec René Schérer, il écrit un « Album systématique de l'enfance », exploration de l'eros enfantin, du désir amoureux puéril, publié en 76. En même temps il publie son premier livre de fiction, « Fin de section », un recueil de nouvelles, chez C. Bourgois. En 77, une autre longue nouvelle, « Oiseau de la nuit », est publiée dans un livre en commun avec Jean-Louis Bory. Elle décrit l'univers de la drague nocturne parisienne chez les « folles », vue par un homme « normal ». Elle devient la fin du

film qu'il co-réalise avec Lionel Soukaz, « Race d'Ep ! » qui sort en 78 dans les salles, accompagné du livre du même nom, après avoir échappé à l'interdiction ministérielle par pétitions et protestations.

A « Libération », il publie alternativement de longues enquêtes, notamment sur la société américaine, (dont quelques unes donnent naissance au « Gay voyage », publié en 1980 chez Albin Michel), et des articles d'opinion qui ont souvent le don d'exaspérer lecteurs ou collègues de l'establishment journalistique (auquel il consacre une longue préface à la réédition de la Monographie de la presse parisienne, chez Albin Michel). Articles provocateurs, souvent agressifs, ou à la lisière du pornographique, qui prennent à rebours l'opinion libérale ; que ce soit à propos des camps de concentration (préface aux « mémoires d'un triangle rose »), de la Nouvelle droite ou de la culturocratie socialiste actuelle.

En 1978 il publie chez JP Ramsay « La beauté du métis », sous-titré « A bas la France », apologie du métèque et haine de l'Etat-Nation. Il trouve moyen d'agresser les patrons de la presse française « libérale » à Apostrophes.

Peut-être y-a-t-il un rapport entre l'histoire amoureuse d'un aveugle hors du commun, paradigme, exemplaire de toute minorité possible, et sa propre sensibilité d'exclu. C'est le thème de son premier roman, en tout cas, l'histoire d'un jeune aveugle qui découvre le monde par le sexe.

L'auteur certifie n'appartenir à aucune Ecole de pensée, être oppositionnel par principe, fut-ce au sein de « Libération » ou des mouvements homosexuels, de l'université ou de l'institution littéraire. Un écrivain qui l'impressionne beaucoup est Nabokov.

ANNEXE 3. GUY HOCQUENGHEM PAR RENÉ SCHÉRER

Cette nécrologie rédigée par René Schérer a été publiée en 1989 dans le Bulletin des anciens élèves de l'École nationale supérieure de la rue d'Ulm.

Fils d'Alexis Hocquenghem, archicube lui aussi, dont le nom est associé aux développements des mathématiques contemporaines, Guy appartient à la génération qui a fait mai 68. Fait, c'est-à-dire imaginé, modelé.

Ancien élève de Henri-IV, dès avant son entrée à l'École, il militait au syndicat de l'U.N.E.F., aux comités-Vietnam, à l'U.E.C., puis dans la fraction dissidente, trotskiste, d'Alain Krivine et de Henri Weber. Il fut d'un célèbre rassemblement de Berlin prémoniteur de tous les printemps européens à venir, rejoignit Cohn-Bendit lors de l'occupation de la Sorbonne et des barricades. Mais, peu après les tumultes, il prit ses distances à l'égard de toute étiquette de stricte politique pour se lancer dans cette contestation globale de la "civilisation" contemporaine qui prit sa source en Californie. Séduit un temps par une vie communautaire qu'il partagea, il fonda, avec Roland Castro en particulier, *Révolution, Tout*, éphémères mais étincelants météores de la presse marginale. Jusqu'à ce que, accentuant sa rupture avec ce qu'il restait de conventions, et s'attaquant au plus tenace des préjugés, il découvrit son terrain de lutte spécifique : la défense et illustration de l'homosexualité. En 72, il est de l'équipe fondatrice du F.H.A.R. (Front homosexuel d'action révolutionnaire), devient son représentant mondialement connu, partout sollicité.

Ces diverses activités, il les mène du sein même de l'École, alors en effervescence. À une prolifération d'articles, d'interventions, il ajoute le travail plus austère mais qui le passionne tout autant, d'une recherche d'épigraphie grecque qui le mène jusqu'au seuil de l'agrégation. Rare fidèle à un principe que pourtant la plupart avaient proclamé, et duquel dépendait la réforme la plus profonde de l'Université française, il refuse la sélection, le concours, avec ce qu'il comporte d'artifice, d'arbitraire, et de reconduction sans fin de l'ordre des pouvoirs.

Au demeurant, il était plus attiré par la Philosophie que par sa première spécialisation. À moins de 25 ans, il avait su s'imposer comme un des plus brillants analystes de la société en pleine fermentation, des mutations dans les mœurs. Entre autres, *Le désir homosexuel*, traduit immédiatement dans plusieurs langues, connut un succès foudroyant. Mais bien d'autres études (qu'il réunit ensuite dans *L'après-mai des faunes*) composaient déjà un corpus le désignant pour une Université de type nouveau, expérimentale, ouverte à tous et à tous les problèmes actuels.

Dès 1970, il avait été appelé à enseigner dans le département de philosophie de Vincennes (Paris

VIII). Il y soutint peu après sa thèse de doctorat ès lettres, avec Gilles Deleuze, François Châtelet, Olivier Revault d'Allonnes, Jean-Pierre Colin et moi-même. Il suivit, dès lors, les aventures de ce département dans lequel il sut s'imposer par son rayonnement, la fraîcheur de sa parole, la lucidité de ses jugements. Cette philosophie vincennoise eut, on le sait, à subir les foudres du pouvoir et dut choisir, pour résister, pour triompher en dépit de tout, diverses stratégies dont Guy Hocquenghem fut partie prenante. Sa voix, dans ce domaine, était toujours écoutée avec faveur, de même que ses écrits avaient forcé l'attention de ses aînés qu'il admirait et qui firent de lui d'emblée leur interlocuteur : Foucault, Châtelet, Deleuze, Guattari. Lyotard, reconnurent en Hocquenghem la force et l'originalité du penseur.

En butte pourtant à l'hostilité hargneuse et obtuse d'un C.S.U. qui n'a jamais pu admettre "Vincennes", il lui fallut rester assistant jusqu'à cette année 88, et ce n'est que deux mois avant sa mort que nous fûmes à même de l'élire maître de conférences.

À Saint-Denis (où Paris VIII fut déplacée) depuis 1980, Hocquenghem préparait, élaborait dans ses cours, – ses étudiants s'en souviennent – les principes et les éléments d'une œuvre qui, relativement aux thèmes militantistes de départ, et sans aucunement les renier, opérait pourtant une inflexion. Les grandes ruptures consommées, les grandes propositions novatrices lancées, une esthétique qui intégrait le politique sans s'y limiter pouvait lui permettre lors des années 80 un retour fécond sur une histoire qui ne se bornait plus à l'explosion récente. Il ne renia pas 68 comme firent tant d'autres : il l'approfondit au contraire, il l'enrichit d'une réflexion sur une tradition culturelle qu'il éclairait en retour.

Cette inflexion se traduisit également dans le mode d'expression, que Guy Hocquenghem ne voulut plus théorique simplement, mais concret, imagé, poétique. Sans abandonner la lutte d'idées, la polémique, – sa Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary, L'âme atomique que nous pensâmes et écrivîmes ensemble en font foi –, il choisit le roman, et il renouvela en celui-ci le grand et difficile genre du roman philosophique et historique, de "l'étude philosophique" au sens balzacien. En très peu d'années, faisant preuve d'une fécondité et d'une puissance de travail peu commune, il s'imposa progressivement par des œuvres majeures, qui toutes traitent de la condition humaine et de son destin, sous forme d'un récit, ou d'un tissu de récits entrelacés, c'est la condition de l'aveugle (*L'amour en relief*) en marge de Diderot, la maladie jusqu'à la mort et l'amour au-delà d'elle (*Ève*), et ces deux grands volets historiques où se trouvent illustrés avec un déploiement inouï d'érudition et d'images, le jeu d'une modernité prise entre la succession des catastrophes et une promesse messianique : *La Colère de l'agneau* et *Frère Angelo*.

C'est après avoir achevé ce dernier livre qu'il est mort, en proie à une maladie inexorable qu'il a affrontée avec une lucidité et un courage forçant l'admiration de ses proches.

Ce n'est pas le lieu ici de traiter de l'œuvre de Guy Hocquenghem. Cela a été fait et n'a pas fini de l'être, tant elle est riche d'implications, riche aussi en extension. Guy est mort à un âge où certains commencent à peine à se faire connaître en laissant une quantité importante d'écrits, de communications, dispersés un peu partout, tant il se donnait généreusement à tous.

Je voulais seulement ici, étant de ceux qui l'ont le mieux connu et du plus loin, depuis Henri-IV où j'eus le rare privilège d'être, en philosophie puis en hypokhâgne son professeur, apporter mon témoignage ému sur ses écrits, ses pensées, sa personne.

En Guy Hocquenghem certains ont voulu voir exclusivement l'homosexuel militant, puis, pensant à ses derniers livres, un mystique, ou seulement un polémiste à la plume aiguisée ; on a parlé de prétendus tournants, de conversions. Ce qui caractérise au contraire Guy Hocquenghem, c'est une très grande fidélité, fidélité à cette dimension utopique que le réalisme contemporain étouffe et dénigre, fidélité à cette implication toujours transgressive de l'homosexualité que méconnaissent certaines conceptions avides de normalité ; fidélité aussi à un esprit critique qui l'a fait souvent partir en guerre contre la phraséologie humaniste qu'il soupçonnait d'hypocrisie : et c'est ainsi qu'il a porté, dans son admirable essai *La beauté du métis*, il y a dix ans presque, l'antiracisme bien au-delà de ses expressions contemporaines dont il suspectait la sincérité, les dépassant par un éloge de l'étranger, de l'autre, irritant, ô combien, pour ceux qui n'ont jamais pu se dévêtir de leur ethnocentrisme.

Ses idées faisaient partie intégrante de sa chair, de sa passion. C'est pourquoi elles garderont sans ride la variété, la force, la séduction de la vie même. Mystique et sensuel à la fois, sybarite raffiné, mais ayant fait preuve d'une constance et d'une fermeté d'âme toutes stoïciennes, sensible au succès mais indifférent aux honneurs, intransigeant dans ses principes, mais ouvert à toutes les suggestions, à l'écoute des autres, obstiné pourtant en lui-même, il fut d'un désintéressement absolu qu'il accordait avec la quête des plaisirs. D'une élégance native, d'une distinction sans morgue, d'une simplicité exempte de toute trivialité, d'une hauteur mélancolique que ne contredisait pas son enfantine gentillesse, rêveur et observateur exceptionnel à la fois, voyageur infatigable cultivant son potager, porté aux excès et modèle de résignation, aussi avide de jouissances que ferme dans la douleur, par sa beauté plus qu'ordinaire et dans son destin, il fut une incarnation contemporaine d'une figure de Plutarque. Il aura tracé parmi nous un sillon de lumière.

ANNEXE 4. OUVRAGES TRADUITS

Le Désir homosexuel (Éditions universitaires, 1972)

- italien : *L'Idea omosessuale*, Roma, Tattilo, 1973 (traduction de Marina Alessi) ;
- allemand : *Das homosexuelle Verlangen*, München, Hanser, 1974 (traduction de Burkhard Kroeber, postface de Hans-Werner Köblitz) ;
- espagnol : *Homosexualidad y sociedad represiva*, Buenos Aires, Granica, 1974 (traduction de Kato Molinari) ;
- portugais : *Homossexualidade, opressão e liberdade sexual*, Porto, [s.n], 1977 (traduction de Rosa Matos) ;
- anglais : un extrait du chapitre 3 a été traduit dans « Family, Capital, Anus », *Semiotext(e)*, vol. 2, n° 3, 1977 (traduction de Caithin Manning et Tamsen Manning) ;
- anglais : *Homosexual desire*, London, Allison & Busby, 1978 (traduction de Daniella Dangoor, préface de Jeffrey Weeks) ;
- japonais : *ホモセクシュアルな欲望 (Le Désir homosexuel)*, Tokyo, 学陽書房, 1993, (traduction d'Osamu Seki et préface de René Schérer)
- anglais : *Homosexual desire*, Durham, Duke University Press, 1993 (traduction de Daniella Dangoor, introduction par Michael Moon et préface de 1978 de Jeffrey Weeks) ;
- espagnol : *El deseo homosexual*, Barcelona, Melusina, 2009 (traduction de Geoffroy Huard De La Marre, préface de René Schérer et postface de Paul B. Preciado).

L'Après-mai des faunes (Grasset, 1974)

- « Volutions » (p. 19-29) a été traduit en anglais : « Volutions », *Radical Philosophy Review*, volume 11, issue 1, 2008, p. 27-33 (traduction de Ron Haas).

Co-ire (Recherches, 1976)

- allemand : *Co-ire. Kindheitsmythen*, München, Trikont-Verlag, 1977 (traduction collective) ;
- italien : *Co-ire : album sistematico dell'infanzia*, Milano, Feltrinelli, 1979 (traduction de

Luisa Muraro) ;

- espagnol : *Co-ire : album sistemático de la infancia*, Barcelona, Anagrama, 1979 (traduction d'Alberto Cardín).

La Dérive homosexuelle (Jean-Pierre Delarge, 1977)

- portugais : *A contestação homossexual*, São Paulo, Brasiliense, 1980 (traduction de Carlos Eugênio Marcondes de Moura) ;

Le Gay voyage (Albin Michel, 1980)

- « Berlin » (p. 13-32) a été traduit en allemand : « Berlin », Bruno Gmünder et Christian von Maltzahn (dir.), *Männer. Liebe*, Berlin, Gmünder Verlag, 1981, p. 127-134 (traduction de Christian von Maltzahn) ;

L'Amour en relief (Albin Michel, 1982)

- anglais : *Love in relief*, New York, SeaHorse Press, 1985 [doute sur date : je trouve 85 et 86], (traduction de Michael Whisler et préface de George Stambolian) ;

La Colère de l'Agneau (Albin Michel, 1985)

- allemand : *Der Zorn des Lammes*, München, Nymphenburger, 1985 (traduction d'Irène Kuhn) ;
- néerlandais : *De toorn van het lam*, Hilversum, Gooi & Sticht, 1987 (traduction de Ton van der Stap) ;
- portugais : *A colera do cordeiro*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1988 (traduction de Vera Mourao).

Vienne (Autrement, 1986)

- espagnol : *Viena*, Barcelona, Juan Granica D.L. 1988 (traduction d'Óscar Caballero).

L'Âme atomique (Albin Michel, 1986)

- espagnol : *El alma atómica*, Barcelona, Gedisa, 1987 (traduction de Daniel Zadunaisky).

Ève (Albin Michel, 1987)

- néerlandais : *Eva*, Hilversum, Gooi & Sticht, 1989 (traduction de Ton van der Stap) ;
- portugais : *Ève*, Linda-a-Velha, Livro Aberto, 1990 (traduction de Manuela Barreto et Dalila Ferreira) ;
- allemand : *Eva*, St. Gallen/Berlin/São Paulo, Diá, 1991 (traduction de Frank Heibert).

Les Voyages et aventures extraordinaires du Frère Angelo (Albin Michel, 1988)

- portugais : *Viagens e aventuras extraordinárias de Frei Ângelo*, Venda Nova, Bertrand, 1990 (traduction de José Roby de Amorim).

ANNEXE 5. DITS ET ÉCRITS

En raison de leur nombre, les articles publiés dans *Libération* font l'objet d'une liste à part.

1967

- « Grèce... révolution trahie... Grèce... quelle démocratie ? », *Avant-garde jeunesse*, n°6, été 1967 ;
- « Le Mouvement ouvrier face aux ordonnances ? », *Avant-garde jeunesse*, n°7, octobre 1967 ;

1968

- « Le pouvoir aux étudiants », *Avant-garde jeunesse*, n°10-11, février-mars 1968 ;
- « Pourquoi nous nous battons », *Action*, n°1, 7 mai 1968
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, Paris, Grasset, « Enjeux », 1974, p. 42-45 ;

1969

- « La Révolution culturelle ne tombe pas du ciel », *Révolution culturelle*, n°1-2, juin 1969
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 47-49 ;
- « Organization of the Revolutionary Movement in France : current problems and experiments », « L'organizzazione rivoluzionaria in Francia : problemi e tentativi attuali », « Organisation der Revolutionären Bewegung in Frankreich : Probleme und Versuche der Gegenwart » et « L'organisation du mouvement révolutionnaire en France : problèmes et tentatives actuels », *Pour l'école du peuple. Cahiers étudiants européens*, n°1, octobre-décembre 1969, p. 162-176 ;

1970

- « Changer la vie », *Faire la révolution*, n°2, avril 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 52-62 ;
- « C'est personnel : tout le monde en discute », *Tout !*, n°1, 23 septembre 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 76-81 ;
- « Ici et maintenant », *Tout !*, n°2, 8 octobre 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 84-85 ;
- « Geismar, c'est Geismar », *Tout !*, n°3, 29 octobre 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 87-88 ;
- « Pompidou, nous ne serons pas tes familles », *Tout !*, n°5, 10 décembre 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 135-139 ;

- « Ils ne sont pas morts de vieillesse », *L'Idiot liberté*, n°1, décembre 1970
* publié dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 114-119 ;

1971

- « Stupéfiants : stupéfiant ! », *Tout !*, n°8, 1^{er} février 1971
* publié dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 123-132 ;
- « Boia chi molla ! », *Tout !*, n°10, 12 mars 1971 ;
- Texte sans titre, *Tout !*, n°12, avril 1971
* publié, dans une version plus courte, dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 143-144) ;
- « Adresse à ceux qui se croient “normaux” », *Tout !*, n°12, avril 1971
* publié dans FHAR, *Rapport contre la normalité*, Montpellier, GayKitschCamp, 2013 [Paris, Champ libre, 1971], p. 8-9
* et dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 145-146
* traduit en allemand dans « An Alle, die meinen, sie seien normal ! », *Neues Forum*, n °23, avril 1976, p. 59 ;
- « Adresse à ceux qui sont comme nous », *Tout !*, n°12, avril 1971
* publié dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 10-11
* et dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 147-148
* traduit en allemand dans « An Alle, die so sind wie wir », *Neues Forum*, n °23, avril 1976, p. 59 ;
- « Où est passé mon chromosome ? », *Tout !*, n°12, avril 1971
* publié dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 63-77
* et dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 151-156
* traduit en allemand dans « Wo ist mein Chromosom geblieben ? », *Neues Forum*, n °23, avril 1976, p. 60-61 ;
- « Pour une conception homosexuelle du monde », FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 71-77
* publié dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 158-166 ;
- « Vive le bengale libre », *Tout !*, n°13, 17 mai 1971 ;
- « Réponse au texte des femmes », *Tout !*, n°15, 30 juin 1971¹ ;

1972

- « La Révolution des homosexuels », *Le nouvel observateur*, n°374, 10 janvier 1972
* publié dans *La Dérive homosexuelle*, Paris, Éditions Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 25-37 ;
* traduit en italien dans « L'importante è raccontarsi », *Fuori !*, n°5, novembre 1972 ;
- « Ces drôles de machines désirantes », *Le Culbuteur*, n°2, 15 avril 1972
* publié dans *L'Après-mai des faunes, op. cit.*, p. 179-182 ;
- « Paris auto moto vélo », *Le Culbuteur*, n°3, 15 mai 1972

1 Signé « Un du FHAR et de TOUT », le texte a été attribué à Hocquenghem par Françoise Picq, dans *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Dialogues, 2011, p. 140-141.

- * publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 183-185 ;
- « Aux pédérastes incompréhensibles », *Partisans*, n°66-67, juillet-octobre 1972, p. 150-159
 - * publié dans *La Dérive homosexuelle*, *op. cit.*, p. 38-57
 - * traduit en italien dans « Noi siamo il flagello sociale », *Fuori !*, n°8, mars 1973
 - * traduit en anglais dans « Towards an Irrecoverable Pederasty », J. Goldberg (dir.), *Reclaiming Sodom*, New York, Routledge, 1994, p. 233-246 (traduction de Chris Fox) ;
- « Texte sans titre », *Actuel*, n°25, novembre 1972
 - * publié dans « Femmes et pédés », *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 187-191 ;
- « Novembre noir », *Actuel*, n°26, décembre 1972
 - * publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 33-37 ;

1973

- « T.N.P : Narcisse au pouvoir », *Gulliver*, n°4, février 1973, p. 40 ;
- « Drague et amour », *Recherches*, n°12, mars 1973, p. 106-109
 - * publié, avec un paragraphe en moins, dans *La Dérive homosexuelle*, *op. cit.*, p. 104-108 ;
- « La belle vie des gauchistes », *Actuel*, n°29, mars 1973
 - * publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 96-110 ;
- « Les loulous de Grégoire IX », *Actuel*, n°30, avril 1973.
- « C'est vous qu'il faut guérir » (propos recueillis par Georges Danjou), *S*, n°11, janvier 1973
 - * publié dans *L'Après-mai des faunes*, *op. cit.*, p. 168-177 ;

1974

- « Industrielle (révolution), *La Grande encyclopédie*, Paris, Larousse, 1974, vol. 10 ;
- « Kerenski (Aleksandr Fedorovitch) » et « Krouchtchev (Nikita Sergueïevitch) », *La Grande encyclopédie*, Paris, Larousse, 1974, vol. 11
 - * « Krouchtchev » est publié dans *Histoire de l'URSS*, Paris, Larousse, « Encyclopoche », 1977, p. 243-249 ;
- « Lénine », *La Grande encyclopédie*, Paris, Larousse, 1974, vol. 12
 - * publié dans *Histoire de l'URSS*, *op. cit.*, p. 195-213
 - * et dans *Le Marxisme*, Paris, Larousse, « Encyclopoche », 1977, p. 167-184 ;
- « Les Techno-gauchistes », *Recherches*, n°15, juin 1974, p. 125-131 ;
- « Avec l'Archange et la Louve » (entretien avec Annie Leclerc et François Châtelet), *La Quinzaine littéraire*, n°197, 1er novembre 1974 ;
- « L'enfance d'un sexe », *Les Temps modernes*, novembre 1974, n°340, p. 322-32
 - * publié dans *La Dérive homosexuelle*, *op. cit.*, p. 109-121 ;

1975

- « Question ouvrière », *La Grande Encyclopédie*, Paris, Larousse, 1975, vol. 15 ;

- « Fourier théoricien de la production » (avec René Schérer), Henri Lefebvre (dir.), *Actualité de Fourier. Colloque d'Arc-et-Senans*, Paris, Anthropos, 1975, p. 95-106
* publié, dans une version sensiblement modifiée, dans *L'Après-mai des faunes*, op. cit., p. 65-73 ;

1976

- « Révolution russe de 1905 » et « Révolution russe de 1917 », *La Grande encyclopédie*, Paris, Larousse, 1976, vol. 17
* publié dans *Histoire de l'URSS*, op. cit., p. 113-120 et p. 121-146 ;
- « La Commune des lieux communs », *Les Nouvelles littéraires*, n°2518, 5 février 1976 ;
- « Le moutard enchainé », *Les Nouvelles littéraires*, n°2520, 19 février 1976 ;
- « Le malaise des mâles c'est plaintif », *Le Sauvage*, 1er avril 1976, n°28, p. 49
* publié dans GLH-PQ, *Dossier de presse sur l'homosexualité*, Paris, Librairie de la Jonquière, 1977, p. 101 ;
- « Le Slogan fait masse », *Les Nouvelles littéraires*, n°2530, 29 avril 1976 ;
- « James-Stevenson », dans « L'enseignement », *Recherches*, n°23, juin 1976, p. 200-204 ;

1977

- « Sur la prostitution des jeunes garçons » (avec René Schérer), Judith Belladonna, « Femmes folles de leurs corps », *Recherches*, n°26, mars 1977, p. 215-242 ;
- « Entre la vaisselle et les robes de madame », *Les Nouvelles littéraires*, n°2576, 17 mars 1977 ;
- « Le chaud froid de Glucksmann », *Les Nouvelles littéraires*, n°2586, 26 mai 1977
* publié dans Sylvie Bouscasse et Denis Bourgeois (dir.), *Faut-il brûler les nouveaux philosophes ?*, Paris, Nouvelles éditions Oswald, 1978, p. 70-73 ;
- « Ces gamins à roulettes », *Les Nouvelles littéraires*, n°2616, 22 décembre 1977 ;
- « Mais où est passé l'éléphant de la Bastille » (avec René Schérer), *La ville et l'enfant*, Paris, Centre Georges Pompidou – CCI, 1977, p. 273-285
* publié, dans une version remaniée, dans René Schérer, « L'éléphant de la Bastille », *Pari sur l'impossible. Études fouriéristes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1989, p. 143-163 ;

1978

- « Éloge du pompier », *La Revue*, n°1, avril-mai 1978
* publié dans *Le Gay voyage*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 219-236
* publié dans *Oiseau de la nuit*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 185-204 ;
- Texte sans titre, *Gaie presse*, n°1, janvier 1978
* traduit partiellement en anglais dans « Homosexuals, Children & Violence », *Gay Left*, n°6, été

- 1978 (traduction et édition par Simon Watney) ;
- « Bataille bleu et Copi tricolore », *Les Nouvelles littéraires*, n°2620, 26 janvier 1978 ;
 - « Ce que cache l'opération anti-homosexuels d'Ornano », *Le Matin*, 4 février 1978.
 - « Voyage dans la lune de Tunix », *Politique hebdo*, n°299, 6 février 1978, p. 27-28.
 - « La reine Victoria a encore frappé » (avec André Glucksmann), *Le Monde*, 7 février 1978 ;
 - « Subversion et décadence du mâle d'après-mai », *Autrement*, n°12, février 1978, p. 157-163 ;
 - « Un maelstrom de peinture », *Les Nouvelles littéraires*, n°2629, 30 mars 1978 ;
 - « La Brutalité de l'éphémère », *Les Nouvelles littéraires*, n°2637, 24 mai 1978 ;
 - « Sexe dans le cinéma », *Cinéma 78*, juillet 1978, n°235, p. 27-28
- * publié dans *Le Gay voyage, op. cit.*, p. 133-136 ;
- « Ces amants et ces amantes » (propos recueillis par Isabelle Sacuto), *Ah ! Nana*, n°8, 1978.
 - « Extraits de la discussion » (avec Wanda Bannour, René Schérer, Simone Debout-Olezkiewicz, Maurice de Gandillac, etc.), Maurice de Gandillac et Catherine Piron (dir.), *Le Discours utopique. Centre culturel international de Cerisy-la-Salle*, Paris, Union générale d'éditions, 1978, p. 318-320 et p. 389-391 ;

1979

- « Das schwule Paar, das sich wirklich liebt, existiert vielleicht sechs Monate » (« Le couple homosexuel qui s'aime vraiment existe peut-être durant sept mois »), *Him applaus*, n°2, février 1979 ;
 - « Van Der Lubbe l'ambigu », *Le Gai Pied*, n°1, avril 1979 ;
 - « La loi de la pudeur » (avec Jean Danet et Michel Foucault), *Recherches*, n°37, avril 1979, p. 69-82²
- * publié dans Michel Foucault, *Dits et écrits. T. 2. 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°263, p. 763-777
- * et, partiellement, dans *Humæurs*, mai-juin 1994, p. 26-27 ;
- « Du passé faisons table rose » (entretien avec Lionel Soukaz, propos recueillis par Jean-Pierre Joecker), *Masques*, n°1, mai 1979, p. 108-112 ;
 - « La Race d'ep ! » (avec Lionel Soukaz ; propos recueillis par Y. Beauvais et P. Brooks), *Gai Pied*, n°7, octobre 1979 ;
 - « Quand les nazis voulaient exterminer les homosexuels » (propos recueillis par Jean Bothorel), *Le Matin*, 24 octobre 1979 ;
 - « Ce que "Race d'ep" veut dire » (propos recueillis par Pierre Combescot), *Les Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1979 ;

2 Par rapport à l'enregistrement radiophonique (notamment conservé par l'INA et par l'IMEC), la transcription de cet entretien présente plusieurs erreurs dans l'attribution des propos.

- « L'air du temps », *Playboy*, n°71, octobre 1979, p. 16 ;
- « Royal Opéra », avec Lionel Soukaz, *Traverses*, n°17, novembre 1979, p. 122-129 ;
- « Les “homos” réclament justice », *Le Figaro magazine*, 10 novembre 1979 ;

1980

- « Vertus du déséquilibre », *Le Monde*, 27 janvier 1980 ;
- « In Search of Gay Memory » (entretien avec John Collis, Joseph Interrante, Raphael et Charles Shively), *Gay Community News*, 2 février 1980 ;
- « A French Philosopher Writes & Films Stories of ♂ » (propos recueillis par Stephen Greco), *The Advocate*, n°286, 21 février 1980 ;
- « Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Mark Blasius), *Christopher Street*, vol. 4, n°8, avril 1980, p. 36-45 ;
 - * traduit en slovène dans « Intervju z Guyom Hocquenghemom », *Problemi*, n°9/10, 1989 (traduction par Dejan Rebernik) ;
- « Un film rêvé, Antinoüs », avec Lionel Soukaz, *Le Fou parle*, n°14, octobre 1980, p. 37-40 ;
- « Le Gay voyage », *Activité littéraire*, n°323, novembre 1980 ;
- « Berlin, ville perverse », *Gai Pied*, novembre 1980.

1981

- « Férocités sur la presse parisienne », *Pariscope*, n°667, 4 mars 1981 ;
- « Entre cuir et chair », *Pariscope*, n°668, 11 mars 1981 ;
- « San Francisco ou Sodome suspendue », *Autrement*, n°31, avril 1981, p. 134-145
 - * publié, avec quelques modifications, dans *Le Gay voyage*, *op. cit.*, p. 171-190 ;
- « La passion selon Harry Britt », *Autrement*, n°31, avril 1981, p. 146-148
 - * publié, dans une version plus courte, dans *Le Gay voyage*, *op. cit.*, p. 191-195 ;
- « Le triomphe du dollar gay », *Autrement*, n°31, avril 1981, p. 182-184
 - * publié, avec quelques modifications, dans *Le Gay voyage*, *op. cit.*, p. 205-212 ;
- « La décadence orchestrée », *Gai Pied*, n°26, mai 1981.
- « Maudite Italie », *Pariscope*, n°686, 15 juillet 1981 ;
- « Rencontre avec Guy Hocquenghem », *Masques*, n°9-10, été 1981 (propos recueillis par Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio (Alain Lecoultre)) ;
- « De Sheridan Square aux jardins des Tuileries » (propos recueillis par Jean-François Garsi), *CinémAction*, n°15, été 1981, p. 46-48 ;
- « Bent : le pour et le contre », *Pariscope*, n°696, 23 septembre 1981 ;
- « Après *L'Ombre rouge* de Comolli, on ne peut plus être militant », *Pariscope*, n°701, 28 octobre 1981 ;

- « Le théâtre de la torture », *Pariscope*, n°708, 16 décembre 1981 ;
- « The New French Culture: An Interview with Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Douglas Crimp), *October*, vol. 19, Winter 1981, p. 105-117 ;

1982

- « Les cuisiniers de Reagan », *Actuel*, n°27, janvier 1982, p. 68-73 et p. 168-174 ;
- « Les Anges de fer », *Pariscope*, n°717, 17 février 1982 ;
- « Quand un camp peut en cacher un autre » (avec Jean-Pierre Joecker), *Le Matin*, 4 mars 1982 ;
- « Le marché mondial de l'art », *Autrement*, n°39, avril 1982, p. 104-106 ;
- « Les lieux de l'Art à New York », *Autrement*, n°39, avril 1982, p. 121.
- « *Querelle* si beau », *Gai Pied*, n°38, mai 1982
 - * traduit partiellement en allemand dans « Auf der Suche nach den Bildern für ein unverfilmbares Buch. Das letzte Fassbinder-Werk *Querelle* », Dieter Schidor, *Rainer Werner Fassbinder dreht Querelle. « Ein Pakt mit dem Teufel »*, München, Wilhelm Heyne Verlag, 1982, p. 34-35 (traduction par André Brutillot) ;
- « USA = la nouvelle duperie homophobe », *Masques*, n°13, printemps 1982 ;
- « Séville en folie », *Gai Pied*, n°40, juillet 1982 ;
- « Les petites annonces de "Fréquence gaie" » (avec Jean-Luc Hennig), *Masques*, n°14, été 1982, p. 96-99 ;
- « Classé X : une émission sous les draps », *Pariscope*, n°755, 10 novembre 1982 ;
- « Les Français préfèrent les chiens... aux enfants » (avec Jean-Luc Hennig), *L'Écho des savanes*, n°2, décembre 1982 ;

1983

- Texte sans titre en soutien à Fréquence Gaie (avec Jean-Luc Hennig), *Gai Pied Hebdo*, n°54, 29 janvier 1983 ;
- « Les Français sont lâches et égoïstes » (avec Jean-Luc Hennig), *L'Écho des savanes*, n°3, janvier 1983.
- « Courteligne contre Hoq'aimegeindre », *Le Matin de Paris*, 19 juillet 1983 ;
- « La Sortie des petits garçons », *Gai Pied Hebdo*, n°79, 23 juillet 1983 ;
- « Chercheuse d'hommes » (avec Jean-Luc Hennig), *F magazine*, n°4, septembre 1983
- « Les Maris fugeurs » (avec Jean-Luc Hennig), *F magazine*, n°6, novembre 1983
- « Les bébés du futur » (avec Jean-Luc Hennig), *F magazine*, n°7, décembre 1983
- « Guy Hocquenghem » (propos recueillis par Francesco Gnerre), *Babilonia*, n°4, 1983 (en italien) ;

- « The forbidden Child » (avec René Schérer ; traduit en anglais par Michael Jacobs), *Among Men, among women*, Actes du colloque organisé à l'université d'Amsterdam du 22 au 26 juin 1983, Amsterdam, 1983, p. 134-143 ;
- « Het schandaal Le Coral. Pedofilie in Frankrijk rond 1980 » (traduit en néerlandais par Gert Hekma), *Onder vrouwen, onder mannen*, brochure du colloque international des 24-25-26 juin 1983 à l'université d'Amsterdam, p. 32-34 ;

1984

- « Les petits garçons », *Le Crapouillot*, janvier 1984, p. 46-48 ;
- « Possession » (avec Jean-Luc Hennig), *Autrement*, n°56, janvier 1984, p. 104-107
- « Le prix d'un enfant » (avec Jean-Luc Hennig), *F magazine*, n°9, février 1984 ;
- « Nom d'un papa » (avec Jean-Luc Hennig), *Autrement*, n°61, juin 1984, p. 39-42 ;
- « La pension, c'est le baignon ! » (avec Jean-Luc Hennig), *Autrement*, n°61, juin 1984, p. 65-70 ;
- « La vie en relief » (propos recueillis par Hugo Marsan), *Gai Pied Hebdo*, n°130-131, 4 août 1984 ;
- « Corps d'homme : brutes sentimentales », *Gai Pied Hebdo*, hors-série « Le corps des garçons », novembre 1984, p. 26-27 ;
- « Formen und Metamorphosen der Aura » (avec René Schérer), Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Das Schwinden der Sinn*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1984, p. 75-86.

1985

- « Le salut par l'empire » (avec René Schérer), *Traverses*, n°33-34, janvier 1985, p. 138-140 ;
- « Retour à Sodome », *Gai Pied Hebdo*, n°154, 26 janvier 1985 ;
- « Jean-Luc Godard et le pâté d'avortons », *Gai Pied Hebdo*, n°155, 2 février 1985 ;
- « Le devoir de conformisme », *Gai Pied Hebdo*, n°156, 9 février 1985 ;
- « La fidélité du traître », *Gai Pied Hebdo*, n°157, 16 février 1985 ;
- « Comme des rats », *Gai Pied Hebdo*, n°158, 23 février 1985 ;
- « Inhumain », *Gai Pied Hebdo*, n°159, 2 mars 1985 ;
- « Back is beautiful », *Gai Pied Hebdo*, n°160, 9 mars 1985 ;
 - * publié dans « Back is beautiful », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver - printemps 2008/2009, p. 169-170 ;
- « Une ancienne pute », *Gai Pied Hebdo*, n°161, 16 mars 1985 ;
- « Montand-la-Joie », *Gai Pied Hebdo*, n°162, 23 mars 1985 ;
- « Touche à mon pote ! », *Gai Pied Hebdo*, n°163, 30 mars 1985

- * publié dans « Touche pas à mon pote » (sic), *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver – printemps 2008/2009, p. 93-94 ;
- « Les petits juges », *Gai Pied Hebdo*, n°164, 6 avril 1985 ;
- « Vu de dos », *Gai Pied Hebdo*, n°165, 13 avril 1985 ;
- « Notre Allemagne », *Gai Pied Hebdo*, n°166, 20 avril 1985 ;
- « Arabe », *Gai Pied Hebdo*, n°167, 27 avril 1985
 - * publié dans « Arabe », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver – printemps 2008/2009, p. 95-96 ;
- « Sectes », *Gai Pied Hebdo*, n°168, 4 mai 1985 ;
- « Rapt », *Gai Pied Hebdo*, n°169, 11 mai 1985 ;
- « Camp », *Gai Pied Hebdo*, n°170-171, 18 mai 1985 ;
- « Ça vous fait bander, vous ? », *Gai Pied Hebdo*, n°172, 1er juin 1985 ;
- « Gluant », *Gai Pied Hebdo*, n°173, 8 juin 1985 ;
- « Le viol et la prison », *Gai Pied Hebdo*, n°174, 15 juin 1985
 - * publié dans « Le viol et la prison », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver – printemps 2008/2009, p. 7-8 ;
- « Où en est l'homosexualité en 85, ou pourquoi je ne veux pas être un "écrivain gay" », *Masques*, n°25-26, printemps-été 1985, p. 111-113.
- « Néant », *Gai Pied Hebdo*, n°175, 22 juin 1985
- « Le paradoxe de la manif », *Gai Pied Hebdo*, n°176, 29 juin 1985 ;
- « 50 % des hommes sont des femmes », *Gai Pied Hebdo*, n°177, 6 juillet 1985
- « Trop tard pour la peur », *Gai Pied Hebdo*, n°178-179, 13 juillet 1985 ;
- « Un journal de rêve », *Gai Pied Hebdo*, n°180-181, 3 août 1985 ;
- « L'évangile selon Hocquenghem » (propos recueillis par Line Karoubi), *Le Matin de Paris*, 10 septembre 1985 ;
- « Fluctuat nec mergitur », *Gai Pied Hebdo*, n°185, 14 septembre 1985 ;
- « Le pavova de papa », *Gai Pied Hebdo*, n°186, 21 septembre 1985
- « Un écrivain indic », *Gai Pied Hebdo*, n°187, 28 septembre 1985 ;
- « Le parti de la poésie » (propos recueillis par Jean Vuilleumier), *La Tribune de Genève*, 25 octobre 1985.
- « Les écrivains de la transgression », *Le Quotidien de Paris*, 5 novembre 1985 ;
- « Voltaire et le "péché philosophique" », *Gai Pied Hebdo*, n°197, 7 décembre 1985 ;
- « Secret de jouvence », *Paris Match*, n°1908, 20 décembre 1985 ;
- « Le mystère dépasse la fiction » (entretien avec Rémi Brague, Alain Nadaud, Lucien Guissard et Jean Potin, propos recueillis par Jean-Maurice de Montremy et Laurent Lemire), *La Croix*, 25 décembre 1985.

1986

- « La Goutte qui fait déborder le vase », *Gai Pied Hebdo*, n°204, 25 janvier 1986 (à propos de La Goutte d'or de Michel Tournier) ;
- « Robert Badinter : les enfants sont “sous influence” », *Gai Pied Hebdo*, n°204, 25 janvier 1986 ;
- « Le dégoût du siècle », *Traverses. Revue du centre de création industrielle – Centre Georges Pompidou*, n°37, avril 1986, p. 70-71 ;
- « Guy Hocquenghem : “Le livre de Tapie est royalement nul” », *Le Matin*, 23 mai 1986 ;
- « Règlement de compte chez les soixante-huitards » (propos recueillis par Florence Portes), *Paris Match*, 23 mai 1986, n°1930 ;
- « Il ne suffit plus d'être moderne » (avec René Schérer, propos recueillis par Gérard Bach et Mélanie Badaire (Jean-Michel Rousseau)), *Homophonies*, n°8, 26 juin 1986
 - * publié dans Gérard Bach-Ignasse, *Homosexualité : la reconnaissance ?*, Boulogne-Billancourt, Éditions Espace Nuit, 1988, p. 151-153 ;
- « Le Sublime est un moyen de rendre le sexe intéressant » (avec René Schérer, propos recueillis par Roland Surzur), *Gai Pied Hebdo*, n°226, 28 juin 1986 ;
- « Mon assassin mon amour », *Le Quotidien de Paris*, 12 août 1986
 - * publié dans « L'assassin de vieilles », *Oiseau de la nuit*, op. cit., p. 158-161 ;
- « “Figaro-Libé” ? », *L'Humanité*, 3 septembre 1986 ;

1987

- « Monsieur le Sexe et Madame la Mort... », *Le Figaro Magazine*, 28 février 1987.
- « Lettre ouverte à Jacque Chirac », *Gai Pied Hebdo*, n°263, 28 mars 1987 ;
- « La Permissivité sous contrôle », *Gai Pied Hebdo*, n° 264, 4 avril 1987.
- « L'homosexualité est-elle un vice guérissable ? », *Gai Pied Hebdo*, n°278-279, 11 juillet 1987
 - * traduit en anglais dans « On Homo-Sex; or, Is Homosexuality a Curable Vice? », *New Formations*, n° 39, hiver 1999-2000, p. 70-74 (traduction par Bill Marshall) ;
- « Fleurance », *L'Humanité*, 8 août 1987 ;
- « Guy Hocquenghem, romancier et martyr » (propos recueillis par Jacques Barozzi), *Gai Pied Hebdo*, n°283, 29 août 1987.
- « A-t-il écrit un chef d'œuvre ? » (propos recueillis par Irène Frain), *Paris Match*, 4 septembre 1987 ;

1988

- « Tout les soixante-huitard ne sont pas au Rotary » (propos recueillis par M. C.), *L'Est*

Républicain, 22 mai 1988 ;

- « Les premières lueurs du FHAR » (propos recueillis par Roland Surzur), *Gai Pied Hebdo*, n°319, 5 mai 1988 ;
- « L'utopie contre le réalisme » (propos recueillis par Jean-Jacques Laredo), *Rouge*, 1er septembre 1988, n°1318.
- « Le captif délivré », *Gai Pied Hebdo*, n°334, 10 septembre 1988 ;
- « Copi soit-il », *Le Public. Journal du théâtre national de la Colline*, n°2, 1988
 - * publié dans Copi, *Une visite inopportune*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres », 1999, p. 81-83 [1988 pour l'édition originale] ;
- « Die Seele und das Kind » (avec René Schérer), Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Die erloschene Seele. Disziplin, Geschichte, Kunst, Mythos*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1988, p. 117-131.
- « Liebe als Kompass der Bestimmung » (avec René Schérer), Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Das Schicksal der Liebe*, Weinheim und Berlin, Quadriga Verlag, 1988, p. 178-197
 - * publié dans « Liebe als Kompass der Bestimmung », Dietmar Kamper et Christoph Wulf (dir.), *Logik und Leidenschaft. Erträge Historischer Anthropologie*, Berlin, Reimer, 2002, p. 782-793
 - * et, en français, avec quelques modifications, dans René Schérer, « L'amour et son destin », *Pari sur l'impossible, op. cit.*, p. 67-82.

ANNEXE 6. DITS ET ÉCRITS. ARTICLES PUBLIÉS DANS *LIBÉRATION*

1975

- « À propos de Sartre », 3 juillet 1975 ;
- « L'Appel du sexe dans la forêt », 18 août 1975 ;

1976

- « Tout le monde ne peut pas mourir dans son lit », 29 mars 1976
 - * publié dans *La Dérive homosexuelle, op. cit.*, p. 127-138 ;
 - * publié dans GLH-PQ, *Dossier de presse sur l'homosexualité*, Paris, Librairie de la Jonquière, 1977, p. 63-64 ;
 - * et traduit en néerlandais dans « Niet iedereen kan in zijn bed sterven », Leo Dullaart et Gert Hekma (dir.), *Tegenlicht op Pasolini*, Amsterdam, De Woelrat, 1984 ;
- « Guy Hocquenghem confond le goût du sperme et celui du sang », 20 avril 1976 ;
 - * publié dans GLH-PQ, *Dossier de presse sur l'homosexualité, op. cit.*, p. 66 ;
- « Et si les enfants désiraient être volés ? » (avec Félix Guattari, Anne Querrien et René Schérer ; propos recueillis par Jean-Luc Hennig), 7 mai 1976 ;

1977

- « L'invitation du délire », 14 mars 1977
 - * publié, avec quelques modifications, dans *La Dérive homosexuelle, op. cit.*, p. 142-144) ;
- « V-I-O-L », 29 mars 1977
 - * publié dans *La Dérive homosexuelle, op. cit.*, p. 135-138 ;
- « La faille de Barcelone », 23-24 avril 1977
 - * publié dans *La Dérive homosexuelle, op. cit.*, p. 145-147 ;
- « Les contes fleurettes d'un cycliste amoureux » (avec Luc Rosenzweig), 11 novembre 1977 ;

1978

- « Mômes à vendre », 19 janvier 1978 ;
- « Boyfriend II », 23 janvier 1978 ;
- « La “libération” : seconde naissance d'une France étriquée », 23 février 1978 ;
- « Le ghetto de Varsovie », 25 février 1978 ;
- « Un week-end rapiécé », 27 février 1978 ;

- « Journal imaginaire », 4 mars 1978 ;
- « Serpico : un “établi” dans la police », 6 mars 1978 ;
- « Racolage électoral ou fin d'une (triste) époque », 9 mars 1978³
- « Vivre et mourir au Moyen-Âge », 10 mars 1978 ;
- « Les lampions sont éteints », 20 mars 1978 ;
- « Incroyable mais vrai ! », 23 mars 1978 ;
- « Le droit de vivre des moins de seize ans », 23 mars 1978 ;
- « Bonsoir, Monsieur Trénet », 29 mars 1978 ;
- « Les petits tapins », 31 mars 1978 ;
- « Prison de femmes », 5 avril 1978 ;
- « Déclaration d'amour », 10 avril 1978 ;
- « Rome-Paris-Rome », 13 avril 1978 ;
- « Ce soir : “Contes à vivre debout” », 18 avril 1978 ;
- « À quoi rêvent les producteurs de télévision », 21 avril 1978 ;
- « Cannes : dans la boue avec les VRP du petit écran », 26 avril 1978 ;
- « Les Années folles de la justice kaki », 29 avril 1978 ;
- « Amsterdam, douairières des “sixties” », 8 mai 1978
 - * publié dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 33-42 ;
- « Mai 58, la télé saisi par l'histoire », 11 mai 1978 ;
- « Platini lavette ! », 20 mai 1978 ;
- « Rome en overdose d'histoire », 23 mai 1978
 - * publié dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 137-144 ;
- « Un bouton sur le nez », 25 mai 1978 ;
- « Le 6e sens planétaire argentin », 2 juin 1978 ;
- « Rungis à fond la caisse », 3 juin 1978 ;
- « Les philosophes et la télévision », 7 juin 1978 ;
- « Le vieux rêve polaire », 27 juin 1978 ;
- « Comment faire de la peine aux philosophes » (avec Jean-Luc Hennig, sous le pseudonyme collectif de VXZ 375), 27 juin 1978 ;
- « La Naissance de l'homosexualité. 1. Une création si fragile », 8 septembre 1978
 - * traduit en allemand dans « Die Geburt der Homosexualität. Teil 1. “Eine ganz zerbrechliche Schöpfung” », *Him applaus*, n°4, avril 1979 ;
 - * traduit et adapté en néerlandais, par Michiel Bollinger et Gert Hekma, dans « De geboorte van de homoseksualiteit », *Mietje*, n°6-7, janvier 1979 ;
- « Naissance de l'homosexualité. 2. De la science à la politique », 9 septembre 1978

3 L'article n'est pas signé mais une brève publiée le 10 mars l'attribue à Hocquenghem.

* traduit en allemand dans « Die Geburt der Homosexualität. 2. Teil. "Der Übergang von der Wissenschaft zur Politik" », *Him applaus*, n°5, mai 1979

* traduit et adapté en néerlandais, par Michiel Bollinger et Gert Hekma, dans « De geboorte van de homoseksualiteit », *Mietje*, n°6-7, janvier 1979 ;

- « Naissance de l'homosexualité. 3. Des années folles à l'extermination scientifique » 11 septembre 1978

* traduit en allemand dans « Von den verrückten Jahren zur wissenschaftlichen Ausrottung », *Him applaus*, n°6, juin 1979

* traduit et adapté en néerlandais, par Michiel Bollinger et Gert Hekma, dans « De geboorte van de homoseksualiteit », *Mietje*, n°6-7, janvier 1979 ;

- « Pivot dédoublé », 28 septembre 1978 ;
- « TV : les patrons se trouvent une sale gueule », 2 novembre 1978 ;
- « La télé art décadent », 3 novembre 1978 ;
- « Si Sacha m'était conté », 3 novembre 1978 ;
- « Ciné club : l'esprit s'amuse », 3 novembre 1978 ;
- « Tant qu'il y aura des hommes », 4 novembre 1978 ;
- « Les gamins de Bogota », 6 novembre 1978 ;
- « Martyrs, vous avez dit martyrs ? », 7 novembre 1978 ;
- « Contre une poignée de diamants », 8 novembre 1978 ;
- « La femme du dimanche », 9 novembre 1978 ;
- « La psychose est à votre porte », 9 novembre 1978 ;
- « Ma femme est une sorcière », 10 novembre 1978 ;
- « Le monde, la chair et le diable », 10 novembre 1978 ;
- « César : Auguste de la culture », 10 novembre 1978 ;
- « Kokoschka », 10 novembre 1978 ;
- « Rue sans issue », 13 novembre 1978 ;
- « Zig-zag autour du corps », 13 novembre 1978 ;
- « L'Ina au pied du mur », 14 novembre 1978 ;
- « L'inspecteur mène l'enquête "de mains de maître" », 15 novembre 1978 ;
- « Du rififi à Paname », 16 novembre 1978 ;
- « L'ai-je bien descendu ? », 16 novembre 1978 ;
- « Apostrophes : enfin du sexe ! », 17 novembre 1978 ;
- « L'Inhumaine », 17 novembre 1978 ;
- « Rue des Archives : 1968 », 18 novembre 1978 ;
- « Elena et les hommes », 20 novembre 1978 ;
- « Rivière sans retour », 21 novembre 1978 ;

- « Élise ou la vraie vie », 22 novembre 1978 ;
- « Voir, une expérience », 22 novembre 1978 ;
- « Le père Serge », 24 novembre 1978 ;
- « La mal vie », 25 novembre 1978 ;
- « Chers Beatles », 25 novembre 1978 ;
- « Pantalonnade pour le Vietnam », 29 novembre 1978 ;
- « Le dialogue est fini », 1er décembre 1978 ;
- « Le soleil des morts », 2 décembre 1978 ;
- « Conversation muette avec Adolfo Arrieta », 4 décembre 1978 ;
- « Tutus et petites filles », 5 décembre 1978 ;
- « Les hommes putains », 7 décembre 1978 ;
- « Le spot romantique », 9 décembre 1978 ;
- « 36 questions que doivent se poser les enfants », 12 décembre 1978⁴ ;
- « La comtesse et la bonne », 15 décembre 1978 ;
- « Roger Peyrefitte vend ses vieux godemichets », 16 décembre 1978 ;
- « Veillée pour la paix », 18 décembre 1978 ;
- « Le clerc sans qualités », 20 décembre 1978 ;
- « Un chattemite antisémite », 21 décembre 1978 ;
- « Les Beatles aux *Dossiers de l'écran* », 26 décembre 1978 ;
- « L'art de la pub », 28 décembre 1978 ;
- « Le plaisir du nombre », 29 décembre 1978 ;
- « Le Carrosse d'or », 29 décembre 1978 ;

1979

- « D'abord, et moi aussi ! », 2 janvier 1979 ;
- « Ulysse », 2 janvier 1979 ;
- « Boudu sauvé des eaux », 5 janvier 1979 ;
- « Main basse sur la ville », 6 janvier 1979 ;
- « Midi : le nouveau journal d'Antenne 2 », 8 janvier 1979 ;
- « De la surinformation comme brouillage », 9 janvier 1979 ;
- « Voyou(x)s, bijoux, cailloux », 10 janvier 1979 ;
- « Les droits d'auteur de Mesrine bloqués chez son éditeur », 12 janvier 1979 ;
- « La chambre de musique (1958) », 12 janvier 1979 ;
- « Affaire Dugué : le chocolat du goûter », 14 janvier 1979 ;

4 L'article sera publié à l'identique le 6 février 1979.

- « Lâchez-nous les baskets », 14 janvier 1979 ;
- « Le hamster joue au poker », 15 janvier 1979 ;
- « Colère noire », 15 janvier 1979 ;
- « Réponse de JC Lattès », 16 janvier 1979 ;
- « Rocard again, mais vu de près », 17 janvier 1979 ;
- « “Archives du XXe siècle” sur ce grand écrivain inconnu », 16 janvier 1979 ;
- « Enfances répétées », 19 janvier 1979 ;
- « Message d'amitié aux peuples singes », 20 janvier 1979 ;
- « Einstein on the beach », 20 janvier 1979 ;
- « Déclaration d'amour à Anne-Marie », 22 janvier 1979 ;
- « Le filet de Mireille », 25 janvier 1979 ;
- « Jacques Dugué s'explique », 26 janvier 1979 ;
- « Après les femmes, les femmes », 26 janvier 1979 ;
- « Télé-Vatican à toute heure », 27 janvier 1979 ;
- « French Connection n°2 », 29 janvier 1979 ;
- « Impératrice des siècles », 30 janvier 1979 ;
- « Qui n'a jamais été amoureuse de son professeur ? », 31 janvier 1979 ;
- « L'archi-chancelier », 2 février 1979 ;
- « Au hasard Baltazar », 2 février 1979 ;
- « Le retour de Zitrone », 3 février 1979 ;
- « Sihanouk », 5 février 1979 ;
- « 36 questions que doivent se poser les enfants », 6 février 1979⁵ ;
- « Le style d'une grève », 21 février 1979 ;
- « De la francophobie considérée comme hygiène morale, intellectuelle, artistique, politique et érotique », 22 février 1979 ;
- « L'effet du sevrage », 22 février 1979 ;
- « Nous n'avons même plus le réconfort de la messe », 23 février 1979 ;
- « Les ringards parlent aux pisse-copies », 23 février 1979 ;
- « Radio-Franche : les radios libres dans le monopole », 23 février 1979 ;
- « Quand les TV men font la radio », 24 février 1979 ;
- « Pas d'“Holocauste” mais “Un juge, un flic” », 28 février 1979 ;
- « Histoires de cendrillon », 2 mars 1979 ;
- « L'esprit de la maison », 2 mars 1979 ;
- « Pittoresques fanfaronnades d'un mâle italien », 5 mars 1979 ;

5 L'article a été publié à l'identique le 12 décembre 1978.

- « Dames de Longwy », 7 mars 1979 ;
- « “Holocauste” aux Dossiers de l'écran », 8 mars 1979 ;
- « Une simple mention suffira », 8 mars 1979 ;
- « Grève générale lundi », 10 mars 1979 ;
- « Reprise du travail à la SFP », 14 mars 1979 ;
- « Tac au Tac », 15 mars 1979 ;
- « Le sexe, il n'y a donc que ça qui vous obsède ? », 16 mars 1979 ;
- « Craignos club », 21 mars 1979 ;
- « Guerre des ondes entre syndicats », 21 mars 1979 ;
- « Vincennes : les idéologues en voie de restructuration », 23 mars 1979 ;
- « Les amours interlopes du grand Will », 24 mars 1979 ;
- « Le doute télévisé », 29 mars 1979 ;
- « Levez-vous tôt, couchez-vous tard, et dormez la journée », 31 mars 1979 ;
- « Pédés : nettoyage par le vide », 31 mars 1979 ;
- « Haro sur le traître », 4 avril 1979 ;
- « Noblesse oblige », 7 avril 1979 ;
- « Vivent les boches », 9 avril 1979 ;
- « Le secret de Bernadette », 11 avril 1979 ;
- « Un comte à dormir debout », 13 avril 1979 ;
- « Le Cambodge re-re-libéré », 13 avril 1979 ;
- « Du vrai et du faux chez les Indiens », 14 avril 1979 ;
- « Alexandra cocktail », 17 avril 1979 ;
- « Ne me quitte pas, j'ai tant besoin de te battre », 19 avril 1979 ;
- « Après *Les Dossiers de l'écran* », 20 avril 1979 ;
- « Spécial fleur de lys », 20 avril 1979 ;
- « Le “Nouveau vendredi” consacré au dernier des Capétiens », 20 avril 1979 ;
- « Justice discrète après l'évasion de Fleury », 15 mai 1979 ;
- « Le suicide de Jean-Louis Bory », 13 juin 1979 ;
- « Les liens du sang », 20 juin 1979 ;
- « Huis clos pour un homosexuel », 20 juin 1979 ;
- « Le mythe gay », 22 juin 1979 ;
- « Ticket retour », 26 juin 1979 ;
- « L'étoile verte », 28 juin 1979 ;
- « La Beauté du gendarme », 29 juin 1979 ;

- « OTRAG enquête sur base secrète au Congo », 29 juin 1979 ;
- « Support français, read “Paris métro” », 30 juin 1979 ;
- « Contre, tout contre “la nouvelle droite” (1) », 5 juillet 1979 ;
- « Contre, tout contre “la nouvelle droite” (2) : de l'éthologie à l'écologie », 6 juillet 1979 ;
- « Nouvelle école ou vieux nazis », 13 juillet 1979 ;
- « Mort en direct », 17 juillet 1979 ;
- « La première lettre. Série de six émissions d'Armand Gatti », 21 juillet 1979 ;
- « Un art attachant, le “bondage” », 11 août 1979 ;
- « Réponse de Guy Hocquenghem », 15 août 1979 ;
- « Au bonheur des machos », 25 août 1979 ;
- « La société des halles », 3 septembre 1979 ;
- « Le modèle piétonnier », 5 septembre 1979 ;
- « Les gays à la Maison blanche », 13 octobre 1979 ;
- « Le programme de la marche », 13 octobre 1979 ;
- « Deux cent mille amants impossibles », 16 octobre 1979 ;
- « Race d'Ep : leque cionpedédé », 20 novembre 1979 ;
- « Gay Sanglant USA », *Sandwich*, n°2, 8 décembre 1979⁶

* publié, dans une version sensiblement modifiée, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 52-64 ;

1980

- « Les Vampires de Sao Paulo », *Sandwich*, n°17, 22 mars 1980 ;
- « Lorsque l'enfant paraît (1) », 28 mars 1980 ;
- « Une morale pour les années 80 », 3 avril 1980 ;
- « Homosexuels, vous allez pouvoir vous faire violer », 3 avril 1980 ;
- « Un été Carioca », *Sandwich*, n°19, 5 avril 1980

* publié, dans une version plus longue, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 147-157 ;

- « À propos de “Lorsque l'enfant paraît” », 8 avril 1980 ;
- « Outrage public aux droits de l'homo », 12 avril 1980 ;
- « Un été Carioca », *Sandwich*, n°20, 12 avril 1980

* publié, dans une version modifiée, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 157-169 ;

- « Le 1789 des homosexuels », 9 mai 1980 ;
- « Dans San Francisco à la recherche de Wim Wenders », 19 mai 1980 ;
- « La filière Coppola », 20 mai 1980 ;
- « Hammet : les aveux de Wim », 21 mai 1980 ;

⁶ *Sandwich* est un supplément à *Libération*, qui paraît avec le numéro du samedi.

- « Viol, homosexualité : le Sénat libertin », 23 mai 1980 ;
- « Florilège anti-papiste », 30 mai 1980 ;
- « Mais qui sont les “nouveaux pédés” ? », 31 mai 1980 ;
- « L'homosexuel fauve efficace ? », 31 mai 1980 ;
- « Jean Paul 1er », *Sandwich*, n°27, 31 mai 1980 ;
- « La télé-pape, une erreur esthétique », 2 juin 1980 ;
- « L'éléphant qui dansait le ska », 6 juin 1980.
- « La chute de Paris VIII : Vincennes reste sur sa fin », 10 juin 1980.
- « Affaire Suffert-Curiel (suite) », 13 juin 1980 ;
- « L'appel du 19 juin 1980 », 19 juin 1980
- « Giscard : la radio au chatiau », 20 juin 1980 ;
- « St Omer : les assassins bon marché », 24 juin 1980 ;
- « Pourquoi nous restons toujours jeunes », 26 juin 1980 ;
- « Mieux vaut un Juif mort qu'un Juif qui rit », 28 juin 1980 ;
- « Caligula. La 1ère superproduction porno : un monstre absolu », 2 juillet 1980 ;
- « Auto Betax », 8 juillet 1980 ;
- « USA : des réfugiés au carré », 9 juillet 1980 ;
- « Avec le Sorcier de Lille », *Sandwich*, n°33, 12 juillet 1980 ;
- « Un ciel pour tous les “clones” », 28 juillet 1980 ;
 - * publié dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 45-51 ;
- « 1970-1980 : dix ans qui valent vingt siècles », 29 juillet 1980 ;
- « De nouveaux moralistes : les “âgistes” », 31 juillet 1980 ;
- « American boy lovers », 31 juillet 1980
 - * publié dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 105-107 ;
- « La tontine pour les tantes », 22 août 1980 ;
- « L'avenir est au couple », 22 août 1980
 - * publié dans *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°69, hiver – printemps 2008/2009, p. 199-202 ;
- « À chacun son rackets », 29 septembre 1980 ;
- « Ordonnance pour vos conversations santé », *Sandwich*, n°46, 4 octobre 1980 ;
- « Armée d'amour », 8 octobre 1980 ;
- « Gérard Blain, cinéaste insoumis », 12 novembre 1980 ;

1981

- « Le meilleur des présidents », 14 mai 1981 ;

- « J'ai pleuré au film de Scola », 18 mai 1981 ;
- « L'inconnue de Cannes », 18 mai 1981 ;
- « Vous pleuriez au cinéma ? Eh bien, sniffez maintenant », 20 mai 1981 ;
- « Premières vapeurs de gauche », 20 mai 1981 ;
- « Mythologie : reporter », 21 mai 1981 ;
- « Portrait d'un portraitiste : Léo Mirkin », 22 mai 1981 ;
- « Sang, sexe et Sukiyaki », 29 mai 1981 ;
- « L'Avignon de la frime », 29 mai 1981 ;
- « Contents et forcés », 29 mai 1981 ;
- « Chirac dans la cité future », 17 juin 1981 ;
- « La famille culture revient », 11 juillet 1981 ;
- « Quand le pouvoir muet rencontre les artistes », 13 juillet 1981 ;
- « Les Culturocrates », 21 juillet 1981 ;
- « Les Culturocrates 3. Pour l'audiovisuel, un mot d'ordre : produire », 23 juillet 1981 ;
- « Culture en Avignon », 23 juillet 1981 ;
- « Les Culturocrates 4. L'avenir de la censure », 24 juillet 1981 ;
- « Théâtre action en Avignon », 24 juillet 1981 ;
- « Abécédaire culturocratique », 27 juillet 1981 ;
- « La seconde génération de l'animation culturelle », 28 juillet 1981 ;
- « Tous les dix ans », 3 août 1981 ;
- « Le dimanche noir du cinéma américain », 10 septembre 1981 ;
- « Import-export », 10 septembre 1981 ;
- « Jean-Pierre Sentier, un aventurier de l'élémentaire », 27 octobre 1981 ;
- « Copi tour et détour », 3 novembre 1981 ;
- « Cinéma : le rapport Bredin », 10 novembre 1981 ;
- « John Irving ou la littérature incorporée », 18 novembre 1981 ;
- « La culture par la joie », 18 novembre 1981 ;
- « Notre Casanova », 20 novembre 1981 ;
- « Allume la télé... et allons au cinéma », 25 novembre 1981 ;
- « F. Mitterrand au Luxembourg », 27 novembre 1981 ;
- « La Communication contre la Culture ? », 29 novembre 1981 ;
- « La victoire en chantant », 3 décembre 1981 ;
- « De la Résistance au réarmement. Réplique à Glucksmann », 3 décembre 1981 ;
- « "Trottoirs de Manille" (suite) : morale de journalistes », 7 décembre 1981 ;

- « Pierre Guyotat : l'absolu défaut de concession » (avec Jean-Pierre Thibaudat), 12 décembre 1981 ;
- « Pavé de l'ours : comment aimez-vous la Pologne, saignante ou hachée ? », 16 décembre 1981 ;
- « À bas la Pologne... et vive les b.o.f. ! » 16 décembre 1981 ;
- « Retourne-moi, incite-moi, attente-moi à la pudeur », 19 décembre 1981 ;
- « Les députés ont abrogé la dernière discrimination anti-homosexuelle », 21 décembre 1981 ;
- « Homosexuels, vous avez changé de patron », 22 décembre 1981.
- « USA : des noirs d'une autre couleur », 23 décembre 1981 ;
- « Les polonais branchés à Paris », 26 décembre 1981 ;
- « USA : la guerre des foetus », 30 décembre 1981 ;

1982

- « Faire du neuf (?) avec des vieux », 8 janvier 1982 ;
- « Le culte du livre au Printemps », 8 janvier 1982 ;
- « Ils périront par la télé », 11 janvier 1982 ;
- « Claude Villers. En rond, en large et en travers », 16 janvier 1982 ;
- « Le mariage du cinéma et de la télévision a engendré la dictature télé-film » (avec Serge Daney et Gérard Lefort), 18 janvier 1982 ;
- « Comment le petit écran crève le grand », 20 janvier 1982 ;
- « Gore Vidal revisité », 22 janvier 1982 ;
- « Censure : Philistins, encore un effort ! », 22 janvier 1982 ;
- « Le héros des automobilistes blancs est de retour », 25 janvier 1982 ;
- « L'Homme qui avait sa télé dans la poche », 30 janvier 1982 ;
- « Europe 1 : Lifting sur les grandes ondes », 6 février 1982 ;
- « Les pédés ciblés », 9 février 1982 ;
- « Oh ! Philippines », 9 février 1982 ;
- « Cléo les belles cuisses », 16 février 1982 ;
- « La jeune censure », 16 février 1982 ;
- « La réponse de Guy Hocquenghem », 17 février 1982
- « Jack le Dripper, le premier, le dernier », 18 février 1982 ;
- « Fassbinder, opus 41 », 22 février 1982 ;
- « Absence of Malice », 23 février 1982 ;
- « Les Anges de Fer de Thomas Brasch », 24 février 1982 ;

- « Schroeter contre Dieu », 25 février 1982 ;
- « La Réponse de Guy Hocquenghem », 25 février 1982 ;
- « François Mitterrand émet des ondes brouillées », 10 mars 1982 ;
- « Magnétoscopes : le luxe des pauvres », 15 mars 1982 ;
- « Dans les états-majors PS et RPR », 15 mars 1982 ;
- « Voilà les nouveaux censeurs », 16 mars 1982 ;
- « Un tax' pour les tasses », 24 mars 1982 ;
- « Les Argentins de Paris saisis par le nationalisme », 5 avril 1982 ;
- « Dans la nuit iranienne », 6 avril 1982 ;
- « Un nouvel ordre européen audiovisuel » (avec Philippe Gavi), 6 avril 1982 ;
- « “Satellite coca-cola” : la guerre du Luxembourg a commencé », 6 avril 1982 ;
- « Les culturocrates de la chanson (bis) », 14 avril 1982 ;
- « Bourges 82 : les arabes dansent, les blancs s'écroulent », 14 avril 1982 ;
- « Homosexualité : le Sénat se déshonore pour rien », 7 mai 1982 ;
- « Monsieur Côte », 25 mai 1982 ;
- « Sénat : la résistant guérilla anti-homosexuelle », 10 juillet 1982 ;
- « Le mythomane, le journaliste et le juge », 20 octobre 1982.

ANNEXE 7. ENTRETIENS RÉALISÉS POUR *LIBÉRATION*

- Grévistes de la SFP : « Télé : les morales du service public », 12 mars 1979 ;
- Copi : « Copi : rats sans frontières », 16 mars 1979 ;
- Tony Duvert : « Tony Duvert : non à l'enfant poupée (I) » (avec Marc Voline), 10 avril 1979 ;
- Tony Duvert : « Tony Duvert : non à l'enfant poupée (II) » (avec Marc Voline), 11 avril 1979 ;
- René Schérer : « Vieillards et enfants : quand les extrêmes se touchent », 2 août 1979 ;
- Maurice Girodias : « Les puritains de l'avant-guerre », 6 août 1979 ;
- Maurice Girodias : « Les châteleurs de la République », 7 août 1979 ;
- Maurice Girodias : « “L'Amérique : je leur apporte le sexe” », 8 août 1979 ;
- Georges Pencreac'h et Claude Vasconi : « La Saga des architectes », 4 septembre 1979 ;
- Aziz, du CET de Nanterre : « Sujet d'examen », 30 mai 1980 ;
- Monseigneur Clément : « Entretien avec Monseigneur Robert M. Clément, évêque de l'Église catholique eucharistique », 28 juillet 1980 ;
 - * publié, dans une version plus longue, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 67-72 ;
- Sarah Montgomery : « La vieille dame aux deux triangles roses », 30 juillet 1980 ;
 - * publié, dans une version modifiée, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 73-81 ;
- David Thorstad : « New-York : un million d'otages », 30 juillet 1980
 - * publié, dans une version plus longue, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 84-104
 - * traduit en anglais, avec quelques modifications, dans « Boy lover », *Semiotext(e)*, numéro spécial, été 1980, p. 1 et p. 18-35 ;
- Tom Reeves : « Tom Reeves, fondateur de la NAMBLA », 31 juillet 1980 ;
- Cliff Bossert : « Cliff : la “jeunesse gay” est la plus ancienne organisation », 31 juillet 1980
 - * publié, dans une version plus longue, dans *Le Gay voyage, op. cit.*, p. 81-83 ;
- « Dans la nuit d'un aveugle gay », 1^{er} août 1980
 - * publié, avec quelques modifications, dans *Le gay voyage, op. cit.*, p. 118-128 ;
- Gérard Blain : « Gérard Blain, cinéaste insoumis » (avec Gilbert Rochu), 12 novembre 1980 ;
- Daniel Toscan du Plantier, Marin Karmitz et et Richard D. Zanuck : « L'argent du film », 25 mai 1981 ;
- Alain Veinstein : « Avignon en FM », 17 juillet 1981 ;
- Robert Abirached : « Les Culturocrates. 2 – Entretien avec Robert Abirached, “Monsieur Théâtre” » (avec Jean-Pierre Thibaudat), 22 juillet 1981 ;

- Pascal Sevrans : « Pascal Sevrans : l'homme qui ne veut pas être appelé "Monsieur variétés" », 23 juillet 1981 ;
- Jack Gajos : « Les zones d'ombre du rapport », 10 novembre 1981 ;
- Marin Karmitz, et Daniel Toscan du Plantier « Les réactions », 10 novembre 1981 ;
- Pascal Sevrans : « Rapport Sevrans : la chanson aura sa politique », 3 décembre 1981 ;
- Georges Miller : « Mad Mad Mad Miller » (avec Michel Cressole), 25 janvier 1982 ;
- Thomas Brasch : « Entretien avec Thomas Brasch », 24 février 1982 ;
- Frank Ripplloh : « Bienvenue Mr. Ripplloh », 25 février 1982 ;
- Rainer W. Fassbinder : « L'ours brun de Munich reçoit l'Ours d'Or de Berlin », 26 février 1982.

ANNEXE 8. AVANT-GARDE JEUNESSE

Articles publiés en 1967 et en 1968 dans Avant-garde jeunesse, organe de la Jeunesse communiste révolutionnaire (n°6, été 1967 ; n°7, octobre 1967 ; n°10-11, février-mars 1968)

GRECE . . . révolution trahie

Une fois de plus, l'ordre règne dans Athènes, comme en 36, comme en 46 comme en 49... Une fois de plus, le "berceau de la démocratie" est le tombeau des grecs libres. Une fois de plus, la Grèce ne parle plus que par la voix de marionnettes civiles et militaires. Il n'est pas inutile de rappeler la filiation directe entre les Papagos et Metaxas, tous généraux de leur état. La "tragédie grecque" ne date pas de Février 1967; et si la plupart des journalistes semblent l'ignorer, le peuple grec le sait bien, qui a payé de plus de 1.500 000 morts (environ le quart de la population) le prix d'une guerre inégale et deux révolutions trahies...

Le 17 avril 1941, la Wehrmacht pénètre dans Athènes.

résistance et révolution

L'occupation grecque est l'une des plus cruelles qui se soient vues : la dictature politique s'y double en effet d'une misère sans précédent, due à la désorganisation du pays et à l'obligation de nourrir les troupes allemandes, bulgares et italiennes. 700 000 personnes meurent de faim pendant le terrible hiver 42. Ceci explique cela : la Résistance Grecque sera l'une des plus violentes des plus structurées, des plus conscientes de tout le continent. Le Parti Communiste Grec l'organise sous la forme d'un FRONT DE LIBERATION NATIONALE (E. A. M.) et d'une ARMÉE DE LIBERATION (E. L. A. S.) dont le programme politique reste suffisamment vague pour qu'ils s'attirent la collaboration de la majorité de la population, classes moyennes comprises. En 3 ans de luttes acharnées, l'ELAS s'organise, se développe, contrôle une part de plus en plus grande du territoire grec, immobilisant plus de 11 divisions allemandes sur la Péninsule, et préparant de façon systématique les ébauches de structure de la société grecque libre. Athènes est la seule ville d'Europe où des grèves générales et des manifestations politiques DE MASSE puissent être organisées MALGRE les troupes fascistes. En 1943, une circulaire intérieure de l'armée allemande le confirme : 95% des Grecs sont en lutte contre les occupants, au maquis ou dans les villes.

les contradictions principales

Mais la guerre de 39-45 n'était pas seulement un conflit inter-impérialiste, et, de manière générale, aucune guerre n'abolit la lutte de classes. La société capitaliste secouée par le conflit mondial, avec des classes ouvrières en grande partie armées, avec des contradictions insurmontables, était directement mise en dan-

ger par le développement des résistances armées. Les communistes stalinien, les démocrates, les libéraux l'oubliaient volontiers qui prônaient le manichéisme de la lutte des Alliés (impérialistes + état ouvrier + mouvements communistes) contre les Dictatures fascistes.

Mais impérialistes et dirigeants du Kremlin, pour des raisons certes différentes, cherchèrent à contrôler et à se "partager" des zones d'influences dans le monde. Ainsi Staline, au cours des discussions de Téhéran et des Accords de Yalta, livrait-il la Grèce et la Yougoslavie à "l'influence occidentale" pour mettre sous la sienne la Roumanie et la Bulgarie.

Quelques mois plus tard, Staline et Churchill se félicitaient mutuellement d'avoir "respecté les accords passés" et d'être des hommes de confiance : les troupes soviétiques occupaient la Roumanie et la Bulgarie, les anglais prenaient la Grèce...

révolution vaincue ou...

En 1944, l'EAM-ELAS était maître du pays, la population grecque dans sa quasi-totalité lui offrant la possibilité de prendre le pouvoir et de renverser une bourgeoisie défaillante et déconsidérée. Trois mois plus tard, l'ELAS était vaincue, et, dans l'année qui suivit, des élections "populaires" donnaient 90% des voix à la droite, tandis que le référendum "réclamait le retour du roi de Grèce"...

révolution trahie?

Que s'était-il passé ? Le Parti Communiste Grec, fidèle à la fois à son réformisme congénital et aux décisions de Moscou, tentait dès 1944, dans le respect de la légalité bourgeoise, d'établir en Grèce une sorte de "démocratie véritable" alors même que la situation exigeait, pour éviter tout retour vers la droite, de transcender la phase démocratique de la lutte en révolution socialiste. En fait, consciente ou inconsciente, l'attitude du PCG de 1944 à 1949 est un catalogue de toutes les "erreurs" que peut commettre un parti stalinien :

- maintien d'un programme d'union nationale et de démocratie véritable.
- participation au gouvernement grec en exil, dirigé par le plus féroce des anti-communistes (Papandréou) et soutenu par les Anglais, sur promesse de désarmement de l'ELAS.
- réinstallation, en octobre 44, d'un gouvernement BOURGEOIS alors que, les Allemands étant en fuite et les Anglais en route, le PCG est SEUL MAÎTRE du pays...
- abandon de toute lutte idéologique, ce qui laisse les masses grecques totalement désarmées devant le débarquement à Athènes du corps expéditionnaire britannique salué en "libérateur"...

-- lorsque, devant les exigences anglaises et la résistance des masses, la guerre civile éclate, le PCG ne propose aucune alternative socialiste et s'en tient à demander un statu quo impossible...

-- 16 000 morts, 6 000 maisons ouvrières détruites... L'ELAS est cependant loin d'être vaincue. Le PCG ordonne son retrait des grandes villes et entame des négociations...

-- Il signe en janvier 45 la PAIX de VARKIZA, paix sans principe qui livre l'ELAS invaincue aux anglais, sans même une garantie d'amnistie générale. La TERREUR BLANCHE qui suit (15 000 arrestations par jour) ne marque cependant pas la défaite du mouvement ouvrier grec; la lutte est encore possible...

-- de 46 à 48, le PCG use la combativité des masses dans des luttes électorales sans perspectives où elles sont vaincues...

-- de 47 à 49, devant la gravité d'une situation qui ressemble de plus en plus aux débuts de l'occupation allemande, de nouveaux maquis apparaissent, développant la guerre civile dans tout le nord du pays. Il s'agit d'une défense désespérée, puisque qu'elle correspond à une absence totale de luttes dans les campagnes et à la baisse de la combativité dans les villes. Le PCG s'en empare, la bureaucratise, épure les maquis, instaure un "Gouvernement de la Grèce Libre" qui connaît les pires difficultés : silence total de l'URSS, rupture avec la Yougoslavie, intervention US...

Refusant la guérilla, seule forme de lutte possible, le PCG impose aux combattants une "guerre classique" dans laquelle ils sont vaincus...

-- Il n'y a plus qu'une chose à faire : user des forces restantes pour imposer une paix assurant la vie sauve des partisans : le PCG signe une reddition sans conditions qui conduit directement à une seconde TERREUR BLANCHE : 300 000 morts au combat, 14 000 exécutions, 70 000 arrestations, 70 000 personnes en exil...

Les combattants grecs ont été trahis et abandonnés par le stalinisme : l'intervention de l'URSS aurait à plusieurs reprises pu être décisive... Quant au PCG, pas une seule fois il n'a offert aux populations en armes l'alternative d'une société socialiste, liquidant lui-même les militants d'avant garde qui auraient pu le faire... Désarmés idéologiquement et physiquement, sans un parti d'avant garde, les Grecs ont payé très cher cette trahison... Le coup d'Etat du 21 avril 1967 n'en est qu'une des conséquences. Ce n'est pas un combat entre la coalition droite-armée-palais-OTAN et le regroupement PC-EDA-Centre-Patriotes-Papandréou. Ce n'est que le combat engagé en 1944 qui se continue...

GRECE . . . quelle démocratie ?

Si la Grèce ne peut vivre une "vie démocratique normale", c'est qu'elle n'a pas connu l'évolution de la plupart des pays européens de l'Ouest vers un capitalisme moderne. La Grèce est encore, par bien des côtés, un pays du XIX^e siècle, le parent pauvre de l'Europe des Six.

un système quasi colonial

L'économie grecque présente les caractéristiques de pays "sous-développé" : le secteur agricole y est prédominant, marqué parfois de traits archaïques. Le retard industriel est considérable : selon les économistes bourgeois, le revenu industriel représente à peu près 20% du Produit National Brut, part à peu près stable durant les 10 dernières années !

Mais si la Grèce est un pays attardé, c'est que certains facteurs conditionnent lourdement son développement économique : la Grèce est, de fait, une semi-colonie. Le seul secteur industriel développé est celui des biens de consommation. Celui des biens d'équipement, qui est la condition de tout développement économique véritable, est entre les mains du capital étranger. L'infrastructure industrielle est inexistante, ou détenue et au service du capital américain et européen. La plupart des grandes entreprises industrielles rentables sont aux mains des Américains et, dans une moindre mesure des Anglais et des Français.

Dans l'agriculture, la production est assurée par une grande majorité de petits propriétaires exploitants : mais, si la propriété est très morcelée, la nature des produits agricoles rend toutes puissantes les grandes sociétés qui les commercialisent. La Grèce fournit des denrées dont l'écoulement est soumis aux conditions du marché étranger (tabac, huile, etc.). L'agriculture grecque est sensible à toute fluctuation de la conjoncture économique internationale, qui se répercute de façon souvent catastrophique dans l'économie du pays, entraînant des mouvements de concentration de la propriété (accélérés ces dernières années), augmentant un important prolétariat rural. Cette dépendance est accrue par l'insuffisance de la production des denrées alimentaires de base, qui rend la Grèce tributaire de l'étranger.

L'imbrication des intérêts étrangers et de ceux de la grande bourgeoisie grecque est évidente, tant au niveau économique que politique. Ainsi, le grand armateur Niarchos, qui a été associé à l'opération Pékiney, entretenait-il des relations excellentes avec l'ancien premier Ministre Caramanlis (dont le retour d'exil est plus ou moins envisagé). Cette grande bourgeoisie a concentré son activité dans les secteurs non directement productifs que lui abandonnait le capital étranger : le commerce naval principalement.

Le secteur du commerce naval (d'ailleurs en grande partie sous pavillon de complaisance, ce qui permet d'échapper aux quelques lois sociales existantes) reste donc le prix de consolation de la bourgeoisie grecque. Le développement du tourisme, palliatif aux insuffisances de l'économie, ne fait qu'accentuer la dépendance à l'égard de l'étranger et assurer le maintien d'un état économique retardataire.

Enfin et surtout, l'arme la plus sûre de la bourgeoisie grecque contre son prolétariat, la soupe de sureté qui lui permet de maintenir un million de travailleurs en chômage, c'est l'émigration. Entre 1950 et 1960, 600 000 Grecs ont émigré. La Grèce ne fournit de travail aux Grecs que dans quelques industries où la surexploitation est de rigueur, ou dans la multiplication des petits emplois improductifs des différentes bureaucraties, dans l'hypertrophie des professions libérales. L'émigration, c'est aussi, comme le tourisme, une rentrée de devises, grâce à l'envoi de leur salaire par les travailleurs grecs de l'étranger.

de la dictature fasciste...

Parce qu'il n'y a pas eu accumulation d'un capital grec, il n'y a pas de bourgeoisie nationale grecque suffisamment forte, et pas de démocratie parlementaire possible en Grèce. Les conséquences en sont les mêmes depuis plus de vingt ans : une dictature fasciste plus ou moins déclarée. La bourgeoisie grecque, du fait principalement de la faiblesse de la moyenne bourgeoisie, est incapable d'assurer sa domination par la voie d'un régime de "libertés démocratiques". Le jeu parlementaire est continuellement vidé de toute apparence de sens.

La lucidité relative de la bourgeoisie centriste, qui voit dans un développement économique moderne du pays la voie de son pouvoir social, s'accompagne d'une tragique faiblesse : elle ne peut se donner les moyens politiques de réaliser ce développement économique, car il lui faudrait alors s'opposer au capital étranger par le déchaînement de forces qui la dépassent : la paysannerie et le prolétariat. Si Papandréou jouit d'une incontestable popularité auprès des paysans et des ouvriers grecs, il est condamné à refuser la mobilisation des masses qui, mises en mouvement pour le soutenir, se trouveraient par leur dynamique propre, engagées dans un processus révolutionnaire : la puissance des manifestations pendant les deux mois qui suivirent la chute de Papandréou, le caractère souvent radical de leurs mots d'ordre, le prouvent assez. Papandréou n'a nulle envie de jouer les apprentis sorciers. La faiblesse de ses réactions en juillet 65 l'a bien montré.

Le prolétariat grec n'est donc pas absent de la scène politique. Mais il n'y intervient pas en tant que force organisée et autonome, sur ses propres mots d'ordre : il est représenté par une organisation ultra-réformiste, l'EDA, dans laquelle le Parti Communiste s'est fondu politiquement et organisationnellement. L'incapacité de l'EDA à prévoir un coup d'Etat que tout le monde sauf elle s'accordait à prévoir tient à sa confiance obstinée dans l'évolution irréversible de la Grèce vers plus de démocratie et de justice...

... à la dictature du prolétariat

Tant qu'elle restera dans le cadre du marché mondial capitaliste, la Grèce restera semi-colonie, et elle se donnera des régimes politiques à la mesure de sa faiblesse : et si la "démocratie" bourgeoise de type parlementaire est impossible, -en dépit des espoirs de l'EDA- la dictature fasciste ne dispose pas non plus d'un fort sous-bassement social : dans l'ensemble, étroitement dépendant des forces capitalistes extérieures, elle puise ses dollars, son pétrole, son armée : 2/3 de l'armée qui vient de prendre le pouvoir sont celles de l'OTAN qui a d'ailleurs élaboré le plan du coup d'Etat... Et les premières mesures adoptées rendent encore plus facile la pénétration du capital étranger et l'accentuation de la colonisation de la Grèce au profit des Etats-Unis.

Le coup d'Etat doit dissiper les illusions réformistes du centre et de l'EDA : il n'est pour la Grèce qu'une seule voie ouverte vers sa libération économique et politique : celle de la révolution. Il n'est qu'un seul moyen d'imposer "la démocratie et la justice" pour les masses travailleuses grecques : la dictature du prolétariat.

Guy HOCQUENGIEM

VERS L'INTEGRATION

LE MOUVEMENT OUVRIER FACE AUX ORDONNANCES



Le 17 mai... et après ?

A la question naguère posée dans l'"Avant-Garde", on peut maintenant répondre. Contrairement à ce que la simple logique du développement des luttes aurait voulu, la "rentrée sociale" commence dans un climat de démission et de démobilisation des organisations de la classe ouvrière : après le 17 mai -apogée de la lutte ouvrière : grève générale, manifestation géante sur des mots d'ordre politiques qui auraient pu marquer une opposition directe au pouvoir d'Etat- les ordonnances constituent la plus grande attaque menée de front par la bourgeoisie française depuis bien des années contre les travailleurs. La situation de rentrée devrait favoriser, plus qu'au 17 mai, peut-être, une intense mobilisation : l'attaque directe du pouvoir d'Etat contre la consommation ouvrière a accumulé des mesures convergentes ; elles atteindront les travailleurs toutes en même temps (le gouvernement, en effet, est décidé à appliquer les ordonnances dès octobre).

A l'augmentation du prix des transports en commun -mesure qui a plus irrité que d'autres plus fondamentales- s'ajouteront les effets des ordonnances sur l'emploi -dont on voit clairement qu'elles préparent une augmentation importante du nombre des chômeurs- et surtout, les effets des ordonnances sur la Sécurité Sociale. Les travailleurs savent bien qu'au delà des mesures financières immédiates (augmentation du "ticket modérateur", soit des dépenses "santé" -qui atteint particulièrement les revenus faibles- augmentation de la cotisation salariale, diminution de la cotisation patronale aux Allocations Familiales), les réformes de structure prévues (1) permettront une politique de compression des prestations sociales, qui tiennent une place importante dans le budget des travailleurs : la part des Allocations Familiales, dans le revenu des familles concernées, est en moyenne de 16%. La part de toutes les prestations sociales représente, en France, le quart environ du revenu des ménages ; et les travailleurs français restent particulièrement sensibilisés aux atteintes lancées contre le salaire différé.

La troisième manche devrait donc être particulièrement dure : elle s'engage mal pour le prolétariat français. Sous le prétexte que le mois d'août n'était pas favorable à l'organisation des luttes, les syndicats ouvriers ont repoussé la riposte à la rentrée (pourtant la mobilisation contre les décrets Laniel en 1953 s'était bien organisée en dépit des vacances). Mais syndicats et partis hésitent maintenant, après avoir dénoncé longtemps à l'avance le péril, à l'attaquer de face. En une période où l'affrontement de classe devient de plus en plus net, la situation des directions ouvrières peu résolues à mener la lutte devient de plus en plus inconfortable : elles tendent à céder sans combat. La C.G.T. la première, suivie par les autres syndicats, a désigné ses représentants aux nouveaux Conseils d'Administration de la Sécurité Sociale, acceptant ainsi sans lutter ce qu'elle dénonçait violemment deux mois plus tôt. "Sommes-nous moins forts en 67 qu'en 59 ?" disait Séguy le 26 juin. En 1959, la classe ouvrière avait contraint ses directions à engager fermement la lutte contre une mesure gouvernementale : la franchise des 3.000 A.P. sur les remboursements de la Sécurité Sociale, instituée par Debré, fut abrogée. En 1967, des mesures gouvernementales autrement importantes passent sans véritable opposition. Il n'y a plus de troisième voie, il faut ou bien répondre au niveau où le gouvernement attaque, ou bien capituler sans condition.

(1) Voir l'article sur la Sécurité Sociale dans le même numéro.

les ordonnances

Si l'antagonisme Capital-Travail devient de plus en plus net, le souci premier du gouvernement doit être d'enrayer les mouvements revendicatifs par une politique d'intégration des organisations ouvrières : la grande réforme entreprise pour rendre l'économie française concurrentielle sur le marché européen reste vaine si l'on ne parvient à y associer les syndicats : de telle sorte que ceux-ci, loin de s'opposer aux modifications nécessaires à la survie du capitalisme français, en acceptent le principe, et coopèrent à sa réalisation.

Sur ce point, le retard de la France est considérable : en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas surtout (1), les syndicats coopèrent depuis longtemps avec les gouvernements dans le cadre de la "politique des revenus". En France, les syndicats, principalement la C.G.T., restent très attachés à l'indépendance syndicale. C'est le point où la politique gaulliste a jusqu'ici rencontré ses plus grands échecs. C'est à cette tâche prioritaire que s'attaquent les ordonnances. Le grand projet du gouvernement, c'est l'association Capital-Travail. Toute une série de mesures la prépare, depuis l'institution des Comités de Développement et d'Expansion Régionale où siègent les représentants ouvriers chargés d'appliquer le Plan dans une région donnée, jusqu'à la transformation éventuelle du Conseil Economique et Social, susceptible, après la suppression du Sénat, de devenir une véritable assemblée législative, en passant par les procédures Toutée, effort pour associer les syndicats à la répartition de la masse salariale, fixée par ailleurs, par le gouvernement, dans les entreprises nationalisées.

Comment les ordonnances s'insèrent-elles dans cette politique ? Les mesures sur l'emploi prévoient des "conventions sociales" dans chaque branche industrielle sur le type de celle de la sidérurgie lorraine ; elles ont été complétées par une lettre de Pompidou aux syndicats : des "discussions contractuelles à l'échelon national et à celui de l'entreprise" doivent s'engager entre syndicats et patronat. Des "commissions paritaires de l'emploi" doivent être gérées par l'intermédiaire des conventions sociales : elles permettront d'associer les syndicats à l'application de la politique patronale de mobilité de la main-d'oeuvre - c'est-à-dire maintien d'un volant de chômeurs - au nom des intérêts d'une ré-

(1) cf. le bilan éloquent de cette politique aux Pays-Bas : les salaires hollandais sont en 1962 encore inférieurs de 20% aux salaires des travailleurs belges, qui n'ont pas connu les bienfaits de la politique des revenus.



gion ou d'une branche industrielle (2) : engagés dans l'aménagement de l'économie pour en assurer la survie sans toucher aux rapports de production, les syndicats devraient ainsi s'intégrer dans la logique du système capitaliste.

De même pour les ordonnances sur la Sécurité Sociale ; les délégués syndicaux, comme d'ailleurs ceux qui siègent au sein des commissions paritaires, ne seront en aucun cas de véritables représentants de la classe ouvrière puisqu'ils ne seront même plus élus, comme c'était le cas auparavant, par les assurés sociaux. Ce seront des spécialistes, délégués par la bureaucratie syndicale ; ils engageront ou paralyseront la classe ouvrière, sans défendre ses véritables intérêts. Dans les nouveaux conseils, a fait remarquer Pompidou, comme dans toute structure paritaire, l'accord de tous les administrateurs sera nécessaire au fonctionnement de l'institution - puisque délégués syndicaux et patronaux sont en nombre égal (9 et 9). Les délégués syndicaux seront contraints d'accepter des mesures destinées à "assurer l'équilibre financier des caisses", et ainsi d'apporter leur caution à la politique gouvernementale de réduction des prestations sociales dans le cadre du Vème Plan. La direction effective de ces conseils appartiendra en fait au patronat, les représentants syndicaux ne formant pas un bloc uni : à côté de la C.G.T. (3 représentants), de la C.F.D.T. (2), de F.O. (2), la C.G.C. et la C.F.T.C. ont chacune 1 représentant.

Enfin, l'ordonnance sur l'intéressement traduit l'effort du gouvernement pour amener l'ensemble des travailleurs, et non plus seulement leurs représentants, à accepter la logique du système. La masse des travailleurs risque d'être peu sensible à cet aspect idéologique de l'ordonnance ; mais les cadres et d'une manière générale ceux qui bénéficient des salaires les plus élevés recevront du fait de l'intéressement des avantages plus conséquents : ils se sentiront sans doute plus concernés par l'idée de leur "responsabilité" dans la bonne marche de l'entreprise ;

(2) cf. dans le même numéro l'article sur l'emploi.

dossier avant-garde jeunesse... dossier

l'ordonnance sur l'intéressement renforce l'aristocratie ouvrière, elle amène une partie des travailleurs à accepter comme rationalité économique ultime "développement économique de la Nation"; elle vise à enrayer les mouvements revendicatifs de cadres, de techniciens et agents de maîtrise, qui s'étaient développés (cf. St-Nazaire) avant les vacances, et poussaient ces catégories dans la lutte aux côtés de la classe ouvrière.

VERS LA COLLABORATION

DE CLASSE ?

Face à ces manœuvres d'intégration, les réactions des organisations traditionnelles sont faibles ou ambiguës: passons sur les courants modernistes (P.S.U. et autres) qui se situent non pas dans la perspective des luttes de défense et d'amélioration des acquis de la classe ouvrière, mais dans celle d'un meilleur aménagement économique du système existant. Ceux-là sont prêts à faire aussi bien et même mieux que le gouvernement. La F.G.D.S., relativement liée par ses accords avec le P.C.F. tend toutefois à dépasser les positions de "défense de la gestion démocratique de la S.S." pour rejoindre non sans friction avec le PC les positions modernistes de certains clubs et de penseurs de Grenoble.

Dans les syndicats, FO va au devant des désirs gouvernementaux. La centrale se félicite de la modification des Conseils d'Administration de la Sécurité Sociale et prend contact avec le CNPF (à la suite des recommandations de Pompidou), pour élaborer une politique commune de l'emploi: "les points traités dans la lettre de Monsieur Pompidou s'inscrivent dans le cadre des préoccupations actuelles de FO..." constate le Bureau Confédéral le 8 août. FO voit dans la collaboration au sein des organismes qui appliquent la réforme gouvernementale le moyen de se faire

reconnaître comme seul interlocuteur syndical responsable (aussi bien sa représentation au C.A. de la Sécurité Sociale a-t-elle été généralement calculée). La CFDT hésite entre la participation aux organes gouvernementaux sur l'emploi (cf. convention sociale de la sidérurgie lorraine) et la lutte commune avec la CGT.

L'attitude de cette dernière est encore indécise. Par exemple, elle a refusé de participer à l'Agence Nationale pour l'Emploi. La signature de la convention sociale dans la sidérurgie lorraine le 27 juillet, est particulièrement instructive: prototype des conventions sociales prévues par les ordonnances dans un secteur où la concurrence internationale est particulièrement intense et importante, elle vise à améliorer la productivité pour rendre la sidérurgie lorraine compétitive dans le cadre européen, et à adapter la main d'oeuvre aux nouvelles conditions de production--c'est-à-dire préparer la constitution d'une armée de réserve de travailleurs. Contre un certain nombre de concessions du patronat (4), certains syndicats ont accepté de contresigner la convention, donc de limiter eux mêmes leur marge d'action. La seule clause ferme de la convention --la seule sur laquelle on puisse tabler de façon sûre en économie non concertée-- c'est que les salariés s'engagent à accepter la politique du patronat sur laquelle ils n'ont aucune garantie. La Fédération de Meurthe et Moselle de la CGT a refusé de signer la convention (à l'inverse de FO et de la CFDT) mais au niveau national, la CGT accorde à la convention un "préjugé favorable". Pierre Drouin (du "Monde") ne s'y trompe pas qui écrit: "les syndicats viennent de franchir un nouveau pas dans les responsabilités contractuelles". Le 10 août, Séguy écrit à Huvelin, Président du CNPF:



(3) cf. déclaration de Séguy du 1er juillet 1967 sur la position de la FGDS en matière de Sécurité Sociale.

(4) En fait, aucune garantie concrète de création d'emplois pour les sidérurgistes licenciés n'a été obtenue.

"Nous restons disposés à engager les négociations évoquées dans la lettre du 1er Ministre... (pour) engager sans attendre les discussions nécessaires à l'élaboration de véritables conventions collectives". Signées dans un climat de "calme social", sans avoir été précédées d'aucune mobilisation ouvrière, mais sur l'injonction du gouvernement, ces conventions ne peuvent être que des pièges pour les travailleurs.

La politique de la CGT sur la Sécurité Sociale est tout aussi ambiguë : la dénonciation des incidences financières des ordonnances est couramment pratiquée, mais la CGT se refuse à adopter une position claire sur le problème des Conseil d'Administration : l'exigence du retour à une gestion démocratique de la Sécurité Sociale est éclip­sée au profit des revendications sur l'abaissement de la cotisation ouvrière ou la diminution du ticket modérateur. Bien plus, la CGT, la première (5) a désigné ses administrateurs aux nouveaux C.A., après avoir en vain demandé au gouvernement de... repousser de lui-même de quelques mois l'application de l'ordonnance, afin sans doute de permettre aux organisations ouvrières de préparer la riposte ! Quant à l'ordonnance sur l'intéressement, la CGT n'a pas jugé utile de mener contre elle une attaque de front. Après une déclaration surprenante de Mauvais, à Radio Luxembourg,



(5) Avant la CFDT et en dépit de ses sollicitations. Il est vrai que cette dernière lui a emboîté le pas.

soulignant le "côté positif" de cette ordonnance (reconnaissance du droit fondamental des travailleurs à la responsabilité dans l'organisation de l'économie) la CGT semble ne plus considérer l'intéressement que comme une "diversion" offerte à la classe ouvrière. Il reste qu'aucune riposte de front n'a encore été lancée contre les tentatives d'intégration des organisations ouvrières que contiennent les ordonnances. Puisque l'ordonnance sur l'intéressement se situait à un niveau idéologique, il importait de lui répondre au même niveau : Non à la collaboration de classe. Non à l'association Capital-Travail.

Tant dans le domaine de l'emploi que sur la Sécurité Sociale, on ne peut lancer des luttes de masse que sur des mots d'ordre clairs. Au moment où elle demande l'abrogation des ordonnances, la CGT donne sa caution à l'une des principales mesures : la Réforme des Conseils d'Administration de la S.S. Pour que de véritables luttes d'ensemble puissent être organisées, il aurait fallu que dès le départ affirment leur refus de siéger dans les nouveaux conseils, au lieu de perdre un temps précieux en hésitations et en compromissions.

VERS DES LUTTES DE MASSE ?

1er août : La CGT affirme sa volonté de "lutter jusqu'à ce que le pouvoir renonce aux ordonnances. Une forme organisationnelle de "front unique" est prévue : le "cartel national de défense des prestations familiales et sociales", créé lors des luttes victorieuses de 1959, mais depuis sans activité. Ses projets sont encore vagues, mais il prévoit explicitement de "grandes assises" dans la capitale pour la défense de la S.S., ainsi qu'une manifestation centrale : assises et manifestation préparées par la formation de cartels départementaux de défense de la Sécurité Sociale. : Les UD-CGT et CFDT de la région parisienne convoquent un cartel parisien dès le 10 juillet.

Au début, l'action de la CGT se centre donc sur la S.S., domaine où les divergences avec les autres centrales sont les moindres, et mène une politique d'union très large, regroupant dans les cartels non seulement les syndicats, mais toutes les organisations démocratiques : mutuelles, associations familiales, associations de malades, etc.;

Ce front (doublé sur le plan politique par l'accord PC-FGDS du 21 juillet pour la défense commune de la S.S.) est si vaste qu'il ne peut adopter que des positions minimales de défense des prestations sociales

menacées par les ordonnances, en exigeant une participation accrue de l'Etat aux dépenses de santé. Il est ainsi à la remorque de son aile la plus modérée, qui n'a pourtant aucune représentativité réelle : en dehors de la CGT et de la CFDT, les cartels contiennent surtout des associations squelettiques, généralement dominées par le PC, mais qui n'ont aucune audience de masse. Le PC applique donc sa stratégie habituelle : quoique dominant largement l'organisation, il lui fait adopter les positions les plus modérées, susceptibles de rallier la petite et moyenne bourgeoisie. Fait encore plus grave, le PC ne développe guère --en dehors des propositions de loi de nationalisations-- de programme autonome sur la S.S., différent de celui du cartel.

DISSENSIONS

La CFDT se défie de ce groupement hétérogène quant aux actions possibles, mais dominé politiquement par le seul PC. Elle préférerait, à un cartel national, qui est une véritable caricature de front unique, des formes d'union réservées aux seuls syndicats de travailleurs : CGT, CFDT, FO, FEN, alors que FO refuse systématiquement l'action commune avec la CGT. L'UD-FO de la région parisienne le fait savoir en fin juillet(6). Ces dissensions font qu'à l'heure actuelle, des grands projets de mobilisation formés au cours de l'été, il ne reste pas grand chose : les assises et la manifestation centrale sont repoussées "sine die". Des cartels locaux ont été formés dans 70 départements, à partir de la mi-juillet. Les luttes d'ensemble promises en juillet sont remplacées par des "actions locales", parcellaires, démobilisatrices parce que n'étant incluses dans aucune perspective d'ensemble : la défense de la S.S.--puisque c'est sur ce seul terrain que l'union syndicale semblait possible--permettait du moins, en touchant l'ensemble des travailleurs sans distinction de catégories ou de régions, de mener une lutte d'ensemble. Les "comités de défense de la S.S." (comme ceux du Rhône, de la Loire, du Pas-de-Calais, etc... formés dès juillet) ne se donnent guère qu'un rôle "d'information auprès de la population sur les réformes" et "d'intervention auprès des pouvoirs publics" à l'échelon local ; ils soutiennent les initiatives syndicales "remises de pétitions, délégations, rassemblement, appuyés par des arrêts de travail "là où c'est possible" (recommandation de la C.A. de la CGT du 18-7-67).

Ces formes d'action dispersées, sans mobilisation profonde, risquent d'épuiser, sans résultat, la combativité de la classe ouvrière. Notons cependant qu'en de nombreux endroits, cette combativité force les organisations à s'unir à la base, en dépit des divergences qui continuent à se manifester au niveau national : à Toulon, Tulle, Toulouse, souvent dans la région parisienne, CGT, CFDT, FO et FEN se rassemblent pour des actions locales.

NE PAS HEURTER LES COUCHES ANTIMONOPOLISTES

L'échec reste cependant flagrant. La seule initiative nationale est d'ordre parlementaire, les députés communistes "demandant au gouvernement de soumettre les ordonnances" à l'Assemblée Nationale dès la rentrée. Aucune mobilisation ouvrière ne soutient cette demande, dès lors vouée à l'échec. Contrainte par sa politique d'alliance avec toutes les "couches anti-monopolistiques" de se mettre à la remorque de la petite et moyenne bourgeoisie, PC et CGT s'interdisent de mettre en avant les mots d'ordre qui répondent aux vrais problèmes de la S.S. : pour ne pas heurter la Confédération Générale des Cadres, la CGT se refuse à exiger un véritable déplaçonnement, c'est-à-dire le paiement d'une cotisation intégralement proportionnelle au salaire(7) : mesure qui, à elle seule, résoudrait bien des problèmes financiers de la S.S. Le PC exige la nationalisation de l'industrie pharmaceutique (largement responsable du "déficit" de la S.S.). Mais



PÉLOU

(6) L'UD se déclare décidée à lutter également "contre les cartels de la CGT et contre le gouvernement".

(7) Et non comme c'est le cas jusqu'à présent, jusqu'à un "plafond" de 1140 F par mois, plus, depuis les ordonnances, une cotisation minimale (1%) sur le reste du salaire.

par le projet de loi du 15-9-67, il en exclut "les entreprises de moins de 50 salariés" et surtout, il se garde d'évoquer le problème de la distribution. La pharmacie d'officine, le système de distribution pharmaceutique sont pourtant à l'origine d'une partie importante des gaspillages payés par la S.S. . Mais les attaquer serait heurter les pharmaciens, "couche antimonopoliste", de même que mettre en question le système actuelle de distribution des soins -libéral et anarchique- serait heurter les médecins. La défense de la Sécurité Sociale doit dès lors se cantonner à exiger du gouvernement une participation accrue sur le plan financier, sans dénoncer les véritables causes qui rendent impossibles le maintien, dans le cadre économique actuel, du taux d'accroissement des dépenses de santé.



QUELS MOTS D'ORDRES ?

Sans qu'il soit bien sûr possible d'élaborer un programme de luttes, quelques points sont clairs : les syndicats voulaient faire porter leur riposte surtout sur la S.S. (I). Il n'est pas sûr que ce soit là le meilleur terrain, surtout si on se limite au plan financier : certains secteurs du prolétariat sont peu atteints, dans l'immédiat, par la réforme ; les "régimes spéciaux" (mines, marine, etc...) ne sont pas concernés par les ordonnances. D'une façon générale, la baisse du salaire différé est jusqu'à présent assez faible. Bien plus grave, et menaçant l'ensemble des travailleurs, sont les mesures concernant la gestion et les conséquences qu'elles entraîneront tôt ou tard sur le plan financier : il importe que les organisations de travailleurs mettent l'accent sur le retour à la gestion du salaire différé par ceux-là seuls auxquels il appartient.

Les problèmes de l'emploi concernent les travailleurs à un niveau plus immédiat, celui des conditions mêmes du travail sur le lieu de production. Ils les concernent tous également à condition toutefois que, comme pour la S.S., la riposte soit menée au plan où se situe l'attaque : une offensive généralisée contre les conditions d'emploi des travailleurs.

Il convient aussi de répondre à la duperie de l'ordonnance sur l'intéressement par une revendication unifiante pour toutes les catégories, la revendication du contrôle ouvrier sur la comptabilité des entreprises : l'ouverture des livres de compte, l'abolition du secret commercial, à condition que la communication des comptes ne soit pas réservée à quelques responsables syndicaux, va dans le sens d'un contrôle des travailleurs sur ce qui se passe réellement dans l'usine, sur l'augmentation réelle de la productivité. Car, toutes les données sur lesquelles sont fondées l'intéressement (le bénéfice "avoué" par l'entreprise à l'Etat) sont évidemment falsifiées.

Les salaires ne doivent pas être le seul élément connu et sur lequel les "planificateurs" du V° plan puissent tabler : Les travailleurs doivent exiger de connaître eux aussi la réalité économique du monde capitaliste. Face aux ordonnances, des revendications de contrôle ouvrier peuvent et doivent être avancées aux côtés des revendications de contrôle financier : sur la S.S. (C.A. élus par les seuls salariés, et ayant un pouvoir réel), comme au niveau des entreprises. La

S.S. peut être une position de force pour la classe ouvrière. Certes, la S.S. appartient à la "sphère de la redistribution des ressources", elle concerne aussi bien la petite et moyenne bourgeoisie que le prolétariat : elle peut cependant être un terrain de luttes de classe intenses, si le combat de la classe ouvrière permet de lui assigner ce but : aggraver les contradictions du régime, en faisant supporter à l'économie capitaliste des charges qu'elle ne peut admettre, en remettant en question l'organisation des soins, en mettant au clair de façon générale, les contradictions de classe. De même, le contrôle ouvrier sur les comptes de l'entreprise permet de remettre en question l'emploi des profits, les gaspillages, bref de passer d'un contrôle sur la division technique du travail à une mise en question de la division sociale du travail.

r avant . garde jeunesse ... dossier avant

Mais il faut surtout, pour que ces revendications de contrôle ouvrier constituent, avec les revendications financières, une riposte efficace aux ordonnances, que ce contrôle soit non pas octroyé à froid par l'Etat bourgeois, et sur son initiative --auquel cas il n'aboutit qu'à l'intégration du mouvement ouvrier-- mais soit imposé par les travailleurs au moyen de luttes de masse ; que d'autre part, les représentants ouvriers --aux C.A. de la S.S., aux comités d'entreprise, etc... --soient non de simples techniciens gestionnaires --ce que furent les syndicalistes qui géraient la S.S., de telle sorte que la S.S. apparaissait au prolétariat non comme une de ces positions, mais comme une "administration" semblable à toute autre--mais des délégués des travailleurs, en liaison constante avec les luttes que ceux-ci mènent, en rendant compte devant eux de leur action. On ne peut, com-

me le fait Séguy dans son discours du 16 septembre, réserver aux représentants des travailleurs aux nouveaux C.A. le rôle de "contestation" qui ne peut avoir aucun sens alors que les syndicats ne mènent par ailleurs aucune lutte de masse sur ces problèmes. Ce type de revendications et de luttes permet seul d'unifier les luttes des travailleurs de les réunir dans les formes de combat (journées d'action nationales, grèves générales) et sur un programme où chaque point, organiquement lié aux autres, permet d'avancer --en ayant la volonté politique non de consolider et d'institutionnaliser toute conquête de la classe ouvrière mais de profiter du déséquilibre produit pour enfoncer un autre coin dans l'édifice-- vers des luttes pour le renversement du capitalisme lui-même.

GUY HOCQUENGHEM

QUAND LE CHOMAGE S'ORGANISE

Les dernières mesures que vient de prendre l'Etat en matière d'emploi tentent dans une certaine mesure d'aménager plus que d'améliorer la situation du chômeur. Aménagement qu'il faut bien prévoir puisque le V° Plan envisage un chômage permanent pouvant toucher 600000 travailleurs.

CONCURRENCE ; REGROUPEMENT, CHOMAGE

La concurrence internationale accentuée amène la bourgeoisie à rechercher une solution en groupant les entreprises et en augmentant la productivité par des innovations techniques. Ces regroupements de services ou d'ateliers et l'automatisation de la production entraînent une réduction des effectifs et donc le chômage.

A l'Ouest, le Sud-Ouest et le Sud-Est, régions depuis longtemps touchées par le chômage, viennent s'ajouter le Nord, la Lorraine, la région parisienne; autrement dit, le chômage est passé du niveau de certaines régions à un niveau national.

Le nombre de chômeurs atteint aujourd'hui les 410000, touchant principalement les jeunes --plus de 100000 de moins de 25 ans-- la main-d'oeuvre peu qualifiée ainsi que des catégories plus qualifiées telles les cadres.



CAISSE DE CHOMAGE

Mais ce nombre est encore loin de la réalité si l'on tient compte qu'il ne fait mention que du chômage apparent, déclaré.

A côté de celui-ci existe un chômage déguisé, portant sur les jeunes, les femmes et les vieux --200000 à 300000 -- que la conjoncture et la faiblesse de la capacité d'emploi empêchent de se porter demandeurs.

A cela il faut ajouter, dans de nombreuses industries un chômage partiel touchant 700 à 800000 salariés.

AMENAGER LE MARCHÉ DE L'EMPLOI

Une des mesures prises par ordonnance est la création d'une agence nationale pour l'emploi qui doit conduire à une centralisation des organismes publics de placement. Jusqu'à présent, 4/5 des placements recensés se faisaient par des organismes

LE POUVOIR AUX

ROME, Louvain, Florence, Berlin, Nanterre... Des bureaux rectoraux aux ambassades américains, les étudiants font l'apprentissage de la violence. Les lycéens allemands manifestent contre les augmentations des transports ; ceux de Paris pour la liberté syndicale et politique ; la révolte des potaches escalade allégrement l'échelle scolaire ; elle n'ignore plus aucun secteur de la jeunesse des écoles de la vieille Europe ; cette jeunesse à laquelle une université « élitare » doit transmettre les secrets du pouvoir...

« Malaise » étudiant, malaise d'une jeunesse « privilégiée », malaise aussi des organisations traditionnelles. La crise de l'Université met en lumière, plus cruellement peut-être qu'ailleurs, l'absence d'une direction révolutionnaire en Europe occidentale. Absence dont les effets les plus graves se situent bien sûr ailleurs qu'à l'Université. Les crises étudiantes sont ramenées par les directions traditionnelles du mouvement ouvrier à une agitation groupusculaire de petits-bourgeois favorisés ; les contradictions nouvelles du capitalisme — celles qui portent sur la formation de la main-d'œuvre, et non plus seulement sur la production — restent informulées dans les P.C. traditionnels : les mouvements qui mobilisent intégralement de larges couches de la jeunesse scolarisée n'ont pas leur place dans la stratégie stalinienne.

FUTURS CADRES ?

La crise de l'Université est fondamentale : pas seulement parce qu'il y a de plus en plus d'étudiants et de lycéens. Surtout parce que de sa résolution dépend en grande partie l'avenir du capitalisme lui-même. Le capitalisme moderne a besoin de beaucoup plus de cadres qualifiés pour mettre en œuvre les techniques nouvelles. L'Université est toujours bourgeoise, elle fonctionne conformément aux intérêts de la classe au pouvoir. Mais elle n'est plus exclusivement réservée aux héritiers de la grande bourgeoisie ; d'où la contradiction qui mine le système de formation capitaliste : l'élévation de la qualification, donc du niveau d'études, risque de donner aux travailleurs les moyens d'y voir plus clair dans l'organisation de la production et d'y distinguer la place qu'ils y occupent. La distinction entre les dirigeants — ceux qui ont le pouvoir de décision — et les travailleurs apparaît de moins en moins technique, de plus en plus sociale. De plus, le coût d'une telle formation est élevé ; et l'on sait que le capital répugne toujours à faire des investissements qui ne rapportent pas de profit immédiat.

La révolte des étudiants trouve dans ces contradictions son fondement objectif, même s'il n'est pas exprimé. La spécialisation, réponse des capitalistes aux besoins en main-d'œuvre qualifiée, souligne le problème dont les étudiants prennent conscience : le capital veut *rentabiliser* l'Université (la spécialisation est une formation au moindre prix) et maintenir la main-d'œuvre qu'elle forme dans une situation de technicien ; réduit à une activité parcellaire, au champ de connaissance restreint, incapable de remettre en question l'organisation économique.

Et tant pis si le plan Gui, ou le plan Fouchet préparent un sombre avenir aux étudiants qui manqueront de connaissances générales indispensables au recyclage ; ce recyclage que l'évolution rapide des techniques de production rendra nécessaire. Futurs cadres, peut-être, mais futurs chômeurs, assurément.

L'ECOLE-COCON

Les études ne préparent plus à la vie, mais à la profession. Lycéens et étudiants ont conscience d'être à un tournant. À côté de ses anciennes fonctions idéologiques — être le prestigieux retransmetteur de l'idéologie dominante — l'Université assure maintenant d'importantes fonctions économiques. Et la pression idéologique n'en sera que plus forte.

Mais à côté d'une révolte « traditionnelle », qui est le fait d'une frange politisée du milieu étudiant (Espagne, Grèce...) les Facultés connaissent un nouveau type d'insurrections, qui dresse souvent la masse des étudiants en tant que milieu contre l'Etat bourgeois. La distinction des facultés « d'élite » et des instituts de formation rapide rend sensible à tous les étudiants la séparation entre les futurs dirigeants et les futurs exécutants.

L'Université devient un centre de formation professionnelle aux ordres du patronat : son influence devient patente dans les réformes scolaires où il se réserve un droit de regard. Il est d'autant plus important pour lui que ce réservoir de main-d'œuvre qualifiée reste à l'écart des tentations politico-syndicales du monde extérieur. Plus l'enseignement se rapproche de la production — telle que le capitalisme l'organise — plus il importe que le cocon qui environne les élèves ne laisse passer aucune rumeur du monde extérieur : du monde où cette même organisation de la production se traduit par la lutte des classes. L'interdiction de la propagande politique dans les lycées et les faes allait de soi quand ne les fréquentaient que les fils de la grande bourgeoisie. Elle devient une nécessité primordiale aujourd'hui, où lycéens et étudiants sont, aux côtés de la classe ouvrière, des ennemis potentiels de l'Etat bourgeois.

Le déséquilibre de l'Université s'accroît à une époque où la clarification des conflits de classes s'accélère : il est plus que jamais important pour la bourgeoisie d'étouffer tout germe d'agitation politique dans la jeunesse scolarisée (cf. Lycée Condorcet) ; or au même moment, l'aggravation des conflits de classes à l'échelle internationale (Vietnam) ou au niveau du capitalisme européen (ordonnances et autres lois uniques) amène la radicalisation d'une couche nouvelle de la jeunesse universitaire. La réaction se fait plus franche : la police s'installe dans l'Université ; au figuré, dans les lycées, où l'espionnage et la délation des militants politiques devient la règle, comme dans n'importe quelle entreprise ; au propre, dans les facultés d'Espagne, d'Allemagne, où les ministres se vantent de former des corps spéciaux de police universitaire ; de France — certaines silhouettes dans la cour de la Sorbonne nous deviennent familières.

LUTTES UNIVERSITAIRES

Le temps des complicités pour des révoltes juvéniles est révolu : la grande presse organise la dénonciation des extrémistes ; en France, en Allemagne — ô Springer ! — les manchettes des journaux traduisent l'inquiétude de la bourgeoisie. L'hystérie anti-étudiante règne au Parlement allemand. Partout l'Etat bourgeois s'engage dans la répression, qui suscite un nouveau combat.

Combat sans traditions et sans expérience. Le mouvement étudiant a peu de mémoire — peu d'histoire. L'expression de la crise étudiante correspond rarement à ce qui en fait la base objective : le stalinisme a coupé la nouvelle génération révolutionnaire de la tradition marxiste authentique ; les déviations sont inévitables.

La jeunesse scolaire est soumise à l'oppression idéologique. Elle tend spontanément à lui donner une réponse elle-même, idéologique ; réponse très politisée (cf. le développement des mouvements de solidarité internationale) mais dont les limites sont évidentes ; l'absence d'une véritable avant-garde ouvrière organisée en Europe les amène à confondre les mouvements radicaux du monde étudiant avec cette avant-garde elle-même. Or la réponse aux problèmes universitaires passe par une prise de conscience politique du conflit fondamental de l'ensemble de la société, le conflit capital - travail. Le mouvement allemand crée une « Université critique », le mouvement italien des contre-structures universitaires. Comme en France il y a deux ans, ce courant confond ce qui exprime l'idéologie dominante (l'Université et le corps professoral) et ce qui la cause (l'organisation capitaliste de la production).

La solution de la crise universitaire n'est pas à l'Université : la critique du rapport de soumission de l'étudiant au professeur ne peut porter qu'après que la compréhension générale de la société de classes, racine de ce rapport, ait été faite. Et non l'inverse : on ne peut être « contre l'Université de classe » qu'au moment où l'on sait ce qu'est la lutte de classes. L'occupation des facultés — « la Sorbonne aux étudiants » — ne prend son sens plein qu'au moment où les racines de classe

ETUDIANTS ?

de l'Université ont été mises au jour : elle n'est plus alors l'affaire des seuls étudiants, elle doit être celle de l'ensemble des syndicats.

Repliées sur elles-mêmes, les luttes universitaires ne peuvent trouver de solution.

... ET LUTTE DE CLASSES

L'Université est aujourd'hui un terrain favorable pour les militants révolutionnaires. Les luttes actuelles ne passent pas par le canal des organisations social-démocrates ou stalinienne. La S.D.S., le mouvement italien, les comités d'action des lycéens en France sont l'ébauche des organisations dont a aujourd'hui besoin la jeunesse scolarisée : non pas des « syndicats »...

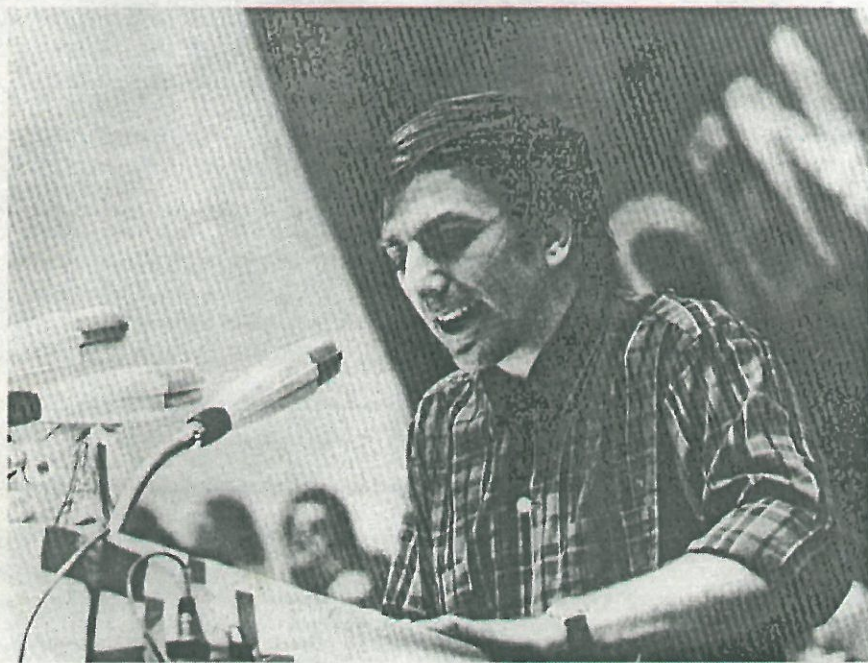
Etudiants au sens propre, mais des mouvements de masse politisés, dont la direction doit revenir aux militants révolutionnaires. Ce qui exclue la confiscation du mouvement par une seule organisation politique, les comités qui n'abritent que les sympathisants immédiats

de tel ou tel groupe.

Elles ont pour fonction d'intégrer le mouvement dans une stratégie à l'échelle européenne, en reliant les luttes étudiantes aux luttes ouvrières. Il ne s'agit pas d'institutionnaliser les contradictions (par la création de contre-structures diffusant une contre-idéologie au sein de l'Université) mais de les approfondir en les liant à la contradiction Capital - Travail : le « contrôle étudiant », moins encore que le contrôle ouvrier, n'a comme mot d'ordre de valeur intrinsèque : il ne prend son sens que lorsqu'un très haut niveau de luttes est atteint tant dans la classe ouvrière que dans le milieu étudiant ; dans l'immédiat, la remontée des luttes et la transformation de l'Université offrent aux militants la possibilité d'engager ce processus d'élargissement des luttes : en montrant aux étudiants et aux lycéens que la lutte contre les réformes universitaires débouche sur la lutte contre le chômage qu'organise le capitalisme moderne. La lutte contre une organisation économique qui traite la force de travail comme une marchandise est celle des étudiants aussi bien que celle du prolétariat. Les luttes de masse actuelles ne prendront toute leur valeur anti-capitaliste qu'au moment où elles ne seront plus les luttes des étudiants sur leurs problèmes, mais celles d'un secteur de la jeunesse contre l'Etat bourgeois.

Guy HOCQUENGHEM.

Le S.D.S. : Effervescence politique



La manifestation de Berlin, dont il est question plus haut, fut une nouvelle preuve de l'audience grandissante du S.D.S. en Allemagne fédérale. Cette organisation, fut exclue du Parti social-démocrate en 1960 pour avoir refusé d'abandonner son programme socialiste. Ayant rompu trois ans plus tard avec le contenu réformiste de ce programme, le S.D.S. mène aujourd'hui des luttes d'avant-garde dont les répercussions dépassent largement le cadre étudiant ; il suffit de relever les attaques quotidiennes de la presse allemande à son égard pour s'en persuader.

Chaque année, à son Congrès national de septembre, auquel participent les délégués de tous les groupes universitaires, sont définies les campagnes d'action de l'année que le comité politique et le bureau national auront la charge de diriger. Outre les luttes de solidarité avec la Révolution vietnamienne, deux grandes campagnes devaient être menées en 1967 :

contre le trust Springer et contre les projets de réforme étatique de l'université.

En luttant contre le monopole de Springer qui détient 90 % de la presse quotidienne à Berlin, 60 % de la presse allemande dans son ensemble, qui, maître du système de commercialisation peut s'opposer à la vente des rares journaux qu'il ne contrôle pas, le S.D.S. cherche avant tout à faire prendre conscience à l'opinion des dangers d'une telle concentration, de la dépolitisation qui naît inévitablement d'une information unilatérale. Avec des étudiants sociaux-démocrates minoritaires et des libéraux, les militants du S.D.S. ont créé un tribunal chargé d'élaborer une analyse scientifique et documentée du monopole Springer, de montrer en quoi il est le type même du monopole capitaliste, de populariser les mots d'ordre de son expropriation et d'exiger que l'autonomie soit rendue à chaque journal, que les pouvoirs de décision soient remis à des

comités de journalistes et que soit aboli l'actuel système de commercialisation. Le tribunal doit rendre son verdict en avril ; un certain nombre d'actions violentes suivront ce verdict et les manifestations qui ont déjà eu lieu devant les locaux du magnat de la presse : il s'agira d'empêcher par la force la vente des principaux journaux de Springer et de la remplacer par celles des journaux de gauche.

Il est probable que le gouvernement ne laissera pas impunément sans défense un homme qui sert si bien ses intérêts en abreuvant ses lecteurs de diatribes anti-communistes !

Sur le plan universitaire, le S.D.S. est à la tête des luttes menées contre le projet de réforme élaboré par la Wissenschaftsrat. Cette « commission scientifique » qui regroupe des secrétaires d'Etat, des représentants de l'industrie (Thyssen) et des professeurs, mais ne compte aucun représentant étudiant et syndical a rédigé un projet répondant aux exigences du capitalisme à l'heure actuelle et dont les principales positions sont le raccourcissement des études, la sélection préliminaire au niveau du baccalauréat, l'examen d'entrée à l'université, la sélection intermédiaire au bout de quatre semestres.

Le S.D.S. se bat sur des contre-propositions (octroi des bourses sur critères universitaires, cogestion étudiante matérialisée par la création d'un grand Sénat où seraient représentés également étudiants, assistants, professeurs, contrôle par le Sénat de l'élection du recteur, de la nomination aux chaires, des modalités d'examen, du contenu des cours) et mène des actions directes pour les populariser : c'est ainsi qu'ils investirent l'amphithéâtre où le ministre S.P.D. Carlo Schmidt faisait un cours afin de le contraindre à se plier aux thèmes de discussion sur la réforme ; le ministre quitta la salle et fit suspendre le S.P.D. à l'université de Francfort ; 4.000 étudiants ripostèrent aussitôt par de violentes manifestations. A Erlangen, l'université fut fermée pendant deux jours après un « go in » dans une réunion du Sénat.

Au Parlement étudiant, qui se consacrait jusqu'ici à des tâches purement corporatives (problèmes culturels, loisirs...), le S.D.S. veut donner une orientation beaucoup plus politique. Le succès qu'il a recueilli aux dernières élections lui permet d'ores et déjà de réaliser cet objectif dans plusieurs villes dont Cologne et Göttingen.

Mais si ce mouvement remporte à l'heure actuelle de notables succès grâce aux actions

ANNEXE 9. *VOLUTIONS*

Extraits de la thèse de doctorat *Volutions. La Révolution culturelle en Europe* soutenue à l'université de Vincennes en janvier 1974.

Guy HOCQUENGHEM

V O L U T I O N S

~~La~~ (La révolution culturelle en Europe)

1452

Thèse ~~pour le~~ pour le
Doctorat d'Etat ès-Lettres
sous la direction de M. René Schérer
professeur à l'université Paris VIII PHILC-

1972

th^e 6/1



VOLUTIONS

" Attitude qui ne serait même plus révolutionnaire au sens de renversement-retournement...mais volutionnaire, au sens de Wille, au sens de vouloir que soit ce qui se peut "

(J.P. Lyotard, "~~Un~~ Un capitalisme énergumène", Critique, nov. 1972).

Nous ne ferons plus en Ré, les lauriers sont coupés! Récapitule, ressentiments, ~~remède~~, répète - certains ont bien baptisé mai une "répétition générale " !. Il n'y a pas de Ré-volution, nous ne voulons plus partager les préfixes qui amarrent l'envol des vouloirs, leurs épanchements corrodant les institutions et les pouvoirs !. Surtout quand ces préfixes nous refilent leur maladie du passé, de la tradition du mouvement ouvrier, leur bête idée du changement ~~répétitive~~ : on ~~entre~~ prend d'autres et on recommence la civilisation - la civilisation qu'on veut abolir !. Changer les mots en gardant les préfixes ; comment "Révolution " devient réactionnaire !.

Ceci pour dire qu'ici on ne récapitule ni ne révolutionne, que le bouleversement souhaité ne s'y réduit pas à repeindre en rouge, à remettre à l'endroit, à payer les créances du ~~pro~~ prolétariat, en bref, à faire une révolution, un monde à l'envers, qui serait la franche réalité des intentions hypocrites de celui-ci, en donnant un tour de roue autour du centre intouché, l'Homme, sa femme et ses enfants !.

Le camp révolutionnaire ne l'est que "par rapport à", par rapport au monde bourgeois auquel il veut faire prendre gorge !. Son existence n'est qu'une créance sur les dettes supposées des exploités, créance d'autant plus fictive que le Capital tend à un cynisme où il entraîne une part croissante de la population fascinée par ses médias !. A quoi sert d'invoquer la justice, de se draper dans son bon droit d'opprimés, dans un système qui vous répond: les vrais coupables, ce sont les victimes, non les assassins ? (la remarque a été faite aux USA, quand on a vu les assassins de vietnamiens traités

3
en héros méconnus. Mais elle vaut pour la plupart des campagnes de sensibilisation gauchistes, se heurtant non à l'incompréhension mais à l'hostilité du "peuple"). Il n'y a plus, il n'y a pas de culpabilité bourgeoise sur laquelle tabler, le camp révolutionnaire joue le jeu de la morale où le Capital triche et gagne !.

~~Le gauchisme est un mouvement social qui vise à la destruction de la société bourgeoise et à la mise en place d'une société nouvelle.~~
Être révolutionnaire ou pas, en avoir ou pas, en être ou pas !. Transcendance du Gauchisme : jugement sans appel de la normalité révolutionnaire !. Mots sacrés - celui de révolution plus que tout autre !. Il ne s'agit même plus de choisir, toujours Hercule entre le Vice bourgeois et le verso, la Vertu des révolutionnaires !.

Ce que ces derniers nous cachent, en concentrant leurs efforts sur la production d'un ~~Sujet Révolutionnaire~~ Sujet Révolutionnaire Unique, un Proletariat, réalisé en un seul moment - celui de la Révolution - par une Stratégie, c'est l'immensité des pistes non explorées, non parcourues, ou trop tôt abandonnées !.

A totaliser les pistes en question, ~~pour les réunir~~ sous le terme englobant de " Révolution culturelle", on y gagne le respect des léninistes et des bourgeois, suivant le bout par lequel on prend l'expression (1) . Une stratégie, au moins, ça se discute !.

(Ed. du Seuil 72)

(1) Marcuse, dans ~~« Contre-révolution et révolte »~~ emploie le terme de "Révolution culturelle" pour englober la contestation aux USA. Respectabilisée au point de devenir thème de réflexion du grand philosophe, elle permet "d'intégrer l'universel" !. Ainsi, par exemple, la révolution sexuelle ne saurait être une révolution si elle ne devient "une révolution de tout l'être humain, et qui converge avec la morale politique" !. On affirmait la révolution culturelle comme totale face à la réduction ~~économique et politique~~ économique - politique, on se retrouve avec la Totalité, "l'Être Humain"...)

1972 a connu une retentissante série de suicides dans les prisons. Impossible de trouver une place à ce texte, qui n'est pourtant ni un début ni une fin, mais, comme tout le reste, un moment.

Novembre noir! " Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant ".

" On ne voudrait pas partir avant de s'être ~~compris~~ compromis ; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République !."

Jacques Rigault !.

Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous on dit, il y a quelques années : " Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate !. Vous vous rangerez... " Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui se sent pousser en lui, vénéneuse et chérie tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire !. D'autres : s'immobilisent, retenant leur souffle, appesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralyés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés : être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le ressac de Mai !. Que se fixe l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une Veille de révolution !.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port ; ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux !. Comme un film qui ralentit et s'endort !... Ce film, c'est Absences répétées de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère !. Ce qu'on appelle " la drogue " !.

Il y a un an encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel !. Et certes, cette réaction

LA REVOLUTION CULTURELLE

Premier numéro d'Action, rêve de la révolution étudiante européenne.
 Le Mouvement est d'abord de la légitime défense ! Certes, il brise le
 monopole de la violence légale en tant qu'elle est réservée à l'
 Etat. Mais, à relire ça, comme Mai paraît sagement revendicatif et
 politique !...

Pourquoi nous nous battons !.

La presse et la radio vous ont dit : Quelques centaines de trublions
 interrompent le fonctionnement de l'Université ! La presse et la radio
 vous ont dit : Ces gens sont des agitateurs ! La presse et la radio vous
 ont dit que quelques centaines "d'enragés" font régner la violence au
 Quartier latin, et interdisent ainsi aux étudiants sérieux de travail-
 ler en paix !.

LA PRESSE, LA RADIO VOUS MENTENT !.

Peyrefitte, les Ministres vous mentent !.

Les raisons de la révolte - Ce n'est pas par plaisir que les étudiants
 affrontent les gardes mobiles casqués et armés jusqu'aux dents !. Ce n'
 est pas par plaisir qu'à l'heure des examens les étudiants répondent
 à la violence policière !.

Ce n'est jamais par plaisir que l'on se bat contre plus fort que soi !.
 Pendant des années, les étudiants ont protesté contre les mesures au-
 toritaires que le gouvernement voulait leur imposer !. Dans le calme,
 ils ont protesté contre la réforme Fouchet, contre les mesures Pey-
 refitte !. Dans le calme, mais aussi dans l'indifférence générale : pen-
 dant des années, le pouvoir a ignoré leurs protestations comme il a
 ignoré celles des travailleurs !. Pendant des années cette protestation
 est restée vaine et sans écho !.

Aujourd'hui les étudiants résistent !.

Leur seul crime, c'est de refuser une Université dont le seul but
 est de former les patrons de demain et les instruments dociles de l'
 économie !. Leur seul crime, c'est de refuser un système social

En ce sens, Marx se caractérise par l'oubli, l'occultation d'une totalité indissociable que Fourier a mise en évidence et qui comprend dans la production, à la fois l'économique et autre chose. Autre chose, c'est-à-dire, ce que l'on isole généralement du productif, la vie, le désir... Et c'est pour cela qu'il n'y a pas, chez Fourier, prévalence du productif économique – bien qu'il y soit – ni de stratification verticale comme chez Marx entre infra- et super-structure. En bref, il convient de penser avec Fourier, la production comme désir et le désir comme production.

En ce cas, ~~quel est l'essentiel~~ quel est l'essentiel à penser dans la production selon Fourier ? Non pas la marchandise, ni le simple inventaire des biens ou richesses, mais l'ensemble du mouvement passionnel. Un mouvement ou flux productif commande l'histoire dès l'origine ; il est bloqué, dévié, divisé, dans la Civilisation. Et c'est en ce sens que celle-ci est aussi bien contradictoire avec le développement économique qu'avec l'essor des passions.

Il faut entendre ~~le terme de~~ le terme de « flux » dans le sens que lui donnent Deleuze et Guattari, qui paraît le mieux adapté à ce que Fourier veut dire. Ce ou ces flux, il s'agit, relativement aux classifications des institutions civilisées, de les laisser s'exprimer librement en les remettant sur la voie « de l'essor direct », alors qu'ils n'ont connu que le « contre-essor ».

◆ A partir des flux productifs, l'ensemble de l'œuvre de Fourier trouve son unité avec, y compris, l'étrange, délirante, théorie cosmogonique qui n'est que la restitution intégrale des connexions méconnues reliant l'homme à l'univers. La production désirante de l'homme doit être restituée dans le contexte non anthropologique du flux cosmique désirant...

◆ Ainsi, la notion de production de Fourier, n'est pas comparable à celle de Marx. Elle est beaucoup plus

roin des sages transversalites scientifiques et interdisciplinaires, 77
de l'analyse institutionnelle comme ciment de toutes les inquietudes
ou comme condiment dans la sauce des restructurations et des réformes.
Voyage à travers les institutions: Dutschke en parlait déjà. Est-ce
adjoindre aux nationalités et aux territoires un tourisme dont les cars
climatisés sont les nouvelles ~~professions~~ tâches institutionnelles-
stages, formation, remises en question professionnelles-où la vitre de l'
analyse protège le chercheur?

Pas ici. Un transversalisme éhonté, dévergondé, ayant perdu toute pudeur-
i.e. tout sens de l'adéquat-, qui cheêche sans arrêt à faire rentrer
des chevilles rondes dans des trous carrés, perdant son statut au fur
et à mesure qu'il l'acquiert, lubrique quand on l'admettait théorique,
"intempestif". Fugace. Pirouette en spirale. Comme dans un voyage dans
le temps: présent à tous les instants, pleinement, mais coupant par un
autre chemin au même moment. Embrouillant l'ordre des causes et des
conséquences, puisqu'emmêlant ces grosses ficelles en tranchant d'abord
après, et ensuite auparavant. Morcellant le lombric de l'ordre.

LE MOUVEMENT HOMOSEXUEL EST GLACÉ

Et votre mouvement de référence, dans tout ça? Fhar-boulet attaché
au pied de l'homosexuel de service, lourd collier dont les grelots
préviennent à chaque instant tout l'Ordre des mouvements que l'on tente.
Choisissez: restez immobiles ou prévenez où vous êtes, d'où vous partez,
où vous allez. Militant Homosexuel Révolutionnaire, ding dong ding,
j'avais pourtant bien cru qu'à cette échelle-c'était si particulier, si
localisé, face aux grands machins politiques structurés-on ne pourrait
jamais nous épinglez dans l'entomologie sociale.

Les mouvements homosexuels ont vécu. Certes, ils se développeront encore,
obtiendront des changements dans la condition qui est faite aux ~~homosexuels~~
pédés. Mais comme MOUVEMENT, ils sont morts. Le ressort interne qui les mettait en
marche est au bout de sa course; ils ont consommé toute l'énergie qui pouvait
survenir du cadre qu'ils s'étaient assigné.

Quelques indices: le Numéro de Recherches publié par un groupe qui n'accepterait
plus d'être considéré comme du Fhar, et des filles sans aveu du Mlf, titre:
"Ce que sont les fhar et les mlf éclatés". Même le Nouvel Observateur note
que ce Numéro tranche avec un fhar ... dont plus personne ne sait où il est.
Aux USA, le Gay lib n'existe plus en tant que mouvement centralisé; il éclate
en groupes qui soit n'ont plus rien à foutre de la libération homosexuelle en
général (travestis, Sado-Masochistes...) soit attaquent violemment l'idée même
de mouvement homosexuel: tels les "Effeminiistes révolutionnaires", derniers nés
des débris du Gay lib (depuis Juin 72). Ils ~~ont~~ commencent ainsi le texte de leur
Manifeste, qui a fait grand bruit:)

"Nous, Effeminiistes... invitons tous les hommes qui partagent nos opinions à se
joindre à nous pour faire notre déclaration d'indépendance à l'égard du
Mouvement de libération homosexuel et de toutes les autres idéologies mâles..."

ANNEXE 10. ENSEIGNEMENTS AU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE VINCENNES PUIS PARIS 8 SAINT-DENIS

Cette liste a été établie d'après les programmes du département de philosophie conservés dans le Fonds Vincennes de la Bibliothèque universitaire de Paris 8 ou conservés dans les archives personnelles de Christine Fauré.

1977-1978.

« Enfance, vérité, illusion ». Guy Hocquenghem et René Schérer.

Nous avons déjà traité de la « Fonction de vérité » que le discours sur l'enfance prétendait exercer. Avec ce nouveau thème, il ne s'agit pas d'opposer à cette vérité une enfance illusoire (son mythe), mais de marquer, grâce à l'enfance essentiellement, la place de l'« Illusion » dans son rôle passionnel et social. Comment l'illusion opère dans les ralliements passionnels, comment l'analyse de l'illusion permet d'envisager les « droits de l'enfance » hors du personnalisme juridique et de ses contradictions.

1981-1982.

« Mythes et rites d'enfance ». Guy Hocquenghem et René Schérer.

« Le beau est toujours bizarre » (Baudelaire).

Troisième moment du cycle autour de l'esthétique commencé depuis deux ans avec un retour plus systématique à l'enfance. Le « mythe de l'enfance » apartheid qui continue à progresser sous ses formes rationalisées recouvre et rend méconnaissables la multiplicité des mythes et des rites qui la parcourent et la constituent. Certes, l'idée d'une enfance conservatoire des rituels ou temps mythique de l'homme n'est pas nouvelle. Mais l'articulation de la fonction créatrice et de la fonction conservatrice est obnubilée par le statut social (socio-familial) des enfants. A l'enfance dans le rituel s'oppose l'enfance comme puissance de ritualisation ou ritualisante par l'élément de bizarrerie qu'elle introduit. Ni simple passage ni état stable, l'enfance est présente partout où le bizarre contredit la banalisation.

Cette U.V. se propose de faire jouer entre elles différentes disciplines et méthodes ; elle s'adresse aux étudiants désireux d'en faire un lieu d'expériences et d'échanges.

1983-1984.

« Le monde comme spectacle ». Guy Hocquenghem.

En 83-84, l'UV continuera l'étude des conceptions esthétiques propres aux modernes (et post-modernes). Sur le thème benjaminien de la « catastrophe », ou en développant ce qui se cache derrière l'« apocalyptique », on essaiera de poser la question du TON proprement moderne (Kierkegaard, Barthes, Adorno). La « vérité » moderne est-elle d'abord un choix stylistique ou un ton ? Peut-on reconnaître les impérialismes du sens à leur ton anti-esthétique ?

« Attractions et destinées ». René Schérer et Guy Hocquenghem

Ces termes sont empruntés à Ch. Fourier ; ils interviennent en particulier dans la célèbre devise : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées signifiant que les attractions passionnelles indiquent la destination de l'homme (et du globe et des univers). Il n'est pas mauvais de restituer de temps à autre, en philosophie, ce que J. Derrida a nommé récemment un « ton apocalyptique », surtout si ce n'est pas pour le prendre au sérieux mais pour permettre de formuler, après et avec Fourier précisément, les vrais « problèmes ». Cette tâche correspond également à la question énoncée par Kant, et qui reste toujours d'actualité : « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? ».

Il n'y a pas de rupture dans ces nouvelles interrogations et les UV des années précédentes consacrées aux problèmes de l'enfance et de l'esthétique, mais prolongement et explicitation de certaines indications déjà esquissées.

Parmi les auteurs du programme, outre ceux mentionnés ici, nous continuerons, en la faisant plus systématique, une lecture de W. Benjamin.

1984-1985.

« Problèmes esthétiques et débat culturel ». Guy Hocquenghem et René Schérer.

Étude de la naissance de la question culturelle dans la philosophie européenne ; présentation et commentaire de textes de Schiller, Nietzsche, G. Wyneken, Benjamin, Adorno.

Note : cette U.E. s'intègre dans la formation de 1er cycle : « Langue, littératures, cultures ».

« Études théologiques, théosophiques et fouriéristes ». Guy Hocquenghem et René Schérer.

De Philon à Cl. de St Martin.

1986-1987.

« *Le débat philosophique autour de l'esthétique en France* », *Guy Hocquenghem*

U. E groupée avec celle de R. Schérer, consacrée, d'une part, à l'œuvre critique de Baudelaire, faisant le pont avec l'année précédente, et d'autre part aux années 1930, le devenir du surréalisme, et la transformation des conceptions et catégories esthétiques en relation avec les autres cultures.

Sans titre. Guy Hocquenghem et René Schérer.

Étude de théologie et de philosophie sur la Gnose et la tristique chrétienne. Analyse de textes, concernant en particulier le problème du corps : corps gnostique et corps chrétien.

NB. U.E s'adressant à tous les cycles et pouvant également entrer dans la formation Arts.

1987-1988

« *Mundus novus* ». *Guy Hocquenghem.*

Mundus novus ou : la découverte du Nouveau monde dans la pensée et les écrits ; les philosophies de la Renaissance chrétienne. On s'attachera spécialement, outre les récits de la conquête (aztèques et espagnols), aux courants utopiques et millénaristes franciscains.

Lectures : C. Colomb, H. Cortès, Garsilaso de la Vega, Diza de Castillo, Sahagim, le jésuite Acosta et le dominicain Las Casas.

(U.V. couplée avec celle de René Schérer sur Fourier et l'Utopie).

« *La Naissance du moderne* ». *Guy Hocquenghem.*

La naissance du monde moderne. La personne et le double, l'effet de couple. Suite et fin de l'étude sur « Les jumeaux » d'après R. Zazzo et textes philosophiques adjoints.

(U.V. couplée avec celle de René Schérer sur la phénoménologie.)

ANNEXE 11. « L'AFFAIRE DU “CORAL” : UNE TENTATIVE DE SYNTHÈSE »

Conservé dans les archives des éditions Persona à la Bibliothèque nationale de France (NAF 28675), ce texte a été rédigé pour le projet de livre blanc sur l'affaire du Coral. Il m'a semblé intéressant de reproduire ce long document (17 feuillets tapés à la machine à écrire) dans la mesure où il permet de comprendre le point de vue de Guy Hocquenghem sur cette affaire judiciaire.

L'ensemble de ce qui a été écrit et publié sur l'affaire dit du « Coral » en France, depuis le 12 octobre 82, bien qu'énorme en quantité, ne présente jamais de point de vue synthétique. Ce vacarme empêche l'analyse : on est noyé sous les contre-démentis passionnels, au point que nulle vérité ne semble pouvoir se dégager.

Nous allons tenter ici une analyse dans le temps, pour montrer comment la « vérité », judiciaire, journalistique, est un processus complexe, où interviennent de multiples forces politiques. Pour cette synthèse, on n'a utilisé strictement que les éléments fournis par la presse, d'une part, et ceux rendus publics par les parties mises en cause ; ces éléments sont dépouillés de noms et contexte, car nous ne voulons pas provoquer de nouvelles fuites donnant lieu à violation du secret de l'instruction. Notre but est l'analyse du « déjà connu », non la révélation. Cette analyse peut fiablement se fonder sur la confrontation des versions policières (pour la divulgation desquelles, rappelons-le, le Commissaire Morin, chef de la Brigade des stupéfiants et du proxénétisme, ainsi que son adjoint, sont inculpés sur la base d'un article paru dans « Le Monde », révélant le contenu du dossier) et des versions des inculpés (lesquels ne sont pas tenus au dit secret). Si on sait les interpréter, elles se recoupent assez bien. On s'appuie enfin sur l'état de l'instruction, les différents refus de mise en liberté de Claude Sigala par la chambre des mises en accusations, et ce qu'on peut savoir publiquement comme journaliste des raisons de ces refus.

Trois phases, trois aspects

L'affaire du « Coral » est un scandale politique de mœurs à la française. C'est-à-dire qu'elle combine la machination, l'affrontement sur la libéralisation des mœurs, et la lenteur judiciaire, où l'inculpé est désigné au public comme présumé coupable, et l'inculpé prisonnier comme tout à fait coupable.

Un scandale qui pourrit sur pied, au dépend bien sûr des inculpés (inculpés en cascade, parmi

lesquels aujourd'hui les avocats de C. Sigala, et même les policiers), qui s'envenime sans cicatriser mais sans plus exploser : l'affaire du « Coral » pourrait fort bien s'arrêter là – à une interminable instruction de plusieurs années.

L'affaire est passée par trois phases, dont deux seulement étaient visibles du public. La première, révélée après coup, est une longue maturation – premières enquêtes, dénonciations – qui va du « séjour » de J.C Krief, le dénonciateur, au « Coral » jusqu'à octobre 82, commence soit dans l'hiver 81-82, soit avant. En fait, cette phrase remonte dans un passé inexplorable, puisqu'on sait que Michel Krief, le maître-chanteur qui a exploité les récits de son frère, avait été contacté (pour d'autres affaires?) par l'inspecteur Bernard Stanek, divisionnaire et de la direction des renseignements généraux, « sur l'ordre de ma hiérarchie entre mai et juin 79 » (dossier d'instruction pour faux en écriture, mené par le juge Caron).

La seconde phase, celle de l'explosion, va du 12 octobre 1982 (arrestation du directeur et de deux éducateurs du « Coral ») à la fin octobre. La déchaînement de la presse fait passer sans douleur la pilule de l'emprisonnement, les inculpations multiples, les perquisitions. Mais une certaine mobilisation, les parents, certains journalistes convainquent une partie de l'opinion fracturée. C'est le stade totalement contradictoire, « dreyfusien ».

La troisième phrase, la plus longue, celle qui a commencé avec le retour au silence des journaux, est celle de la vérification et de l'enlisement. Suffisamment d'informations filtrent pour faire « évoluer » l'opinion encore attentive : au fond « on » avait affirmé un peu vite l'innocence. A part René Schérer, contre lequel aucun témoignage d'enfants n'existe, des fuites organisées jettent le trouble en donnant des extraits de témoignage visant Sigala ou R. Cortès, l'autre détenu. Tout l'affaire s'explique par la première et la dernière phase, les moins publiques, bien entendu (d'où notre devoir d'intellectuels, de les analyser). Elles « construisent » une vérité, à laquelle la seconde phase est nécessaire (celle du scandale public) pour accoucher. Une vérité évolutive : un dossier s'envenime quand il est public. Il y a toujours des confirmations spontanées. La limite elle-même des « faits » évolue : on a entendu Mme Dufoix, ministre de la famille, dernièrement, en publiant enfin la circulaire sur les « lieux de vie », définir comme quasiment délictueuse l'« apologie » de perversion. Une bonne partie de l'affaire s'explique par cette mobilité de la « vérité » - chacun poussant de son côté pour déplacer la barrière du répréhensible. La déclaration de Mme Dufoix par elle-même constitue un « élément de vérité » a posteriori (le code français respecte l'opinion subversive par écrit). Comme d'ailleurs celles du ministre de l'intérieur Gaston Defferre (« ils ne sont pas dégoûtés ceux qui font ces choses-là » à RMC). Comme enfin le « no comment » obstiné du Ministre de la Justice Robert Badinter (le juge est indépendant, sa vérité est donc la vérité).

Complexe dans le temps, l'affaire ne l'est pas moins quant aux forces politiques mises en jeu. L'interprétation d'un conflit, ou d'un complot, de la droite contre le nouveau régime n'a tenu auprès de personne (la droite a fort peu attaqué la gauche à ce sujet). L'affaire du « Coral » oppose

des forces hétérogènes entre elles, mais qui appartiennent toutes à l'intérieur de la gauche. Elle est une affaire de « règlements de compte » publics entre factions de pouvoir, intellectuelles, et socio-éducatives. Si l'on veut, une « rationalisation » au sein d'un nouveau régime de pouvoirs, de l'idéologie et des pratiques autour de l'enfance (voir annexe).

Trois aspects principaux définissent les contradictions en présence :

Un aspect de « machination policière » où revient avec insistance le nom d'un ministre en exercice. Cet aspect, très lié à l'activité de l'inspecteur des RG précité, joue un rôle essentiel dans le « déclenchement public » (deuxième phrase), ainsi évidemment que dans la première phrase (où l'affaire couve dans les bureaux de la hiérarchie policière). Sur cet aspect policier, nous ne saurons jamais sans doute jusqu'où remonte la contradiction, dans l'appareil de pouvoir nouvellement mis en place (Bernard Stanek donnait comme téléphone un bureau du tout nouveau « Bureau d'études et de recherches » des R.G. à la Préfecture de Police). Par politesse, nous appellerons cet aspect « Manipulation policière au sein des socialistes ». Cet aspect tend à disparaître dans la troisième phrase. Il a joué son rôle. Notons néanmoins que le dénonciateur J.C. Krief tente de le réactiver sans arrêt (notamment le 30 décembre chez le juge Caron, où il renouvelle ses imputations ministérielles). Peut-être le croit-il négociable. De toute manière, cette origine de manipulation policière continue d'empoisonner l'affaire, et le refus de l'éclaircir un moyen de chantage, même si finalement la manipulation elle-même a fait long feu quant aux officiels dénoncés (seuls le Journal du Dimanche, et Minute, sans donner de noms, et Paris Match, en interviewant Michel Krief utiliseront ces « révélations »).

Le second aspect est d'ordre éducatif et psychiatrique, et concerne la répartition des pouvoirs et l'idéologie sociale des éducateurs et travailleurs sociaux. Elle est ce qu'on appelle le « fond du débat ». Cet aspect reste indissociablement lié au premier par l'intermédiaire d'un membre du cabinet de Mme Dufoix, l'autre « personnalité officielle » dénoncée par Krief. La manipulation policière et politique est aussi en relation avec Mme Dufoix elle-même, conseillère générale du Gard, où se trouve le « Coral », figure politique de Nîmes, où se tinrent plusieurs « Assises » des lieux de vie associés au Coral, auxquelles assistait ce membre du cabinet. Une bonne partie de l'affaire s'explique aussi par un « règlement de comptes » politique entre fractions de pouvoir dans l'Education spécialisée, domaine dont Mme Dufoix est la patronne.

Le troisième aspect est celui concernant spécifiquement la libéralisation des mœurs, et en particulier l'homosexualité, et concerne principalement les magistrats. « Mise au pas » du ministre de la justice par ses propres magistrats, ou bien limite juridique précisée à l'occasion d'un affrontement symbolique : à travers l'affaire du « Coral », c'est tout le cours libéral et abolitionniste de la première politique de Robert Badinter en matière de mœurs qui est remis en cause. Affrontement entre les deux catégories de magistrats (le parquet a réclamé à plusieurs reprises la libération de C. Sigala, mais la « hiérarchie » a été battue par les tenants de la « fermeté », dans la

magistrature parisienne). Mais aussi affrontement à propos de la notion d' « excitation à la débauche », de ses limites, de son utilité comme remplaçant de 15 à 18 ans la loi anti-homosexuelle récemment abrogée grâce à R. Badinter. En somme, un « rétablissement » qui est plutôt le tâtonnement d'une nouvelle morale, plus attentive aux « réseaux », aux culpabilités « sociales », d'ensemble, qu'aux « faits » traditionnels de l'attentat à la pudeur. Cet aspect-là heurte de front un petit groupe d'intellectuels, auxquels la magistrature voue une exécration durable. Il explique principalement l'inculpation de R. Scherer, l'arrestation momentanée de G. Matzneff ; la mise en cause de D. Cooper ou de F. Guattari ici ou là dans l'affaire (lequel Guattari réalise la jonction avec l'aspect précédent).

Notons enfin que R. Scherer se retrouve, bien involontairement, au nœud des trois aspects : Il est le point commun entre le ministre visé par la machination policière (dont il est l'ami, et que Krief prétend avoir vu chez lui), l'aspect socio-éducatif lié au Coral (où il est allé deux fois, et dont il défendait le directeur), et l'aspect de la bataille juridique au plan de la libéralisation des mœurs (il avait signé les manifestes, témoigné aux procès instruits par les mêmes magistrats).

Première phase : la préparation

J. F. Reverzy parle de « répétition générale » à propos d'incidents autour du Coral dès 1975. LE Coral, ses thèses audacieuses, le débat qu'il entretenait à l'intérieur même du Collectif Réseau Alternatif et autres assises anti-institutionnelles ou à moitié institutionnelles, a sans doute toujours été suivi par la police. Une plainte à la DASS, des rumeurs à la gendarmerie, de premières « confidences » des deux mineurs Pierre et Michel qu'on retrouvera dans « Paris Match » dans le premier article sur le « Coral », à une assistante sociale, voilà les éléments « précédant la dénonciation », suivant l'expression de la Chambre d'accusation parisienne. A la fois rien et tout : on n'y ajoutera guère, en ce qui concerne le Coral proprement dit, dans toute la suite de l'instruction. On sait que C. Sigala explique le témoignage de Pierre par son « caractère difficile » (il avait fugué).

A partir du séjour de J. C. Krief au « Coral », cette « pression » policière devient espionnage systématique. La première dénonciation Krief date du 10 mai 1982. Les relations de JC et Michel Krief avec la police sont anciennes et amplement démontrées. JC Krief, qui est détenu depuis le 20 octobre 1982 pour d'autres faits apparemment sans rapport, mais légitimant opportunément un mandat de dépôt (vols divers) est inculpé de faux en écriture (instruction menée par Madame le juge Caron).

C'est JC Krief qui réalise le passage de la vague « pression policière » à la machination politique directe, celle du faux procès-verbal qui déclenche le scandale. Ce faux procès verbal met en scène un ministre en exercice avec R. Scherer et des mineurs. En tant que faux, il démontre les étroites

relations de Krief avec la police, qu'il a un moment accusé de l'avoir fabriqué (avant d'en accuser un journaliste de Minute, puis un autre de Libération). Mais démontre aussi que l'idée de « mouiller un ministre » sort de cette connexion Krief-police. C'est même une obsession chez Krief (qui y voit peut-être sa seule protection). Le 30 décembre 82 il en renouvelle les accusations prononcées dans le faux : en somme, les faits figurant dans le faux sont vrais, affirme Krief en permanence.

D'où provient cette brillante idée policière ? Seule la piste qui conduit au fabricant du faux pourrait nous le dire. En tout cas, l'instruction de Mme Caron a établi :

- qu'il était impossible que Krief ait volé un formulaire de PV vierge, à en croire tous les policiers interrogés.
- qu'on avait promis à Krief « un passeport » (le sien étant confisqué) et un « billet pour le Brésil »
- que l'inspecteur Bernard Stanek, des Renseignements généraux, a eu plusieurs rendez-vous secrets (qu'il avoue) avec Krief Jean-Claude au moment du « murissement » de l'affaire
- qu'enfin, officiellement, les deux groupes de la police avec lesquels les Krief sont en relation (les RG depuis 79 et la BSP depuis l'automne 1982) s'ignorent mutuellement. Stanek déclare « ne pas savoir qui est le commissaire Morin », qui jouit tout de même d'une certaine notoriété dans son métier. La BSP « ne s'est jamais intéressée » aux rapports de Krief avec Stanek. Ce dernier a pourtant « été prévenu » de l'arrestation de JC Krief et semble même vouloir faire quelque chose pour lui à la demande de Michel Kref. Enfin, tout cet ensemble de rapports n'empêche nullement le juge Salzman et la BSP d'envoyer J C Krief aux Pays-Bas, en lui rendant son passeport, pour glaner des revues pornographiques pédophiles. Et les multiples contradictions, rétractions et contre-rétractions de Krief J.C, de rester pour le juge d'instruction Salzman un témoin essentiel (et même exclusif dans le cas de R. Schérer) de l'accusation. L'ignorance réciproque des deux groupes policiers permet de penser que l'ensemble BSP-Magistrature a peut-être été, sur le point du nom ministériel, victime d'une « intox » de la part des RG, qu'elles ont retourné contre les inculpés (avec la passivité du pouvoir politique, « coincé » par l'intox de J.C Krief).

Avec la fin de la première phrase, les trois éléments de la crise se mettent en contact. Le Juge d'instruction qui cherche depuis longtemps à réprimer « l'extension de la pédophilie » et ses « cautions intellectuelles », la manipulation policière en direction d'un ministre, la lutte entre « orthodoxes » et « alternatifs » dans les institutions sociales pour l'enfance. Le jeudi 30 septembre, Michel Krief est reçu pendant une heure et demi par M. Estève, chef du cabinet du ministre mentionné par son frère. Le 7 octobre, il est inculpé pour tentative de chantage sur ce ministre. Entre cette date et le 17 octobre, les frères Krief font le tour des rédactions parisiennes, proposant leur faux PVV et d'autres informations.

Il faut bien que quelqu'un quelque part ait établi une relation entre cette campagne des frères Krief, l'état de préparation de la future instruction judiciaire, et la préparation de la circulaire ministérielle reconnaissant les lieux de vie, négociée par Sigala avec le Ministère de la famille, qui devait paraître le 15 octobre. Négociation d'ailleurs largement assurée par J.P Rozensweig, du cabinet de G. Dufoix, lequel figure dans les dénonciations Krief. Enfin, la relation de l'ensemble du scandale avec la proximité d'élections (municipales) où Mme Dufoix était concernée dans le département même du « Coral ». Cette connexion d'éléments complexes, nécessitant une information et une capacité de synthèse, est évidemment très au dessus des moyens des frères Krief seuls.

Deuxième phase : le scandale

On sera beaucoup plus bref, cette phrase étant la mieux connue. Remarque préliminaire : le « scandale » n'a « éclaté » que par suite de la politique de l'autruche pratiquée par les différentes parties incriminées dans le « processus Krief ». A part les futurs inculpés, « tout le monde » est au courant à Paris dès la seconde semaine d'octobre, et personne ne réagit. Le ministre soumis au chantage se sait, les journalistes refusent les informations des Krief, mais refusent aussi d'enquêter sur eux. Les inculpés ont sans doute payé de leur liberté cette politique de la non-transparence.

Pendant que la presse « noble » refuse le scandale (et refuse d'en examiner les motivations et moyens), la presse à scandales depuis longtemps fin prête (tous les articles, photos, sont « au marbre », bourrés de « fuites policières »), démarre le dimanche 17 octobre avec Tillier dans le « Journal du dimanche », lequel fait allusion au faux, mais surtout à son contenu, aux « personnalités », etc. De quelle manière s'est faite la liaison entre l'instruction du juge Salzman, la date d'arrestation de Sigala, la parution des reportages, et la proposition du faux aux rédactions, c'est ce que l'enquête sur la violation du secret de l'instruction devrait établir (à l'encontre de la BSP). Si cette procédure annexe d'un affaire qui compte à présent des dizaines de procédures opposés entre elles aboutit jamais...

Puisque la politique du silence a échoué à faire tomber d'elles même les calomnies de Krief, le juge a « carte blanche » (il n'est pas question d'avoir l'air de couvrir quoi que ce soit). Y a-t-il eu marchandage au sens strict entre l'instruction (et les moyens considérables qui lui sont accordés à travers toute la France) et la garantie anti-Krief (contrôlé judiciaire de Michel Krief, mise à l'écart de toutes les parties des dénonciations concernant des personnalités politiques) ? Les noms de ces personnalités politiques n'auraient figuré là que pour permettre ce marchandage ?

La « phase explosive » (télévisions et radios qui se montrent, notamment Antenne 2, très modérées, mais surtout grande grande presse écrite) est marquée par « Paris-Match », trois ou quatre « une » entières de France-Soir (« Ballets bleus : des gosses ont disparu ». OU encore : / Le petit juge

contre la conspiration du silence »). Jean Cau, Etienne Mougeotte partent en guerre contre « messieurs les pédophiles ». « Minute » publie le faux en le déclarant faux, affirmant qu'il a été conçu pour les faire saisir eux-même (hypothèse annexe non vraisemblable). Les allusions aux « personnalités » fourmillent partout. R Schérer est arrêté et inculpé, G. Matzneff est arrêté et pas inculpé.

Cette phase est essentiellement conflictuelle. En dépit des arrestations et inculpations, on perçoit aisément, même dans un public relativement large, qu'il s'agit d'une affaire « politique ». D'un côté, B. Boulin, F. Guattari, R. Scherer, G. Matzneff (ce qui vaudra sans doute à ces deux derniers les ennuis qui ont suivi) font une démarche auprès de R. Badinter. Premier manifeste suivi de nombreux autres. Ils « affirment l'innocence » des inculpés, réclament leur libération. Sans être massif, le mouvement est perceptible (encore que très peu d'intellectuels de renom y participent). Il s'appuie sur les parents des enfants confiés aux lieux de vie, soutenant tous Sigala (sauf un). De l'autre, C. Colombani dans le « Monde » affirme que « Sigala avait le bras long », que tout le ministère de la Famille est concerné. Après Gaston Defferre, G. Dufoix parle de « couper la branche pourrie » à propos du Coral. Le chantage politique électoral a apparemment porté ses fruits au point de faire oublier le précepte, s'appliquant surtout aux ministres, de l'innocence présumée de l'inculpé ; R. Badinter ne fait rien pour le rappeler. En dépit de son caractère scandaleux, cette phrase explosive est « franche ». Et moins à craindre en définitive que la troisième phase, et ses effets en profondeur : celle dans laquelle l'instruction regagne le terrain perdu, procède à d'innombrables et interminables « vérifications », qui forment en elles-même une constante répression. La phase des « vérifications », qui voit Sigala isolé et la gauche intellectuelle en pleine « expectative », désorientée ou lâche.

Troisième phase : l'enlissement

Il faut supposer que le but, et le sens, de l'affaire du « Coral », est moins un bon procès contradictoire qu'une énorme et interminable instruction. On « ratisse large », plus pour intimider que pour condamner. C'est le propre d'une justice moderne. La meilleure preuve que la « seconde phase » était encore « contradictoire », ce sont les rétractation de JC Krief, qui retire toutes ses accusations et déclare qu'elles lui ont été inspirées par la police. La troisième phase commence avec les rétractations de Krief, d'abord jugées ridicules après tant de voltes-faces, et l'évolution lente vers l'idée qu' « il n'y a pas de fumée sans feu » – l'établissement d'une « vérité » dont la définition évolue vers un consensus répressif. Phase « empoisonnée », où la peur intellectuelle, et les sornioiseries internes à la gauche, ont joué à fond.

Cette phase, idéologiquement, commence avec un titre du « Journal du dimanche » : « Le juge a des preuves » (que le journaliste a pu voir dès avant le 24 octobre). La « querelle des preuves »,

alimentées à coup d'allusions sournoises (« des faits existent, des photos », C. Colombani dans le Monde) aura été une continuelle et très habile pratique du strip-tease. La défense ne pouvant rendre public le dossier, on le distille indéfiniment. Comme cette distillation s'accompagne d'innombrables « vérifications » (lesquelles n'apportent pas grand chose sur le Coral, mais multiplie les inculpations), le public a l'impression que « le dossier s'étoffe ».

La première urgence était de disqualifier les parents. Le juge refuse de les recevoir ; seul l'un d'entre eux fera preuve au contraire d'un acharnement qui le poussera à montrer à son fils de six ans un godemiché dans une revue pornographique pour obtenir de celui-ci un témoignage à l'encontre de Maris Sigala. Pour obtenir la fermeture du Coral, l'instruction ira jusqu'à l'inculpation de Marie Sigala, sur le témoignage de cet enfant de six ans. Les inculpations annexes, outre R. Cortès, A. Chiappello, JN Bardy, du « Coral », puis celle de Marie Sigala, celle de R. Auffrand, directeur de « Possible », sous prétexte de vérifier si les photos d'enfants nus qu'il détenait étaient prises au Coral, celle de Willy Marceau, comme celle de R. Scherer, ont de moins en moins de rapport avec l'affaire originelle. Comme les déclarations de Krief varient à mesure de l'enquête, en correspondance avec elle, la vérification devient une procédure éternelle.

Cette « vérification en profondeur », c'est ce qu'exigent les articles de la « deuxième vague » calomniatrice, la réserve de l'infamie. Ces articles légitimeront la recherche prolongée à l'infini d'une vérité qui se dérobe et se remodèle. C. Colombani dans le « Monde » par l'amalgame entre opinions et délits, par l'insinuation de « faits », « Témoignage Chrétien » et ses témoignages anonymes après coup contre le Coral, sont les hérauts de cette phase, où se dessine plus nettement le sens « répressif » de toute l'affaire. Il s'agit bien de moraliser les marges.

Aux deux témoignages d'enfants contre Sigala, l'un d'un fugueur, l'autre ainsi formulé : « ce sont tous des pédérastes au Coral », est venu s'ajouter (après d'innombrables investigations policières) celui d'un troisième garçon « à problèmes » plus ou moins ancien prostitué. On reproche surtout à Sigala en définitive d'être responsable des agissements reprochés à d'autres, en tant que « directeur (titre qu'il a toujours contesté), notamment dans le cas de J. P. Lanez, un ancien pensionnaire très perturbé et meurtrier d'un enfant, ou dans le cas d'attouchements vagues attribués par deux adolescents à Bardy ou Chiapello. L'un des points les plus intéressants, dans cet ensemble d'incidents ou rumeurs qui pourraient exister en tout lieu psychiatrique, est que les témoignages font appel deux ou trois fois à des prénoms d'inconnus qui nécessitent d'autant plus de « vérifications ». Du point de vue des inculpés, le passage d' « inconnus », qui auraient pu demeurer inconnus d'eux, au Coral (lien isolé et d'accès peu commode) n'a aucune vraisemblance. N'empêche : le « investigations » peuvent s'étendre à l'infini.

Nous terminerons cette première synthèse, à l'heure où C. Sigala et tous les autres inculpés sont enfin libérés, en insistant sur le caractère permanent, durable, et définitive de la répression exercée par cette instruction en tant que telle. L'ASEPSI a rendu publique l'existence d'une COMMISSION

ROGATOIRE NATIONALE s'appliquant à tous les lieux de vie (mais à eux seuls) pour tous faits depuis 1980 ! La menace permanente produit des effets d'intimidation. D'innombrables affaires de « pédophilie » éclatent spontanément, avec des « témoignages concordants » (en particulier dans les cas d'instituteurs) dont le caractère systématique révèle l'origine : un « climat », une « chasse aux sorcières ». Les lésions apportées à certains enfants, et à certains parents, fragiles psychologiquement, par des instructions douloureuse, insistantes, ont été largement démontrées. Il est des enfants du « Coral » que cette affaire, les anuscopies, les questions, auraient fait rétrograder dans une évolution péniblement conquise par Sigala et ses amis. Cette prolongation indéfinie d'une enquête aux moyens parfois barbares ne saurait nous laisser indifférents. La vérité ne se torture pas ainsi. Sauf à la rendre autre, défigurée.

ANNEXE 12. ENTRETIENS AVEC THIERRY PFISTER

D'une durée d'environ 2h30, ces entretiens pour l'émission « À voix nue » de France culture ont été diffusés les 6, 7, 8, 9 et 10 juin 1988. Ils ont été enregistrés les 29 avril et 3 mai 1988 dans l'appartement de Guy Hocquenghem.

Thierry Pfister. Guy Hocquenghem, 41 ans, vous êtes déjà l'auteur de 17 ouvrages, sans parler d'un roman à paraître prochainement, du moins à la rentrée, et d'un recueil de nouvelles également, à paraître chez Albin Michel, qui s'appelle *Oiseau de la nuit*. Je crois que ça sera votre second recueil de nouvelles puisque vous avez déjà publié en 76 chez Christian Bourgois *Fin de section*. Une production importante pour quelqu'un...

Guy Hocquenghem. Trop, trop, beaucoup trop.

TP. Mais c'est un aveu !

GH. Non, je le pense réellement, je pense que sur les dix-sept livres, il y en a qui sont moins achevés évidemment, il y en a même que j'aurais pu m'épargner.

TP. C'est vrai que c'est une production ample, mais de genres très différents. Malgré tout, pour essayer de servir de trame à notre conversation, j'ai extrait plusieurs thèmes, une division nécessairement arbitraire, puisqu'en réalité les différents thèmes ne cessent de s'entre-croiser au fil de votre œuvre. Le premier que je vous propose, je vous avoue franchement que c'est aussi pour m'en débarrasser, c'est celui de l'homosexualité. Heu... c'est d'abord celui qui vous a fait connaître au départ, et je voudrais savoir comment on devient, jeune normalien puis soixante-huitard et fondateur du Front homosexuel d'action révolutionnaire.

GH. C'est vrai que ça a apparemment peu de rapport. Heu... je crois, il y a peut-être deux choses dans votre question, parce qu'il y a comment devient-on homosexuel ?, et ça je ne pourrais certainement pas y répondre, heu et il y a comment devient-on militant de l'homosexualité ?, qui est une chose un peu différente. Moi ça a commencé de manière assez curieuse, c'est le gauchisme qui m'a conduit à penser qu'il fallait d'une manière ou d'une autre construire une affirmation

publique de l'homosexualité. Ca s'était déjà produit aux Etats-Unis, dans les années 69-70, et quand j'ai pu, c'est-à-dire au moment où j'ai trouvé enfin un groupe gauchiste suffisamment tolérant pour accepter cette idée là, j'ai repris un petit peu le modèle américain, sur ce plan-là, et j'ai fondé donc, avec d'autres camarades, le Front homosexuel d'action révolutionnaire. Mais le nom même vous indique que le fait d'être révolutionnaire était pour nous au moins aussi important que le fait d'être homosexuel, c'était une espèce d'idée de militantisme dans la vie quotidienne qu'être homosexuel selon nous à ce moment-là.

TP. Mais avant d'en arriver là, quelle a été votre enfance, qui êtes vous ? Quelle est votre famille ?

GH. J'ai une famille charmante, je dois dire, tout à fait libérale. Ca me fait un petit peu rire parce que ça me rappelle ce que me disait Jean-Louis Bory, avec qui j'ai écrit un livre et qui était un grand ami à moi...

TP. *Comment nous appelez-vous déjà ?*

GH. Voilà, c'est le titre du livre. Et Jean-Louis disait souvent qu'il avait eu la chance d'avoir une famille extrêmement libérale et j'ai retrouvé presque ses mots en le disant moi-même. Il y a quelque chose d'assez curieux, c'est que, quand j'ai publié le premier article public en France de quelqu'un revendiquant son homosexualité à titre militant, c'était dans le *Nouvel Observateur*, en 71 si je ne me trompe, fin 71, j'ai dit à mes parents ce qui allait se produire la semaine précédant cette publication. Et heu ils ont très bien réagi, je leur ai donné à lire le manuscrit, pour qu'ils sachent ce que je disais, et ils ont très bien réagi, ils ont tout à fait admis, même, la valeur et la nécessité d'un témoignage public sur l'homosexualité. Ma mère a d'ailleurs envoyé une lettre pour approuver mon témoignage, en disant qu'elle avait toujours connu des homosexuels, que pour elle ça ne posait pas de problème, que la seule chose qu'elle regrettait c'est que je n'aurais pas d'enfant, probablement, et que par conséquent, elle n'aurait pas de petit-fils de moi, ce qu'elle regrettait. Mais ce que j'ai trouvé assez étonnant c'est ce calme que bien peu de familles sont capables d'avoir, je crois, avec lequel ils ont pris non seulement mon homosexualité, ça c'est rien, c'est normal presque, mais le fait que je suis devenu (petit rire) une sorte de vedette de l'homosexualité pendant deux ou trois semaines au moins après la publication de cet article.

TP. Mais concrètement, vous avez des frères, des sœurs ? Vos parents sont issus de quel milieu ?

GH. Famille très nombreuse, de six enfants, heu, mes parents sont professeurs, tous les deux, ce qui explique peut-être pourquoi j'ai fait de l'enseignement également, d'ailleurs. Et heu, bon, vous savez, j'ai toujours évité de trop parler de mon passé personnel...

TP. Mais est-ce que votre choix sexuel explique votre engagement militant gauchiste, est-ce que c'est selon vous le moteur d'un engagement de marginal, de contestataire de la société ?

GH. Je crois que c'est plutôt l'inverse. C'est le choix marginal qui entraîne des conséquences amoureuses et érotiques. C'est-à-dire, il y a selon moi une sorte d'érotisme des minoritaires. Il y a chez ceux qui se sentent minoritaires, et je me sentais minoritaire avant de me savoir homosexuel, il y a chez eux une sorte de choix existentiel qui établit le rapport entre les deux choses. Vous savez, Jean Genet a beaucoup parlé du fait que ses rapports érotiques avec les arabes avaient entraîné en partie, ou étaient en tout cas intriqués en relation étroite avec ses choix politiques de soutien aux peuples du tiers-monde, même remarque à propos des Black Panthers. Et je crois que c'est vrai, aussi, sans avoir la prétention du tout de m'égaliser à Genet, mais je crois que c'est vrai, un petit peu en tout cas, pour moi. Il n'y a pas une différence ni une causalité claire entre le fait d'être homosexuel et le fait d'être minoritaire, ou marginal, quant à la pensée. J'irai jusqu'à dire qu'entre le fait d'être écrivain, le fait d'être gauchiste ou heu disons contestataire, tout au moins, et le fait d'être homosexuel il y a une constellation qui se forme où aucune des trois choses n'est cause de l'autre, mais où l'ensemble se forme comme un..., se cristallise peu à peu.

TP. Mais les pulsions sexuelles viennent quand même très jeune, donc... heu... cette manière de lire le monde qui vous entoure vient jeune, alors si ce n'est pas le préalable à l'engagement militant, qu'est-ce qui explique cet engagement contestataire ? Pourquoi est-ce que dès l'adolescence vous avez une vision critique de la société ? Alors qu'est-ce qui l'explique, si ce n'est pas l'environnement familial, quoi ?

GH. C'est curieux, je ne pense pas qu'on puisse trouver l'explication. C'est ça peut-être que je cherche à dire là depuis un moment. Si ces phénomènes, ces trois phénomènes disons, le phénomène de culture ou d'écriture, le phénomène d'homosexualité et le phénomène de contestation, d'esprit contestataire – ces trois phénomènes sont liés ensemble parce que précisément cet ensemble là remet en question la causalité et les explications sur un mode de totale mise à plat et de total déploiement des raisons pour lesquelles on agit. Et je crois que dans mon cas

il n'y avait pas de cause, j'aurais très bien pu être hétérosexuel, j'aurais très bien comme mes frères devenir un enseignant marié avec des enfants, j'aurais très bien pu – ça aurait été certainement possible, en tout cas – avoir des opinions politiques beaucoup plus modérées. De toute façon ma famille était de gauche, j'étais tout de même dans un milieu plutôt favorable à la contestation, mais elle n'était pas du tout révolutionnaire, de tradition ni quoi que ce soit de ce genre. Tout ça m'amène à penser que peut-être que la seule chose que je puisse dire pour répondre à votre question, c'est que j'ai choisi d'être un contestataire sur tous les plans parce que ça me paraissait plus séduisant. Parce que ça me séduisait. Parce que ça provoquait chez moi une sorte de plaisir, à la fois le plaisir de s'affronter aux autres et aux structures sociales, et en même temps le plaisir érotique lui-même. Et bon, j'ai écrit à plusieurs reprises dans plusieurs livres que je croyais que par exemple les liens érotiques avec des gens du tiers monde avaient une très grande importance, pour moi en tout cas, et je crois qu'ils sont assez typiques de ce complexe de sensations, d'idées, de sentiments qui forment une personnalité quand elle se choisit.

TP. Mais est-ce que vous n'êtes pas alors l'illustration d'un moment particulier de la société ? Bien au-delà de la société française, je veux dire par là que vous êtes la génération d'après-guerre et peut-être un cas tout à fait unique, du moins cette génération, à savoir que c'est sans doute la seule génération qui ait pu avoir une vie sexuelle, une vie de séduction, libre de toute arrière-pensée. Garçons ou filles, je veux dire par là que, heu, la pénicilline a éliminé la siphylis avant que le sida ne réapparaisse, que les filles ont connu la pilule et qu'il est probable qu'il y a eu un moment unique qui a correspondu à votre adolescence et à vos années de jeunesse, les années 60-70, pendant lesquelles tout était possible, cas effectivement un peu aberrant dans le fonctionnement séculaire de la vie.

GH. Oui, vous avez probablement, en partie, raison, mais en partie seulement. Parce que quand j'étais gauchiste, enfin quand j'étais gauchiste au sens engagé dans des mouvements gauchistes, des groupuscules comme on dit, mon activité érotique était séparée de mon activité militante ou politique. Je faisais assez attention à ne pas mélanger les deux, quoique les deux aient un rapport, comme je l'ai expliqué tout à l'heure, mais j'avais peur du jugement des révolutionnaires qui en général d'ailleurs étaient extrêmement heu agressifs, je me suis fait agresser dans des réunions publiques à plusieurs reprises, où on me disait « tu es homosexuel, tu ne peux pas être révolutionnaire, heu, c'est un vice petit-bourgeois, etc », tout ça avant 68, bon. A partir de 68, il y a un double phénomène, qui est l'individualisme de 68, la contestation généralisée, il y a le fait d'ailleurs que 68 est né en partie d'un mouvement concernant les problèmes sexuels, puisque c'était le problème des cités universitaires, dans lequel Daniel Cohn-Bendit s'est fait connaître, la réclamation du droit aux visites des filles chez les garçons dans les cités universitaires, c'est ça le

véritable début en mars 68. Et il n'y a pas eu de mouvement homosexuel stricto sensu avant 71, quand nous avons fondé le FHAR, mais néanmoins c'est vrai que le climat ouvert par 68, que ce climat de liberté, d'individualisme, de fondation de mouvements tous azimuts, et également par le féminisme, ce climat-là a joué un rôle assez important heu dans le déclenchement je crois de ce mouvement homosexuel auquel j'ai participé.

TP. Dans votre essai sur le désir homosexuel, vous consacrez un paragraphe à la haine de la femme. C'est un thème que l'on retrouve dans d'autres ouvrages, je pense à la Beauté du métis, etc, est-ce que vous aimez les femmes ?

GH. Ho oui, beaucoup. Personnellement je m'entends plutôt mieux avec les femmes, en réalité, qu'avec les hommes (rire) mais ça c'est un trait assez général je crois chez, chez... enfin, c'est un trait chez beaucoup d'homosexuels. Heu, j'ai consacré ce passage justement pour critiquer l'interprétation psychiatrique ou psychanalytique traditionnelle selon laquelle l'homosexualité serait le fruit d'une haine de la femme, ce que je crois totalement erroné, totalement faux. Il y a peut-être au contraire un désir d'un devenir femme qui est très fort chez certains homosexuels, au moins, je ne sais pas, j'ai toujours pensé qu'il fallait à la fois éviter la sur-virilité qui est, sur-virilité de fantaisie, heu, qui est le propre d'un grand nombre d'homosexuels américains, ou d'homosexuels français aujourd'hui, et en même temps je n'avais pas envie de devenir un travesti, ou un transsexuel, ça ne m'a jamais attiré. Je pensais qu'il y avait moyen, je le pense toujours, qu'il y a moyen pour des homosexuels d'avoir des rapports entre guillemets normaux avec les femmes, c'est-à-dire des rapports d'amitié, de travail, d'estime réciproque. Évidemment le rapport amoureux n'est pas compris dedans, bon.

TP. Quand même, ce choix vous a conduit, me semble-t-il, à des formes de socialisation, à des types de rencontre que probablement vous n'auriez pas eus. Il y en a une que je ne connais pas, mais que je subodore uniquement à travers une dédicace, vous avez dédié heu un essai paru aux éditions universitaires en 72 qui s'appelle le Désir homosexuel à Gérard Grandmontagne (?), suicidé le 25 septembre 1972 à la prison de Fresnes. Et j'ai envie de savoir qui est Gérard Grandmontagne, ou qui était Gérard Grandmontagne.

GH. Je le ne connaissais pas personnellement, hein. Simplement j'ai lu des articles sur lui et à cette époque là j'étais très attiré, enfin comme je le suis peut-être toujours d'ailleurs, par la marginalité heu la plus extrême, c'est-à-dire toujours un petit peu dans des idées proches de celles de Genet,

heu, c'est-à-dire la marginalité des gens qui joignaient par exemple la délinquance avec le fait d'être homosexuel. Le mot me gêne toujours, homosexuel, c'est curieux, j'ai toujours de la peine à le prononcer, c'est un mot que pourtant j'ai employé dans des livres, etc, mais...

TP. Oui, même dans des titres de livre...

GH. Oui, dans des titres, mais c'est un mot que je ne trouve pas très beau. Le problème c'est qu'il n'y en a pas d'autres, donc on est obligé de l'utiliser, mais je trouve qu'il y a tout de même une résonance scientifique qui m'a toujours gêné.

TP. Vous préférez gay ?

GH. Bah, gay, oui, gay est mieux, le problème est que gay est américain plus que français et il a un côté un peu cul-cul, un peu ridicule, mais je ne sais pas, l'ennuyeux c'est de devoir trouver un mot comme s'il y avait clairement une définition sous ce mot, quelque chose de clairement défini sous le vocable, ce qui n'est pas exactement vrai, ce n'est jamais qu'après tout qu'une forme de relation passionnelle mais qui ne détermine pas toute la vie. Enfin, elle détermine peut-être toute la vie, mais pas dans tous ses aspects, ce qui est important à rappeler.

TP. Ca me fait penser quand même heu à une tentation qui affleure, je ne sais pas si elle est réelle, qui est, alors non plus de l'homosexualité, mais la pédérastie. Je pense à l'album que vous avez écrit avec Schérer, René Schérer, *Co-ire*, je pense au roman que vous avez publié chez Albin Michel, *les Petits garçons*. Est-ce que cette tentation existe et qu'est-ce qui existe comme tentation ? Celle des petits garçons ou celle de la prison et de la transgression sociale majeure, celle qui est encore réprimée par la loi, ce qui n'est plus le cas de l'homosexualité ?

GH. Heu oui, j'ai toujours attaché une valeur au fait que quelque chose soit réprimé par la loi, ça c'est vrai. Le problème de la pédérastie ou comme on dit très vilainement aujourd'hui la pédophilie, heu, est un petit peu différent, parce que là-dessus je dirais que le problème de la transgression est moins important que le problème des relations avec les enfants. Je crois que personnellement des relations amoureuses, du moment qu'elles soient tout à fait librement consenties, tout à fait gentiment vécues et qu'elles n'aient rien, évidemment, ni de violent ni d'abusif, avec des très jeunes gens, pas des enfants de cinq ans évidemment, mais enfin avec de très jeunes gens, je crois que

c'est un point positif, qu'ont connu certaines sociétés, dont l'innocuité devrait être tout à fait établie. Là, c'est pas l'attrance tellement vers la marge qui me guide à penser cela, c'est simplement parce que je crois que nous avons affaire dans ce domaine-là à un tabou qui est dangereux pour nous tous, c'est-à-dire qui assassine en nous l'enfant, tout comme il interdit les relations avec les enfants véritables, les enfants extérieurs à nous. Donc, dans ce domaine là, c'est pas exactement l'attrance par la marge, d'autant plus d'ailleurs qu'en général les gens qui aiment les jeunes gens sont des gens qui n'ont pas d'attrance du tout pour la marginalité. Personnellement, j'ai eu par contre un attrait érotique et une véritable fascination effectivement, pour les marginaux, ça a un peu cessé, soyons honnête, vous me direz « il est temps à 41 ans. » Mais j'ai toujours éprouvé le besoin de rester fidèle à cette fascination pour les marginaux, peut-être parce que heu justement j'y trouvais un des ressorts, ou une des authenticités de ma révolte, et que le fait de rompre avec me paraîtrait gênant.

TP. Pasolini en est mort...

GH. Pasolini en est mort, oui, c'est effectivement le second nom que je citerais avec Genet, c'est Pasolini pour lequel j'avais une très très grande admiration, sur lequel j'ai écrit des textes parce que d'une certaine manière je me considère comme un des fils spirituels de Pasolini, en effet. Maintenant, il y a chez Pasolini comme chez Genet quelque chose qui est propre à leur époque et qui ne s'applique plus à la nôtre, je ne peux pas prétendre au même type de fascination marginaliste à laquelle eux ont toute leur vie prétendu. L'affection pour la marginalité c'est la même chose que l'affection pour la contestation, il y a dans l'atmosphère contemporaine de valorisation systématique de l'ordre, de la hiérarchie, aussi bien à gauche d'ailleurs qu'à droite, un peu plus à droite toujours, mais à gauche pas mal aussi, il y a dans cette atmosphère contemporaine quelque chose qui vous appelle, qui m'appelle moi, en tant qu'écrivain ou philosophe, ou romancier d'ailleurs, et qui est « laissez donc tomber vos anciennes fascinations, heu, pour la marginalité, la contestation, ralliez-vous, devenez comme tout le monde, évoluez comme tout le monde », et ce chant de sirènes là, j'ai décidé de me boucher les oreilles et de ne jamais l'écouter.

TP. Non mais ça c'est effectivement le deuxième thème que je compte aborder, mais avant de l'aborder, qui est le thème de la lâcheté face aux normes sociales, mais avant de l'aborder je voudrais vous poser une dernière question sur l'homosexualité, en citant une de vos phrases. Vous avez écrit que l'homosexualité, vous l'écrivez comme une parodie, « elle est le judas du christianisme oedipien. » Je voudrais que vous développiez...

GH. Oui, je pensais... « Est le judas du christianisme oedipien », j'ai écrit des choses comme ça moi ?, c'est incroyable ce qu'on peut écrire. (petit rire)

TP. Oui... Dans le Désir homosexuel...

GH. Heu... j'étais très proche de la position de Genet sur le traître. Vous savez, aussi bien dans l'œuvre de Genet que dans le livre que Sartre lui a consacré, *Saint-Genet* de Sartre, il y a une insistance, enfin plus qu'une insistance, une véritable obsession de la trahison. Et je crois que c'est vrai. Je crois, vous me demandiez tout à l'heure pourquoi et comment devient-on militant homosexuel, heu, et même tout simplement comment devient-on homosexuel, c'est originairement par une sorte de trahison, de désir de trahison à l'égard de l'ensemble familial et de ce qu'on voit fonctionner dans l'ensemble familial. L'Oedipe ou l'ensemble familial vous offre un exemple et un mode de relation personnelle entre les gens que vous décidez un beau jour de trahir, que vous décidez de subvertir. Le judas en l'occurrence c'est l'enfant de famille, et tous les enfants sauf ceux qui sont abandonnés comme c'est le cas de Genet justement, ou sauf ceux qui n'ont pas connu leur famille, mais l'enfant de famille, c'est-à-dire l'enfant qui a eu sous ses yeux son père, sa mère et l'Oedipe en pleine activité, heu, l'enfant de famille à un moment donné éprouve le besoin d'être le traître de cet ensemble-là, d'être le vilain petit canard, d'être le mouton noir et je crois qu'il y a un véritable désir de cela, je pense que ce n'est pas simplement une fois de plus une chose causée par d'autres facteurs, mais que c'est la forme que prend sa liberté. C'est un petit peu ce que dit Sartre d'ailleurs sur Genet, à propos du voleur aussi bien que pour l'homosexuel qu'est Genet, et je crois que c'est valable pour moi. En tout cas, je l'espère.

TP. Je vous ai un peu trahi là, je vais abattre mes cartes... je voulais vous amener à vous poser dans le rôle du traître pour aborder mon deuxième thème qui est celui de la lâcheté sociale, puisque quand même vous accusez de trahison beaucoup de gens, donc je trouvais que le passage d'un thème à l'autre après que vous même vous soyez accusé de trahison, vous soyez dépeint comme un judas, pouvait être amusant...

GH. Oui, c'est un piège effectivement... cela dit je peux insister sur le fait qu'il y a deux sortes de trahison. Il y a une trahison vers la gauche et une trahison vers la droite. Heu, elles n'ont pas exactement les mêmes valeurs. Il y a une trahison sociale qui consiste à trahir ses idéaux d'origine pour devenir un bourgeois, pour employer un terme vague, ou pour devenir une personne intégrée

à la société. Il y a une trahison qui va dans le sens inverse, qui est celle justement du jeune enfant de famille devenant homosexuel pour trahir l'atmosphère étouffante et hiérarchisée du milieu familial.

TP. Donc on en vient à la lâcheté sociale en partant, si vous le voulez bien, pour faire la liaison toujours du roman *Les petits garçons*, publié en 83 et qui constitue en fait, au-delà de l'histoire que le titre suffit à résumer, une critique de la lâcheté sociale face à la pédérastie dans une République florentine qui évoque inévitablement une diatribe contre la France des années Mitterrand.

GH. Enfin... une diatribe contre la France des années Mitterrand... c'est pas tellement la France des années Mitterrand qui m'a posé problème, aussi bien d'ailleurs dans ce roman *les Petits garçons* qui portait sur l'affaire du Coral, affaire déjà un peu oubliée aujourd'hui mais qui était une provocation policière montée de toutes pièces par un indicateur, fou d'ailleurs, et que j'ai essayé de reproduire en roman, il est certain que j'ai été très choqué de constater lors de cette affaire du Coral que des gens qui étaient des gens de gauche...

TP. Vous pouvez rappeler en quelques phrases l'affaire du Coral...

GH. C'est... un beau jour de quatre-vingt, je ne sais plus l'année, de 84 je crois, heu, je crois, mais je ne suis pas sûr, toute une série de personnalités, de gens importants pour moi, comme René Schérer, cité tout à l'heure, Gabriel Matzneff, mais également beaucoup d'autres, se sont retrouvés, pour certains arrêtés, pour les autres au minimum inculpés, sur la dénonciation d'un type extrêmement louche dont il a été prouvé par la suite qu'il était un provocateur policier et qui a été condamné d'ailleurs par la justice pour cette raison-là, et ces gens appartenaient tous à l'intelligentsia et je m'attendais évidemment à ce que l'intelligentsia, et en particulier les ex-gauchistes ou encore gauchistes, prennent leur défense. Et personne n'a pris leur défense. J'ai assisté à cette comédie, très peu de gens ont pris leur défense, quelques uns, Michel Foucault, François Chatelet, des gens comme ça, mais très très peu, et la plupart des intellectuels et des gens de culture se sont complètement désintéressés, Libération également d'ailleurs, heu, se sont totalement non pas simplement désintéressés, parce que l'affaire a eu un grand retentissement médiatique, mais ont tout simplement lâché purement et simplement ces inculpés-là qui finalement auront tous heu connu l'épreuve d'une longue inculpation, à la suite de laquelle il y a eu des non-lieux, pour la plupart d'entre eux. Donc l'affaire s'est terminée comme elle aurait dû ne jamais commencer, d'ailleurs, mais l'expérience sociale pour moi ça a été la première fois où je

vivais la trahison, cette fois-ci dans le sens l'organisation du lâchage de gens par toute une communauté ou tout un ensemble d'intellectuels et de gens soit de culture, soit appartenant au journalisme. Je pense qu'ils ont lâché parce que d'une part c'est le problème des rapports érotiques avec les enfants, domaine dans lequel tout le monde se montre assez prudent, pour ne pas dire plus, et deuxièmement parce que l'époque commençait à être au grand lâchage. Ce que j'appelle le grand lâchage, c'est ce qui s'est passé à peu près à partir de l'élection de Mitterrand, ça avait commencé avant, avec les nouveaux philosophes notamment, mais enfin c'est devenu très net à partir de 81, c'est le ralliement de toute une élite, entre guillemets, culturelle et en particulier de toute une bande de gens dans la quarantaine, ex-gauchistes ou ex-contestataires, le ralliement à l'ordre social grâce à l'arrivée des socialistes au pouvoir.

TP. CE que vous avez appelé dans une lettre ouverte en 86 *Ceux qui sont passés du col mao au rotary*.

GH. Voilà.

TP. Les gens que vous avez cités n'y sont probablement pas.

GH. Ha non non non. Aucun d'entre eux, non. Et ce ralliement massif a été, s'est produit à peu près à cette époque là, et peut-être y avait-il une valeur symbolique dans le fait d'abandonner ce groupe d'intellectuels et d'éducateurs menacés par la police injustement, y avait-il une valeur symbolique dans l'abandon. Parce qu'au fond, qu'ils soient innocents ou coupables comme disait, ils étaient innocents. Qu'ils soient innocents ou coupables, comme pensaient visiblement les gens par exemple à Libération, heu ce qui compte c'est tout de même au bout du compte que la pédophilie, comme on dit, soit clairement dénoncée. Et il y avait, placer des barrières, savoir où sont les limites, savoir où commence ce qu'on peut interdire, ce problème là a passionné les gens à l'époque, et il passionne toujours les gens d'une certaine manière. Mais à partir de ce moment-là il y a eu une évolution très nette dans l'attitude des ex-gauchistes vers la recherche de plus en plus de critères moraux clairs, d'attitudes répressives clairement déterminées et je me suis senti totalement extérieur à ce monde là.

TP. Mais Libération, qui est un quotidien auquel vous avez collaboré un temps, a pendant une certaine période, du moins à ses origines, défendu ces positions en marge.

GH. Oui, mais justement, peut-être parce que *Libération* avait le sentiment qu'il n'y avait qu'un seul moyen de réussir et qui était de réussir son aggiornamento, sa modification fondamentale, peut-être à cause de ça, et peut-être parce que cette affaire leur donnait un bon prétexte, ou une bonne occasion, *Libération* à partir de 81 est devenu... est devenu quelque chose comme l'incarnation d'une nouvelle moralité, d'un nouvel ordre hiérarchique et n'a plus grand chose à voir avec l'ancien *Libération*, celui de l'avant 81 disons, qui était la contestation tous azimuts. De fait, personnellement, c'est un choix esthétique, c'est un choix moral et esthétique que mon goût pour la contestation et mon goût pour la marginalité, plus qu'un choix vraiment politique, au sens étroit du terme. Je veux dire que ce qui, si j'essaye de m'analyser, je me rends compte que je serais hypocrite, chose que je déteste particulièrement (rire), si je prétendais que c'est uniquement des choix politiques, c'est-à-dire... je voudrais sans arrêt que les auditeurs aient dans l'esprit la dimension de provocation et de séduction qu'il y a pour moi dans les positions extrêmes.

/// Deuxième entretien

TP. A l'évidence, il y a, derrière le discours de ces gens, il y a ce que Jean-Edern Hallier a appelé la sous-culture journalistique et que, thème que vous avez repris aussi en préfaçant la monographie de Balzac sur la presse parisienne.

GH. Oui, je pense qu'il y a une médiocrité journalistique, je ne suis pas sûr que Hallier n'en soit pas lui-même un exemple, c'est ça le problème (petit rire), mais enfin ça c'est autre chose. Je pense qu'il y a, mais plus grave que la médiocrité, à laquelle j'ai participé, puisque j'ai été journaliste, à *Libération* puis à *Europe 1*, donc...

TP. Est-ce que ce n'est pas inhérent à la fonction journalistique, c'est-à-dire un côté un peu superficiel, éphémère qui fait qu'on ne peut pas leur demander plus que leur fonction sociale ?

GH. Oui, je suis d'accord qu'on ne peut pas leur demander plus, encore qu'il y ait eu des interventions... par exemple il y a un aspect journalistique dans l'activité de Pasolini qui est la preuve... il a fait une enquête remarquable par exemple sur l'amour en Italie, il y a un film dont je ne me souviens plus du titre, mais qui est un film journalistique, c'est une série d'interviews et c'est remarquable parce que ça fait ressortir précisément tout le refoulé de la civilisation italienne sur

l'amour. Bon, je pense qu'il y a moyen de faire un métier de journaliste sans être médiocrate et sans systématiquement se rallier à une sorte de moyenne sociale. Mais cela dit, c'est vrai que le journaliste est une figure emblématique, d'une manière générale (petit rire), de l'homme qui se croit supérieur aux événements et qui vit tout au second degré et qui ne s'engage jamais lui-même. C'est la prétention à l'objectivité journalistique. Alors ça entraîne des phénomènes stylistiques. Je crois qu'une grande partie du style contemporain de la mauvaise qualité de la littérature contemporaine dans les pays occidentaux provient de cet espèce d'impérialisme journalistique auquel nous avons malheureusement tous à faire puisque nous avons tous été journalistes à un moment ou à un autre. Et je crois, enfin, si j'ai critiqué fortement le journalisme, c'est parce qu'il était comme par hasard l'une des voies principales de l'intégration des anciens contestataires à une société d'ordre et de hiérarchie. L'un des moyens qu'ils ont trouvé pour passer de l'un à l'autre, d'un eros minoritaire, même si ce n'était pas érotique au sens strict, à un aplatissement devant les valeurs conventionnelles de la société, c'était le journalisme.

TP. Oui mais un journalisme qui dans leur cas est devenu aussi un moyen de tribune. On ne peut pas dire d'eux qu'ils n'ont pas pris position. Que ce soit Brice Lalonde sur l'écologie, Kouchner sur le tiers-mondisme, Bernard-Henri Lévy sur Israël, l'antisémitisme etc, ils se sont identifiés à une cause, à une thèse.

GH. Oui, ils se sont identifiés à une cause ou une thèse journalistique. Bon. Soyons francs, personne parmi les gens entre guillemets au courant ne croit à leur sincérité. C'est ça qui est grave. C'est que ces engagements-là, tout le monde pense que ce sont des engagements justes parfois, même souvent, relativement efficaces, mais qu'on sait parfaitement bien que tous ces gens là ne se sont engagés dans ces combats-là que pour se faire un nom, une place au soleil, pour avoir leur part de cette hiérarchie dont j'ai parlé tout à l'heure. Bon, c'est le business-charity, ou le charity-business, l'affairisme des mouvements charitables, ou bien alors c'est la nouvelle philosophie en tant que pure activité médiatique, etc. Donc... moi je crois que le, bizarrement je crois à la sincérité. Cela peut se discuter philosophiquement, hein, la totale sincérité, d'abord elle est impossible à obtenir et deuxièmement elle présente des dangers, l'obligation d'aveu de tout ce qu'on pense, etc. Mais néanmoins je reste totalement attaché à cette idée là que des formes de manifestation publique d'engagement qui ne sont en fait que des moyens de réussir socialement sont la chose la plus détestable que je connaisse. Je préfère encore un type qui a de la difficulté à s'engager, qui a de la difficulté à choisir son camp à ceux qui ont une manière d'afficher leur engagement qui peut devenir odieuse, comme si l'engagement était une sorte de profession, ou un moyen de gagner sa vie, ou un moyen de réussir socialement.

TP. J'ai été un peu surpris, vous avez cité souvent Genet, puis compte tenu de votre passé militant, on vous a peu entendu, ou ça m'a échappé, sur tous les débats autour de l'antisémitisme, monde palestinien, etc. Qu'est-ce que vous pensez par exemple de ce que René-Victor Pilhes appelle méchamment la « loi de Lévy », à savoir que l'antisémitisme sera demain l'antisionisme ou ne sera pas.

GH. Je pense qu'il a assez raison, et c'est d'autant mieux de sa part de l'avoir dit que bon, il est de gauche, socialiste, etc., et pas du tout suspect d'antisémitisme, je pense qu'il faut être évidemment extrêmement prudent, mais ce que je pense, c'est vrai aussi, c'est qu'il y a eu aussi dans les années récentes un chantage à l'antisémitisme qui a débordé largement la critique des véritables antisémites. Ce que je crois personnellement c'est que, précisément, c'est un bon exemple que vous me donnez là, c'est que dans le cas de gens qui ont fait leur carrière, récemment, notamment parmi les nouveaux philosophes dans la dénonciation de l'antisémitisme là où il n'y était pas, là où il était vraiment insoupçonné, ou en faisant des procès d'intention à l'infini, ou en tachant de démontrer que la gauche était plus antisémite que la droite, ou en tachant de démontrer que les écrivains étaient secrètement antisémites, etc, je pense qu'ils ont fait du très mauvais travail. C'est justement l'exemple même de cet engagement uniquement intéressé et uniquement destiné à se valoriser soi-même dont je parlais tout à l'heure. C'est-à-dire que quand un nouveau philosophe, disons essaye de démontrer, je ne sais pas, que Zola ou que n'importe qui, ou que moi-même d'ailleurs nous sommes tous des antisémites, ce à quoi il pense d'abord c'est à lui-même pour se mettre en dehors de cette accusation généralisée d'antisémitisme. Vous savez, il n'y a qu'un seul moyen de se mettre en dehors de l'accusation d'antisémitisme, et de faire carrière là-dessus, c'est tout simplement de dénoncer les autres. Heu, alors, il y a des vrais antisémites, je ne dis pas du tout que le problème n'existe pas. Ce que je veux dire simplement c'est que c'est un type d'engagement un petit peu comme l'engagement au côté du tiers-monde dans les mouvements de charité, etc, qui me répugne, qui me répugne, parce que je sens, je sais, c'est difficile à expliquer, c'est difficile d'entrer dans le détail, mais c'est très important pour mon idée personnelle, l'idée que je me fais de moi-même, je sens qu'il y a une hypocrisie profonde là-dedans. Que ces accusations là sont trop souvent destinées à se blanchir soi-même.

TP. C'est une des illustrations de la lâcheté sociale !

GH. C'est certainement, et la lâcheté en plus drapée des plumes du paon de la générosité et de l'engagement...

TP. Quel souvenir vous gardez, vous avez à une époque animé sur Europe 1 une curieuse émission où les gens débattaient sur l'antenne leur haine, leur rancœur, leur petitesse, leur médiocrité. Vous animiez ça avec Jean-Luc Hennig, vous en avez fait un livre qui s'appelle *Les Français de la honte*. Alors, je sais bien qu'on peut présenter ça comme de la thérapie de groupe, honnêtement ça ne me convainc qu'à moitié. Quels souvenirs vous gardez de ça ?

GH. Le souvenir d'une sacrée expérience (petit rire). Je ne veux pas dire que c'est la preuve qu'on peut faire du journalisme sans tomber dans l'eau tiède, mais je crois que c'en est tout de même un exemple. Ce n'est pas le seul, dieu merci, il y a eu beaucoup d'activités journalistiques dérangeantes. Bon, pendant un an et demi à peu près, on a fait cette émission, sur Europe 1 avec Jean-Luc et pendant tout ce temps-là ce à quoi nous avons eu affaire, c'est quelque chose de profond qui était des drames vécues par des gens, c'était la première fois que je pratiquais sur une échelle de masse, si on veut, l'enquête sur des vies privées. Et je crois justement que ce qui était intéressant, c'était que ces gens, ils venaient avouer quelque chose qu'ils regrettaient profondément, soit une faute, soit une mauvaise action, soit quelque chose qui continuait à les turlupiner, et ils étaient dans un état souvent extrêmement tendu, extrêmement anxieux à l'égard de cet aveu, et en même temps je crois que ça leur faisait tout de même du bien puisqu'il y en a eu sans arrêt, il y a eu des candidats à l'émission sans arrêt. Et l'émission était scandaleuse elle aussi. Pourquoi ? Parce qu'à mon avis justement elle ne réduisait pas les gens qui intervenaient à une moyenne sociologique ou à une masse disons normalisée, heu, chacun ressortait très fort. Je crois que c'est un peu ça ce que je reproche au journalisme, c'est cette, cette moyenne qui est établie, cette moyenne sociologique qui est toujours heu le but journalistique, puisqu'il faut que l'article ou l'émission ressemble au public. Heu, nous avons pris le parti inverse, c'est-à-dire de prendre que des cas un peu extraordinaires, un peu fous, et moi ça m'a appris beaucoup, ça m'a appris beaucoup, ça m'a fait rencontrer en un an beaucoup plus de gens que je n'en ai jamais rencontrés dans tout le reste de ma vie, la radio est un instrument fantastique, j'ai beaucoup participé aux radios libres aussi, et j'y crois énormément. Enfin, j'y ai cru énormément... maintenant, c'est un peu le même problème que les ex-gauchistes, tout ça.

TP. Il y a eu un des témoignages que j'ai retenus, c'est l'histoire d'une femme de chambre qui envoie un groupe de loubards saccager la maison de jeunes bourgeois arrogants qui sont clients où elle travaille. Je me suis demandé si ce type d'aveu ce n'était pas ce que, bien que ce ne soit pas exactement votre sensibilité, mais vos amis maoïstes ont tenté de théoriser au lendemain de mai 68.

GH. Oui... j'ai... enfin, au sens propre ça me gêne un peu maoïste, parce que les maoïstes proprement dit, moi j'ai jamais été maoïste en fait, c'est-à-dire que j'ai été anarchiste dans un groupe qui se réclamait en partie de mao, mais j'ai jamais été vraiment maoïste, parce qu'il y a précisément un aspect d'autoritarisme et de violence dans le maoïsme qui me déplaisaient profondément, qui continuent à me déplaire d'ailleurs, parce que je pense que le maoïsme actuel, et bien des gens comme July ou Lévy le représentent assez bien.

TP. Oui, c'est eux qui avaient théorisé avec Geismar, July et Gesimar, *Vers la guerre civile*, donc la violence révolutionnaire.

GH. C'est cela, et la violence au sens dictature du prolétariat, c'est-à-dire exercice d'une répression contre les ennemis de la révolution. Alors ça, j'ai jamais été pour, je n'ai jamais pu m'habituer à cette idée, elle m'a toujours paru horrible, à tout point de vue. Maintenant, la vengeance, là-dessus vous avez raison, la vengeance sociale est un sentiment très fort et très négatif. Heu, moi personnellement je reste assez fidèle à mai 68 dans lequel on avait décidé qu'on ne se vengerait jamais de personne, dans lequel on pensait que toute forme de tribunal populaire et toute forme de vengeance pour les crimes du passé des gens n'avaient aucun sens. Et je le crois toujours, c'est-à-dire que je pense que c'était très juste cet esprit de libéralisme profond de mai 68. Cette espèce de façon de dire ce qui compte c'est « qu'est-ce que vous pensez maintenant ? ». Si demain vous êtes d'accord pour participer à l'action de tel ou tel comité d'action, qu'est-ce que ça peut nous faire que vous ayez été contremaître, flic ou quoi que ce soit ? Et ça a été très important d'ailleurs, dans la sympathie que tout le monde a éprouvée à l'égard de mai 68, ce refus de régler des comptes. En revanche, il est vrai que justement l'esprit de revanche a été le propre d'une certaine classe de dirigeants ou de manipulateurs de l'ancien maoïsme et que d'une certaine manière leur trahison sociale, leur passage à l'ordre s'explique par cet esprit-là...

TP. Vous, vous étiez le gauchisme à visage humain, vous étiez celui d'un hebdomadaire, ou je ne sais même pas s'il paraissait toutes les semaines à vrai dire, que j'avais beaucoup aimé...

GH. Il essayait du moins...

TP. Qui s'appelait *Tout...*

GH. Voilà.

TP. Et qui a du, je crois, être à l'origine du slogan « Changer la vie. »

GH. C'est vrai.

TP. Mais quelque part, heu, en popularisant ce slogan, cette idée, cette utopie, vous avez préparé les alternances parlementaires ultérieures qui ne semblent pas vous avoir réjoui.

GH. On n'est jamais responsable des récupérations, en particulier des récupérations de slogan. Quand nous avons inventé le slogan « Changer la vie », nous étions à trente mille millions de kilomètres de penser qu'un jour Mitterrand et le socialisme reprendraient ces mots-là pour désigner simplement une conquête du pouvoir par un appareil [bureaucratique ? Pas sur]. C'était évidemment très loin. Mais bon à la limite, ça, moi, je ne leur reprocherais pas tellement d'avoir repris le mot d'ordre, parce que après tout il vaut mieux reprendre un mot d'ordre ouvert et humain. Mais vous avez raison de centrer sur une chose, voilà, c'est que à la fois je suis un extrémiste, profondément, et si j'en parle aujourd'hui c'est parce que je pense que c'est intéressant que les gens sachent qu'il existe encore des extrémistes, qu'une société unanime, sans extrémiste, de gauche bien entendu, sans extrémiste contestataire, serait une société profondément non démocratique, donc je crois que c'est important que les gens y pensent. Mais je ne suis, je ne pourrais jamais être un extrémiste au sens de la vengeance ou de la dictature des idées ou sous aucune de ces formes-là. Ce dont je rêve, peut-être que seul le christianisme primitif en a donné une image, c'est d'un extrémisme totalement désarmé. C'est-à-dire d'un extrémisme social dans lequel en même temps il n'y ait aucune forme de répression ou de pression ou de violence et heu un extrémisme qui témoigne et qui bouleverse la société sans jamais passer par les armes de la violence et de la vengeance.

TP. Vous vous identifiez au Saint-Jean de la *Colère de l'Agneau* pour citer encore un de vos romans ?

GH. Oui. Heu, enfin je m'identifie (rire), entendons-nous. Après m'être identifié à Genet, m'identifier à Saint-Jean...

TP. Nous restons dans la sainteté !

GH. Nous restons dans la sainteté... mais je pense que il y a une dimension religieuse justement chez Genet, une dimension contestataire dans le christianisme primitif qui m'attire. Ca m'attire indiscutablement parce que c'est à la fois extrémiste et parce que c'est totalement désarmé. Que ça réunit ces deux caractères là. Je n'aime pas les, les hommes pratiques, trop pratiques disons, ou uniquement pratiques...

TP. Vous êtes issu d'une famille chrétienne ?

GH. Non, non non, ma famille est totalement athée et heu il n'y avait personne qui pratiquait...

TP. Et vous-même, vous êtes croyant ?

GH. Je ne sais pas si je le suis. A vrai dire je ne pense pas que on puisse le savoir soi-même. Je veux dire, c'est curieux ce que je dis là, mais vous savez, une des plus belles phrases que je connaisse de l'Evangile, c'est la définition que le Christ donne lui-même, c'est « je viendrai comme un voleur. » En admettant qu'on devienne croyant, je crois qu'on le devient cette fois-ci sans le savoir. Je sais que je crois. Oui, je suis croyant dans le sens où je crois à énormément de choses, je crois même trop probablement, j'ai une tendance à croire à tout, heu, comme le titre de ce journal que vous citez tout à l'heure. Mais je ne suis pas croyant, au moins actuellement, mais je ne sais pas si je le deviendrai jamais, heu, au sens engagé dans une Eglise et pratiquant une religion.

TP. Qu'est-ce qui vous a le plus fasciné dans l'image de Saint-Jean ? Le fait qu'il ait embrassé le Christ ou le fait qu'il ne devait pas mourir avant que le royaume de la justice ne soit établi ?

GH. Les deux. Et je crois que les deux sont liés. C'est-à-dire que l'homme qui a été si proche du Christ est en même temps l'homme qui témoigne de la fidélité au christianisme primitif et à la révolte absolue qu'il représentait.

TP. On retrouve vos deux piliers, donc ?

GH. Oui, exactement. C'est tout à fait vrai. Bon, quand j'ai écrit la *Colère de l'agneau*, je connaissais très peu le christianisme en fait, et j'en étais assez loin. C'était un ouvrage de commande, je peux le dire, je crois que beaucoup d'œuvres d'art très intéressantes d'ailleurs ont résulté de commandes, y compris dans la peinture, et au fur à mesure que j'ai lu pour la première fois, sérieusement disons, les évangiles en particulier, mais également tous les textes du christianisme primitif, j'ai été frappé par ça. J'ai été frappé par le fait que ces gens étaient à la fois des révoltés extrêmes et qu'en même temps ils avaient réussi, apparemment, à totalement tourner ce problème du pouvoir et de l'organisation qui avait été celui des gauchistes. Ce sont des problèmes qui ont l'air secondaires aujourd'hui mais par exemple le fait est que la révolte gauchiste, avec tout ce qu'elle avait de généreux, de profondément ressenti a été gâchée, ou a été détournée, par le mode d'organisation même de cette révolte.

TP. Vous avez dit, Guy Hocquenghem, que la *Colère de l'agneau* était une commande.

GH. Oui.

TP. Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas vous qui choisissez vos sujets ?

GH. Ho je pense que ça n'a pas l'importance vitale que les gens imaginent toujours de choisir ses sujets et que tous les grands peintres de la Renaissance ont eu des commandes, des ascensions, des annonces, des sujets imposés et que ça ne les a pas empêchés de faire des œuvres sublimes. Mais dans mon domaine, c'est très simple, si je n'avais pas eu une commande, il est probable que je n'aurais jamais fait de roman populaire, enfin populaire, je veux dire lu par un grand nombre de lecteurs. Heu, c'est un phénomène propre à l'édition actuelle, je crois, c'est que l'organisation éditoriale, les éditeurs eux-mêmes ne croient d'une certaine manière qu'à des sujets qu'ils proposent eux-mêmes.

TP. Ça s'est révélé exact dans le cas de la *Colère de l'Agneau* ?

GH. Ça s'est révélé exact, mais je n'ai jamais renouvelé l'expérience d'ailleurs, à plusieurs reprises

après on m'a contacté pour me proposer des sujets et j'ai toujours refusé. Parce que en l'occurrence il peut y avoir une rencontre miraculeuse entre la commande et l'état d'esprit de l'auteur. Quand quelqu'un m'a dit, c'était Pierre Combescot d'ailleurs, « c'est dommage, tu devrais lire la vie de Saint-Jean de Renan, parce que ça te passionnera », que je l'ai lue et que j'ai vu le merveilleux et l'incroyable sujet que c'était, là il y a une rencontre miraculeuse, il y a une sorte de hasard prodigieux. Mais d'une part il ne faut pas exploiter systématiquement ce type de hasard, de rencontre, d'autre part le système d'édition tel qu'il est fabriqué fait qu'en général ce qu'on vous propose c'est des choses plutôt médiocres. C'est-à-dire que le propre du système d'édition tel qu'il fonctionne actuellement c'est que si on vous propose quelque chose, c'est dans une pensée étroite, commerciale, heu, déplaisante, heu, exploitation d'un événement personnel par exemple, ou bien, sujet qui court après la mode, donc ça ne...

TP. Vous croyez qu'un écrivain doit avoir un éditeur, Guy Hocquenghem, vous pensez qu'il faut travailler avec quelqu'un ? Ou c'est un travail solitaire ?

GH. Oui... je pense que c'est indispensable d'avoir quelqu'un qui vous évite d'être uniquement en vous-même. Il faut qu'il y ait quelqu'un qui représente le public, je crois que c'est indispensable, il faut qu'il y ait un premier lecteur qui vous dise « bon, mais là ça va pas du tout », parce que sinon l'enfermement et le caractère totalement isolé d'activité d'intérieur qu'est l'écriture est dangereuse, il y a une espèce de perte des repères, et c'est pour ça que je crois à l'éditeur un petit peu comme – ho, je n'aime pas beaucoup ce genre de comparaison – mais comme un petit peu en psychanalyse on croit à l'instance de réel. C'est-à-dire à quelqu'un qui vous oblige à dialoguer et qui vous oblige un petit peu à sortir de vos propres obsessions. Mais pour ça, ça suppose qu'il y ait de vrais éditeurs... y a-t-il de vrais éditeurs aujourd'hui ? Naturellement, le mien est un excellent éditeur, le meilleur des éditeurs, un éditeur fantastique, je ne me lasse pas de chanter les louanges d'Albin Michel (rire)

TP. Le vôtre, Guy Hocquenghem, c'est une marque, ce que vous venez de dire, c'est une marque, ce n'est pas un monsieur ? Il n'y a pas de monsieur Albin Michel ?

GH. SI, pour moi, oui, il y a un monsieur Albin Michel qui est Richard Ducousset avec qui je discute régulièrement et qui est directeur chez Albin Michel, donc il y en a tout de même un. Mais ce que j'apprécie chez eux Albin Michel et chez lui en particulier, c'est qu'ils ne se prennent pas trop non plus pour des éditeurs. C'est-à-dire qu'il y a toute une mythologie de l'éditeur qui est à la fois la

maman, le conseiller, le meilleur ami, qui vous tient la main, qui... heu, une mythologie qui me dégoûte. Et puis il y a une espèce de protectionnisme des éditeurs à l'égard des écrivains qui est souvent extrêmement gênante. Vous voyez, c'est l'éditeur qui dit « de toute façon tous les auteurs sont fous, tous les auteurs sont irresponsables... heureusement que nous sommes là pour nous occuper d'eux, pour tout faire pour eux d'ailleurs à la limite, pour les entourer comme dans un cocon », et ça je pense que c'est dangereux. Et puis je pense aussi que c'est dangereux l'attitude excessivement littéraire de l'éditeur, les grands éditeurs, autres qu'Albin Michel, prétendent réellement avoir un rôle de créateur à l'intérieur de l'écrivain. Un petit peu comme, je ne sais pas, Monsieur Toscan du Plantier prétend être l'auteur des films dont il a été producteur.

TP. Guy Hocquenghem, que pensez-vous des nouveaux modes de fonctionnement des maisons d'édition, grands commerces, grandes surfaces, disquaires ?

GH. Heu... bon, la littérature est un produit, tout le monde fonctionne sur cette idée qu'elle est un produit, ça, ça va même assez loin, puisqu'on fabrique des romans uniquement pour la vente, pour avoir des prix, etc, donc ça va vraiment un peu loin. C'est une illusion qui m'a toujours paru, pour le coup, purement romantique de croire que l'édition était simplement un mode d'expression de la littérature. L'édition c'est d'abord la vente d'un produit, qui est le livre, et 80% de l'activité des éditeurs consiste à vendre des produits, et 20% tout au plus à encourager une littérature, c'est-à-dire à s'occuper d'auteurs nouveaux ou d'auteurs vivants en tout cas. Ce phénomène-là, qu'est le livre pratique, le livre pour enfant, le livre heu illustré, le livre d'art, les beaux livres comme on dit toujours, etc, prennent l'essentiel de l'activité éditoriale est parfaitement naturel, il y a une confusion chez les gens entre le livre et la littérature, et qui est encouragée par une espèce de confusionnisme mental dans lequel l'objet de type imprimé à forme rectangulaire qu'on appelle un livre est pris comme symbole de la littérature. Alors c'est faux. A la limite, moi j'irais jusqu'à dire, même si c'est un peu violent, que la bonne littérature s'est toujours faite un peu en dehors du livre. Qu'elle s'est faite soit sous la forme de nouvelles, ou de participation, ou d'écrits volants. Tout l'œuvre de Charles Fourier par exemple a été rédigée comme ça, il n'a jamais fait un livre de sa vie cet homme. Et pourtant c'est un des plus grands écrivains et penseurs contemporains, mais enfin, du siècle dernier, et bon Maupassant par exemple a fait très peu de livres, l'essentiel est paru dans des feuilletons de journaux, et des choses de ce genre-là. C'est vrai même pour les grands écrivains du siècle dernier, pour les Balzac... le culte du livre qui est une chose récente, d'ailleurs, systématique, m'irrite.

TP. Le livre est un objet social. D'ailleurs il y aurait toute une étude à faire sur le nombre de livre de

livres non-lus. Au premier rang je mettrais Soljenitsyne pour ma part...

GH. (rire) Mais c'est vrai que les livres, parce c'est incroyable, les gens dès qu'ils ont prononcé le mot livre, alors là ils en ont plein la bouche, il y a un culte du livre

TP. C'est un code social, c'est un cadeau, ça s'offre, mais ça ne veut pas dire que ça se lise...

GH. C'est un instrument respectable de promotion sociale et de culture visible, un point c'est tout. Mais le propre peut-être du livre c'est effectivement qu'on ne le lit pas, à mon avis. Et là vous avez vraiment raison. Bon, quiconque connaît le système et journalistique et éditorial et bon le système de choix, de décision qui est autour du livre, j'avais mis au début de *Eve*, ça ne m'a pas valu que des amis d'ailleurs, où j'avais mis un cocktail littéraire, où j'avais mis cette chose là que personne ne lit dans le milieu littéraire. Et c'est vrai. Il n'y a pas 10% à mon avis, peut-être pas 5% des livres dont on parle où le journaliste où même parfois l'éditeur a lu réellement à fond le texte.

TP. Mais Guy Hocquenghem, quand même, quand justement, pour votre roman *Ève*, vous obtenez le prix littéraire des élèves des grandes écoles, je me suis dit, j'imagine que le jury l'a lu, mais ça m'a paru paradoxal que vous obteniez ce prix, parce que j'ai peut-être une idée fautive des élèves des grandes écoles françaises, mais je les vois plutôt comme un milieu extrêmement conformiste et je me suis dit que c'était probablement ou une méconnaissance sur le contenu du livre ou alors une lecture hâtive qui avait fait qu'ils attribuaient un prix à un livre qui va à contre-courant de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils préfigurent sur le plan social.

GH. Justement, à mon avis ils me l'ont donné à cause de ça. D'abord, c'est un nouveau prix, totalement inconnu, et puis surtout ils me m'ont donné à mon avis parce qu'ils avaient une sorte de mauvaise conscience à l'égard d'un ancêtre – pour eux je suis un ancêtre, j'ai 41 ans, donc je suis un ancêtre pour des gamins de 20 ans – qui était un révolté, y compris dans son dernier livre, qui était un marginal, y compris dans son dernier livre, un contestataire, etc, ils ont eu comme une espèce de réaction qu'ils n'auront peut-être pas toutes les fois, ça je n'en sais rien, mais une réaction à l'égard précisément de leur propre avenir et de leur propre définition. C'est la seule chose à laquelle vous pouvez compter en littérature à mon avis, qu'il s'agisse d'ailleurs de prix ou de journalisme, ou de critique littéraire, etc, vous pouvez compter sur une seule chose, pas tellement sur le fait que les gens lisent, parce que ça c'est vraiment trop leur demander (petit rire), mais sur le fait qu'ils ont un accès d'honnêteté de temps à autre, qui les prend, et ils se mettent à se dire « tout de même, là il

faut vraiment que je parle de ça parce que bon j'ai suffisamment fait de compromissions dans ma vie, cette fois-ci je vais faire un effort, etc. » Et ça c'est un des rares ressorts. Mais le ressort d'espérer que les gens vont vous lire, vous comprendre, et ensuite faire votre publicité, par exemple, ça c'est sans espoir. Celui qui se lance aujourd'hui à écrire des romans, je le préviens tout de suite par l'intermédiaire de France culture, en s'imaginant que parce qu'il écrira des choses dont il sera totalement ému lui-même en les relisant etc., s'il s' imagine que c'est par ce moyen-là uniquement qu'il deviendra un écrivain qui peut vivre de sa plume, il se trompe nécessairement.

/// Troisième entretien.

TP. Oui, votre critique sociale, ponctuelle, à travers les lâchetés des uns, les trahisons des autres, vous a quand même conduit à récuser, alors, fondamentalement tout le code culturel français. Avec la *Beauté du métis*, vous vous proclamez « francophobe », ce qui, excusez-moi, pour un français comme moi, est quand même difficile à avaler.

GH. Vous savez, il y a quelque chose de curieux avec ce livre la *Beauté du métis*, c'est que, quand je l'ai écrit, je l'ai relu après coup, pour les épreuves, etc, j'ai trouvé aussi que j'y allais un peu fort. C'est essentiellement destiné à démontrer que les seuls gens intéressants sont les métis, que la France...

TP. « Malheur au peuple le moins spontané de la terre, malheur à celui par lequel le scandale n'arrive jamais... »

GH. Voilà, pour désigner les français... Et heu je me suis au moins trompé sur un point, c'est que le scandale est arrivé entre temps avec Monsieur le Pen, donc au moins je me, je pense aujourd'hui quand je revois ce livre qu'il avait un côté un peu prophétique, heu, comme dans le domaine religieux Saint-Jean l'Evangeliste est un prophète, comme j'ai beaucoup de sympathie pour la prophétie, pour l'état de prophétie, j'espère qu'il y a quelque chose un petit peu prophétique dans ce livre là. C'est un livre essentiellement dirigé contre la haine anti-immigrés, essentiellement dirigé...

TP. Non non, c'est plus que ça, parce que...

GH. Oui, contre la France...

TP. C'est pas, c'est vrai que c'est la haine anti-immigrés, mais c'est aussi la haine contre le français lui-même, c'est-à-dire le français non métis, le français pâle, le français blême, le français dans son ordre culturel.

GH. Oui, amateur de beaux-arts, mais totalement incapable d'émotion forte ou violente... Il y avait de l'exagération dans ce livre, mais ce que je crois vrai c'est le fond du caractère français que je dénonçais. Alors je crois que ce livre montre justement que la tradition libérale, humaniste en France est relativement superficielle et qu'elle a servi en fait d'accommodement ou de sauce à un véritable chauvinisme, à un véritable isolement moral, culturel, très tenace et très profond qui fait le propre pour moi de la tradition française. Alors je sais que c'est choquant, je sais qu'il y a beaucoup d'auditeurs quand ils entendent ça, qui sautent sur leur chaise en disant « mais s'il n'est pas content, qu'il aille voir ailleurs. » Heu, le propre...

TP. Mais vous avez du être tenté d'aller voir ailleurs...

GH. Oui !

TP. Ne serait-ce que vos, vos récits, votre guide des grandes métropoles, votre présentation de New-York comme la merveilleuse babel contemporaine, on sent que vous avez du avoir envie de vivre ailleurs, et pourquoi vous êtes resté ?

GH. Heu, c'est vrai que j'ai eu envie, je sais pas d'ailleurs si je resterais toujours en France, si ça embellit le phénomène Le Pen, je ne vous cache pas que personnellement j'irais chercher de l'emploi ailleurs. Mais il y a tout de même quelque chose qui me paraît important de rappeler, le propre d'une grande civilisation c'est que ça ne l'empêche pas de vivre, ça ne la fait pas mourir, au contraire, d'une certaine manière ça la rend féconde. Et c'est un petit peu le sentiment que j'avais moi-même. J'avais le sentiment que si on se livre à une critique comme je l'ai fait, assez impitoyable, assez violente, des traits de civilisation typiquement français, notamment et en premier du chauvinisme, j'avais l'impression que c'était utile. Que c'est utile de rester en France, heu, au moins pour faire ça. Et ce n'est pas parce que une civilisation est fermée sur elle-même comme c'est vraiment le cas de la civilisation française, heu, qu'il faut renoncer à essayer de

l'ouvrir.

TP. Mais... est-ce que... je vais vous choquer, parce que comme vous m'avez choqué quand même quelque part avec votre francophobie, je vais vous choquer... J'ai dit que vous étiez l'un des pères fondateurs d'un slogan qui avait fait merveille pour la carrière publicitaire de Jacques Séguéla et pour la carrière politique de François Mitterrand « Changer la vie », mais est-ce que dans le droit à la différence dont vous êtes aussi l'un des co-auteurs à travers le FHAR, à travers le gauchisme, il n'y a pas un des thèmes de Le Pen ? Parce que dans tous le discours contemporain de l'extrême-droite, il y a la revendication du droit à la différence, qui est aussi un des fondements de l'apartheid, c'est-à-dire chacun pour soi, mais chacun protégé.

GH. Heu... enfin, dans Le Pen, il n'y a pas tellement de droit à la différence, il y a le droit...

TP. C'est au nom d'une certaine forme de droit à la différence qu'il revendique la protection d'une originalité française face à la société métissage, c'est tout son débat, si j'ose dire, avec Harlem Désir. Et d'ailleurs c'est le débat interne au monde des antiracistes, entre le vieux fond traditionnel antiraciste style Licra, Mrap, qui ne sont pas pro-métissage en ce sens qu'ils sont plutôt pour une intégration classique dans la culture française et les normes de la culture française, et Harlem Désir, etc, qui est pour une société coloré.

GH. Oui, je crois que de toute façon le terme « droit à la différence » n'est pas extrêmement bon, heu, je crois que c'est pour ça que moi j'ai écrit la *Beauté du métis*, parce que je crois que le métissage est plus que la simple constatation d'une différence. La simple constatation d'une différence présente des dangers, je crois que c'est indiscutable, parce qu'elle consiste à isoler chacune des parties de la population, qu'il s'agisse des immigrés, des homosexuels, ou qui que ce soit, dans une totale altérité avec la partie majoritaire. Et je ne suis pas pour ça, parce que je pense tout simplement que ce n'est pas l'absence de relations, la coupure des relations qui établit la valeur de mélange et de métissage dont j'ai envie. Maintenant, dans votre reproche, il y a quelque chose d'intéressant parce que ça recoupe assez heu un problème qu'on a déjà évoqué et qui est celui de la mauvaise foi dans l'engagement. Je me rappelle avoir lu, heu, sous la plume je crois de Finkelkraut, si je ne me trompe, deux ou trois pages où il m'accusait justement de prôner le droit à la différence et par conséquent d'entrer dans un raisonnement de type raciste et dangereux. Ça me paraît tout à fait exagéré, parce que s'il est vrai que la différence en tant que telle n'est pas une raison absolue, quand je lis sous la plume de nouveaux philosophes de diverses obédiences

d'ailleurs « ha mais le droit à la différence, comme l'apologie du désir, ou l'apologie du tout sexuel, tout ça ce sont des formes fascisantes de la pensée », et j'ai lu ça, bon je rigole. Je veux dire que s'ils trouvent que le principal danger fasciste actuellement c'est l'apologie du sexuel et l'affirmation d'un droit d'existence comme être différent à l'intérieur d'un pays, bah c'est qu'ils sont drôlement myopes ! Donc il y a eu un engagement à l'envers, très bizarre, où toute une série de bons esprits, néo-philosophiques en particulier, se sont mis à dire « ah mais toutes les idéologies qui viennent de mai 68, l'individualisme, le droit à la différence, etc etc, l'érotisme présenté comme une valeur, toutes ces choses-là sont des formes paradoxales et en quelque sorte bien cachées de pensées fascistes », ça ça me paraît absurde. Je le dis très franchement, ça me paraît absurde, ça me paraît entrer justement dans ce type de querelles un petit peu comme celle du chantage à l'antisémitisme dans laquelle on va chercher l'ennemi là où il n'y a vraiment aucune chance qu'il soit. Mais par contre, ça vous valorise vous. Vous savez, c'est un argument qui a été beaucoup employé à propos de l'Allemagne, par exemple, en disant « si l'Allemagne est devenue nazie, c'est parce qu'avant il y a eu un mouvement qui ressemblait beaucoup d'ailleurs au mouvement gauchiste ou au mouvement homosexuel féministe français, heu, dans les années 20, et ce mouvement-là, sur lequel j'ai fait un film d'ailleurs, *Race d'ep !*, qui était un film avec Lionel Soukaz, dont une partie portait là-dessus, et ce mouvement-là préparait le fascisme. On ne sait pas très bien si c'est par ces excès libertaires ou si c'est parce qu'au fond précisément il morcelait la société...

TP. Je vais proposer marginalement une réponse... quand vous expliquez, je crois que c'est dans la *Beauté du métis* que la détestation de l'homosexuel ou de la femme aurait pour origine entre autres le fait qu'on les soupçonne d'être toujours en communication avec l'étranger. C'est une ébauche de réponse par rapport à...

GH. Je ne m'en rappelais pas que j'avais dit ça, mais c'est très juste. (rires) Non non... je crois profondément qu'il y a une unité entre ces différents phénomènes, haine de la féminité, haine de la relation à autrui. Bon, le terme droit à la différence, c'est un terme qui est trop vague, bon, je l'ai déjà critiqué, mais de fait, haine de la différence, haine de... La différence c'est d'abord la mise en relation, c'est comme la différence de potentiel dans l'électricité, constater une différence c'est d'abord se mettre en relation avec ce qui est différent de vous. S'il n'y a aucune relation, si vous êtes totalement isolés les uns et les autres, il est certain qu'il n'y a ni droit à la différence, il n'y a que le droit à l'indifférence à ce moment-là. C'est pourquoi la critique du droit à la différence m'a toujours paru un peu bizarre, parce que si vous isolez les groupes sociaux ou ethniques ou sexuels complètement les uns des autres, ils n'auront jamais l'occasion de constater cette différence. Dès le moment où il y a un début de reconnaissance réciproque, ça ne veut pas dire une égalisation totale de tous les points de vue et une sorte d'aplatissement culturel, mais dès ce moment-là il commence

à y avoir communication.

TP. Vous ne partagez pas l'analyse de Finkielkraut selon laquelle il y aurait des valeurs qui, proclamées en France, auraient néanmoins une dimension universelle.

GH. Si... ça, je peux partager cette affirmation-là. C'est d'abord vrai de l'Amérique, avant d'être vrai de la France, chose qui ramène tout de même nos prétentions à une certaine... Nous ne sommes pas les inventeurs de l'universel, comme le croit Monsieur Finkielkraut. Heu, Platon a déjà pensé l'universel et il était grec. La Renaissance italienne a joué un rôle évidemment, je parle de ça parce que c'est le thème de mon prochain roman, la Renaissance, donc j'ai étudié d'assez près la Renaissance italienne récemment, et la Renaissance italienne a une valeur universelle au moins au même titre que la Révolution française. L'idée qu'il y a des valeurs universelles françaises est contradictoire en elle-même. Si ces valeurs sont universelles, elles sont ni françaises ni américaines ni italiennes ni quoi que ce soit, elles appartiennent simplement à une grande époque de l'humanité. Toutes les grandes valeurs que je connais, personnellement, ont ce caractère international entre guillemets, ou transnational...

TP. Alors comment vous expliquez que la culture française ait pu avoir un rayonnement disproportionné par rapport au poids démographique ou politique du pays ?

GH. Disproportionné...

TP. Vous avez ironisé sur le fait que les français étaient là pour faire les sous-titres d'un univers en version originale, mais si c'était déjà ça, et reconnu comme tel, c'est une fonction comme une autre.

GH. Je crois, vous avez raison de me rappeler ça, parce que je crois que le propre, s'il y a un caractère spécifique de la culture française, c'est probablement en effet d'avoir été le juge des autres cultures. Je ne suis pas sûr personnellement que ça soit le meilleur rôle. Personnellement, je ne me place pas du côté des juges, ni de ceux qui interprètent le monde si je puis dire, ou qui interprètent les autres cultures. Quand j'écrivais que le propre de, enfin le caractère le plus particulier, le plus spécifique de la civilisation française, c'est qu'elle s'est livrée à la hiérarchisation et à la systématisation de la notation des autres, du fait de leur attribuer des notes, de dire « ceci est génial, ceci ne l'est pas », ce que je voulais exprimer par cette formule, que la France est le sous-

titre d'un texte...

TP. D'un univers en version originale....

GH. Si j'ai écrit cela, c'est parce que personnellement je rêve toujours de la version originale. C'est-à-dire que je voudrais que cette spécificité-là connaisse ses limites... Nous avons par exemple l'esprit critique en France. Nous avons heu le goût du second degré, nous avons...

TP. Le goût de l'ironie que vous nous reprochez beaucoup, par opposition à l'humour anglo-saxon, l'ironie n'est-ce pas qui envoie coucher les enfants là où l'humour les traite en prince charmants.

GH. Voilà. Mais je pense que c'est vrai, je pense que l'humour aussi bien dans les films, dans les œuvres littéraires ou dans les œuvres de fiction comme *Alice au pays des merveilles*, est un phénomène qui n'est pas français, pas tellement, en tout cas pas principalement français. Je ne dis pas qu'il n'y ait rien en France qui corresponde à l'humour, mais par contre l'ironie, c'est-à-dire cette espèce d'attitude de jugement, de prise de distance, de supériorité, de manière de détenir la vérité par une sorte de terrorisme, en l'occurrence ironique, tout cela est très français. Je n'ai pas l'esprit d'ironie, personnellement, c'est-à-dire je suis incapable de me moquer de quelqu'un de cette manière là. Heu, je l'ai peut-être plus que je ne crois l'avoir...

TP. Oui, parce que quand on lit quand même la lettre ouverte à vos anciens amis gauchistes, il y a quand même un peu d'ironie...

GH. Oui, non, j'étais en train d'y penser, j'étais en train de dire... on peut parfois... en tout cas je n'aimerais pas avoir principalement cet esprit d'ironie, et je crois que ce second degré, cette distance à l'égard de ses propres émotions, tout cela c'est peut-être ce qui me différencie des courants philosophiques de ma génération. Tout est toujours effectivement distancié, comme disait Brecht autrefois. Et je n'ai pas envie, je pense que là aussi c'est quelque chose d'érotique et de philosophique à la fois, je ne veux pas être distancié, je veux être proche.

TP. Cet univers des médias, cet univers du zapping, ça vous paraît correspondre à ce que Michel Henry a appelé la barbarie, vous pensez vraiment qu'on est dans une phrase de régression ? Parce

que vous critiquez Finkielkraut...

GH. Non, enfin...

TP. Alors je prends une pensée, disons, un point au-dessus.

GH. Ce que je pense, c'est que là aussi c'est une question de choix, ou d'engagement, parce que je ne crois pas que ça soit dramatique au point de former de la barbarie, il y a bien d'autres choses barbares qui sont en train de se produire, qui sont beaucoup plus graves que ça. C'est vrai que ça me gêne par moment qu'une civilisation se réduise à des clips et à... surtout de répétition pauvre d'une série de loisirs organisés, moi c'est surtout...

TP. Vous avez des mots terribles pour les variétés françaises, par exemple... Dans *La Beauté du métis* vous dénoncez les variétés, avec derrière l'idée que c'est à travers la musique que l'on communique en premier, je crois que vous écrivez qu'on se touche par la musique...

GH. Oui... je pense qu'il y a un aspect plus direct effectivement dans la musique, dans la soul music ou dans la musique italienne, que dans une grande partie de la musique française. J'exagérais un petit peu, il y a une musique des textes littéraires aussi par exemple, que je sous-estimais à l'époque assez considérablement. Là aussi c'est une question de choix existentiel. Je pense que si on choisit de se faire le censeur de la société contemporaine, de considérer que les phénomènes de médias sont un danger extrêmement important, je pense qu'on choisit une voie sans issue, d'abord parce qu'on va critiquer les médias dans les médias, heu, et deuxièmement parce que je ne pense pas que ça soit le phénomène fondamental, c'est-à-dire le fait que soit traitée comme égale à la culture la musique moderne, au sens pop ou rock ou etc, moi ça ne me choque pas, je veux dire, je ne suis pas un vieux con au point (rire) de trouver que ça soit une telle monstruosité. Alors, faut-il jouer les vieux cons pour dénoncer des périls qui sont tout de même relativement peu importants, pfff, moi ça ne me tente pas du tout. Quand je me révolte contre la modernité médiatique, c'est réellement par rapport au fond, c'est-à-dire que c'est par rapport à ce qu'elle diffuse comme contenu, pas simplement par rapport à l'égalisation qu'elle fait entre la vieille culture et la nouvelle culture.

TP. Quand vous reprochez à vos anciens camarades gauchistes un certain recyclage social, vous venez de dire aussi « bon, aller critiquer les médias dans les médias, c'est vrai que ça a un côté

caricatural et paradoxal », et s'enfermer dans l'écriture et dans le travail de romancier, est-ce que ce n'est pas aussi une forme de recyclage social en ce sens qu'on abandonne aussi une certaine forme d'action militante, un certain terrain de luttes sociales pour un travail qui a son mérite mais qui est aussi une forme de recyclage social ?

GH. Heu, j'espère que non. J'espère que ça n'est pas une forme de recyclage social. Ca dépend de beaucoup de choses. Bon, votre question est embarrassante, hein, elle est faite pour être embarrassante. Est-ce que je suis un récupéré parce que j'écris des romans ? Heu, à plus ou moins succès. Heu...

TP. A succès.

GH. A succès, bon. Heu... je pourrais toujours répondre que le succès des romans, c'est pas ma faute, si je puis dire (petit rire), ça s'est produit tout seul. Que je ne l'ai pas cherché, dans le sens où je n'ai pas renié aucune de mes anciennes idées pour écrire des romans. On peut le faire, hein. Est-ce que à ma façon je suis récupéré, quoi ? Évidemment, la question peut se poser. Je pense tout de même que l'écriture de romans est une des formes, à condition que le roman ne soit pas fondé lui-même sur ce que je disais tout à l'heure, sur un reniement, est une des formes les moins, comment dire?, les moins liées à une hiérarchie sociale, à une réorganisation sociale parmi les activités possibles qui existent. Je ne suis pas un religieux de la littérature ou de l'écriture plutôt, c'est-à-dire je ne suis pas comme beaucoup d'écrivains l'ont été, quelqu'un qui est prêt à dire que l'écriture est une sorte de sacerdoce, que à soit seul ça remplace toute la vie, heu et que ça a une valeur en quelque sorte transcendante en tant que telle les problèmes de savoir où on met la virgule et si on écrit 200 pages ou 3000. Je ne crois pas à ça parce que je pense que la sacralisation de l'écriture est un danger, parce que précisément c'est la voie de l'intégration de la littérature, c'est la voie par laquelle elle s'accorde elle-même une importance qu'elle n'a pas, par laquelle elle se transforme en une sorte de, oui de sacerdoce social, et heu c'est dangereux. Mais ce que je crois, c'est tout de même vrai, c'est que quand tout va mal, et d'une certaine manière actuellement tout va mal, au moins pour moi et pour la sensibilité que je représente, le fait d'écrire est une sorte de refuge, si l'on veut, mais un refuge sans trahison, sans trahison de son propre passé. Si j'ai choisi dans pratiquement tous mes romans un thème constant qui était celui de la fidélité à une révolte de jeunesse, et ça sera encore le cas pour le prochain d'ailleurs, qui sera l'histoire d'un moine franciscain fidèle à ses idéaux de l'âge de douze ans, et ça lui coûtera très cher, c'est parce que je pense que c'est une des fonctions importantes de la littérature, de se souvenir de ce qu'on a été dans la révolte et la contestation, et d'essayer de le continuer.

TP. Encore un thème religieux donc dans le prochain roman ?

GH. Oui. C'est... c'est l'histoire de l'engagement d'un moine qui va découvrir l'Amérique lors de l'évangélisation de l'Amérique et qui va finir par avoir une telle sympathie pour le peuple indien qu'il va frôler l'hérésie, et même pas seulement frôler, tomber dedans. Et en même temps... Je tiens tout de même à cette idée que j'essaye de pratiquer une littérature hérétique, non pas une littérature hérétique dans le sens formel, c'est-à-dire non pas justement dans la recherche formelle, ou dans le fait de croire aux recherches sur l'écriture comme si c'était une salvation en tant que telle, je ne suis ni Durassien ni Sollersien ni etc, je pense que la sensibilité qu'expriment les livres appartient à ça, appartient à ce désir d'être fidèle à une révolte enfantine, ou à un choix contestataire érotique.

TP. Est-ce qu'il n'y a pas aussi un autre thème qui est la difficulté pour vos héros à se reconnaître pour ce qu'ils sont ? Je pense à Saint-Jean d'une certaine manière, votre moine je ne le connais pas encore mais ce que vous en dites peut entrer là-dedans. Dans *Eve*, le héros, les héros, le héros et l'héroïne, couple bizarre né d'un inceste du à une fécondation in vitro ne se reconnaissent que tardivement pour ce qu'ils sont. Dans *L'amour en relief* le héros aveugle est à la fois objet de désir, aventurier, etc. Est-ce que le père de tous ces héros se reconnaît pour ce qu'il est ?

GH. J'espère que non. (rire) Je veux dire, se reconnaître pour ce qu'on est, c'est s'identifier. Tout à l'heure on parlait de Le Pen, un des termes, et d'ailleurs ça m'a choqué de voir d'autres hommes politiques le reprendre, un des termes que Le Pen emploie tout le temps c'est celui d'identité nationale. L'identification, ce processus propre à la psychanalyse par exemple, ou que la psychanalyse prétend analyser, m'a jamais paru le sommet humain de ce qu'on peut désirer. Je ne pense pas que l'identification de soi heu c'est-à-dire le fait de s'auto-définir clairement, et en traçant ses limites, en plaçant sa définition comme si elle était solide et imperturbable, je ne pense pas que ça soit en tant que le plus important. L'important, je l'ai dit tout à l'heure, c'est peut-être de garder quelque chose, mais de garder cette partie non définissable précisément de nous-même. Nous avons tous une partie non définissable. Je pense, quand nous étions petits, par exemple, enfin par exemple, c'est très important évidemment ce problème de la jeunesse, de l'enfance comme noyau formateur de nos pensées, heu quand nous étions enfants ou jeunes, nous avons l'impression que quelque chose de plus vaste et de non défini nous attendait, que ça soit dans le domaine social, érotique ou culturel, littéraire, peu importe. C'est aussi bien l'enfant qui se dit « je serai un écrivain de génie » que l'enfant qui se dit « je ne serai jamais comme mes parents » ou

l'enfant qui se dit « je n'accepterai jamais de devenir comme l'épicier du coin », peu importe, il y a un rêve enfantin qui est un rêve précisément dans lequel notre propre définition se dépasse et s'ouvre au-delà de nous-même. Et je crois, enfin c'est ça à quoi j'ai essayé de me cantonner, simplement je n'ai pas voulu me cantonner à une définition de ma personnalité de ce que j'étais, à une identité, mais j'ai essayé de chercher quelque chose d'autre que l'identité. Enfin, ce qui est partiellement au-delà de l'identité et qu'on éprouve le plus fort quand est plus jeune, probablement.

TP. Et l'âme ?

GH. (court silence) Difficile question... je me rends compte que dans beaucoup de propos que je tiens, il y a une sorte de spiritualisme qui rejaillit, que je le veuille ou non. Je pense qu'il y avait un spiritualisme de ce genre-là dans le gauchisme soixante-huitard, et c'est l'abandon de cette dimension spirituelle ou animique heu qui m'a beaucoup gêné dans le triomphe contemporain de l'esprit pratique dans ma génération. Une des formes, oui ?

TP. Ah non...

GH. Non... Une des formes d'opposition, je crois, importante dans ma pensée probablement c'est l'opposition entre le positif et l'utopique. Le positif, c'est l'ensemble de ce qui est normé socialement. Et l'utopique c'est tout ce qui d'une manière ou d'une autre à la fois conteste ces normes sociales, mais ce n'est pas qu'un esprit de contestation, c'est également un esprit bâtisseur, mais cet esprit bâtisseur s'exprime principalement dans le domaine esthétique.

TP. C'est de ça dont vous traitez à Vincennes ?

GH. Oui. C'est pratiquement toujours de ça que j'ai traité dans mes cours à Vincennes, enfin, Vincennes comme vous le savez maintenant est à Saint-Denis et qui s'appelle Université de Vincennes à Saint-Denis, ce qui est assez comique. J'ai fait des cours sur la gnose, le mouvement gnostique notamment, la gnose et tout le mouvement précisément hérétique du premier christianisme. Heu, on a fait avec René Schérer beaucoup de cours sur l'utopie et sur Charles Fourier. Et d'une certaine manière tout ça est uni.

TP. J'ai du mal à imaginer l'effet que ça doit vous produire d'enseigner, l'effet d'être dans le rapport de maître à étudiant.

GH. Ça a été assez difficile au départ, c'est-à-dire que je voulais surtout pas évidemment exercer une fonction autoritaire, ou une fonction... Nous y avons échappé, j'ai eu de la chance d'enseigner dans... c'est une part très importante de ma vie, en fait, vous avez raison, on n'en a pas beaucoup parlé, j'ai eu la chance incroyable d'enseigner dans le département de philosophie de Vincennes qui avait été fondé par Michel Foucault et par François Chatelet il y a déjà... enfin juste après mai 68. C'est une chance parce que c'est un endroit où nous avons décidé de donner l'examen à tout le monde, nous avons fait de la véritable philosophie, nous en faisons toujours d'ailleurs. Mais bon, aujourd'hui, évidemment, les circonstances sont un peu plus dures...

TP. C'est-à-dire ?

GH. C'est-à-dire que aujourd'hui les étudiants eux-même réclament une normalisation, c'est-à-dire qu'aujourd'hui les problèmes d'emploi par exemple pour les étudiants leur paraissent beaucoup plus importants que le fait de progresser dans une vision globale du monde, ou dans une utopie de la pensée. Je ne dis pas pour les critiquer, c'est parce que tout simplement il y a beaucoup plus de gens qui sont étudiants et qui n'ont d'autre angoisse que d'en faire un métier. Ça c'est un problème plus général, dans toutes les activités que je fais, j'essaie d'éviter un professionnalisme que je crois vraiment étroit. Heu, mon rêve ce serait des activités qui ne seraient pas professionnelles, aucune d'entre elles.

/// Quatrième entretien

TP. Guy Hocquenghem, bonjour. Au cours de nos précédents échanges, nous nous sommes surtout intéressés à votre activité de journaliste, de chroniqueur, de militant, de polémiste. Vous avez été un animateur social. Je serais tenté d'essayer de cerner à présent ce que vous êtes devenu. On peut dire que vous êtes romancier, mais le mot ne me paraît guère adéquat. Vos œuvres ne s'apparentent en effet ni au narcissisme contemporain de ceux qui se regardent vivre écrivain, ni à des témoignages ou à des histoires de notre époque. Je vous définirais plutôt comme un auteur de contes philosophiques, ou même de feuilletons philosophiques, car vous écrivez à la manière dont

d'autres réalisent des bandes dessinées. Je veux dire que votre univers est souvent aussi inattendu, saccadé, rapide que celui des BD. Est-ce que vous vous reconnaissez d'abord dans cette définition, au moins de l'écriture ?

GH. Ce qui est vrai c'est que je n'ai pas de, je n'ai pas, ni la prétention à faire de la littérature pure, c'est-à-dire de faire uniquement de la recherche dans l'écriture, ni l'ambition de n'être qu'un écrivain réaliste, auteur de bons romans et qui marche bien dans un public populaire. C'est-à-dire que je crois qu'il faut arriver à trouver une autre voie que ces deux modes d'existence de l'écriture et de la littérature, dont l'une est élitiste et a prétention à une sorte de métaphysique de l'écrivain et dont l'autre est simplement utilitaire. Ce que j'appelle utilitaire, c'est par exemple les gens qui font des bons romans, bien fabriqués, avec une bonne histoire, ce qui est mon cas, je crois, j'espère, mais qui n'ont pas d'autres ambitions que ça, que la fabrication d'un produit destiné à distraire, heu. C'est pas que je crois que c'est faux de dire, je crois que c'est vrai, que la littérature d'abord vise à distraire, elle vise à empêcher d'être totalement écrasé par la réalité contemporaine, donc je pense que il y a une part distractive que je ne méprise non seulement pas mais que j'essaye de remplir au maximum. Mais ce que je crois, c'est que l'esthétique des romans que j'essaye de faire est une esthétique qui a plus d'ambition que simplement cette distraction. Ce que je vise, c'est une continuité entre le roman et ce qu'on peut appeler la philosophie de l'existence qui est la mienne, et cette continuité n'est pas toujours très facile à établir, ce que j'écris est tout de même plutôt populaire dans le domaine du roman, mais j'essaye que ça ne se limite pas ou que ça ne s'arrête pas à une simple volonté de distraction.

TP. Non mais c'est vrai que ce qui me plaît dans ce que vous écrivez, c'est à la fois l'aspect contemporain dans, je dirais presque, excusez-moi, un certain bric-à-brac littéraire, c'est-à-dire qu'il y a de tout, il y a de la science-fiction, je reprends l'expression, il y a de la bande dessinée, heu il y a de la politique, il y a du sexe, etc, et en même temps derrière ce bric-à-brac il y a un certain nombre d'interrogations majeures qui sont, sur lesquelles nous allons revenir et qu'on va développer, mais est-ce que cette volonté de puiser un peu dans tous les styles est délibérée, ou est-ce que c'est simplement la forme contemporaine de l'expression telle que vous la percevez ?

GH. Je pense que cet aspect rhapsodique est contemporain, je pense que je ne suis pas le seul à l'éprouver. Nous serions hypocrites, les gens qui écrivent maintenant, je crois, en tout cas un certain nombre d'entre nous, nous serions hypocrites de prétendre que ce que nous faisons est le fruit d'une sorte de constance et de continuité dans la réflexion, nous sommes incapables je crois de réaliser des œuvres, par exemple si vous prenez les grandes œuvres du XIX^{ème} siècle, qu'il s'agisse

de Balzac ou de Zola, elles correspondent à un projet d'ensemble où l'écrivain remplit au fur et à mesure quelque chose qu'il s'est fixé dès le départ, un programme gigantesque, heu, et d'une certaine manière ça c'est impossible aujourd'hui. Je crois que le propre...

TP. Pourquoi ?

GH. Parce que je pense que le propre de notre époque, c'est effectivement d'être secouée jusqu'au point d'éclater, et d'avoir éclaté, et qu'il est pratiquement impossible d'avoir une doctrine continue d'ensemble totalement organisée aussi bien dans le roman d'ailleurs que dans l'essai philosophique. Le propre de cette époque dite, d'un vilain mot, post-moderne c'est qu'il y a eu un éclatement des idéologies, comme on dit un peu platement, il y a eu une sorte de démarrage de tous azimuts qui est très sensible dans certaines formes d'art que vous avez citées tout à l'heure, comme le dessin ou heu les arts plastiques, et je pense qu'il est vrai aussi pour la littérature. On ne peut plus avoir un projet totalement cohérent d'écrivain, même de fiction, qui soit étendu sur un grand nombre d'œuvres. En revanche (petit rire), ce qu'on peut avoir, c'est des obsessions, c'est-à-dire que des choses totalement différentes entre elles, les sujets comme on dit n'ayant apparemment aucun rapport, des époques n'ayant apparemment aucun rapport, tout cela finit par, indépendamment de ma volonté, s'organiser autour de quelques obsessions ou quelques systématisations sans que je ne l'ai vraiment voulu. Et ça je crois que c'est proprement, un petit peu ce que nous avons appelé une âme atomique, c'est-à-dire quelque chose qui est une croyance, qui contient le sens de la destinée, de la destinée humaine et qui pourtant n'est plus une grande idéologie, n'est plus un grand ensemble idéologique solide et cohérent.

TP. Mais c'est vrai qu'il y a dans la sélection de vos sujets, au-delà d'une apparente diversité, ce qui me semble à moi en tout cas une unité profonde. Je veux dire par là que vous centrez sur des périodes de rupture, vous venez de dire que vous pensez que notre société est une société éclatée, mais d'une certaine manière, à vous lire en tout cas, elle est comparable à la société de la Renaissance ou à celle du christianisme primitif dans, je dirais, dans la conception de l'homme par rapport à la société, ou dans une certaine forme d'individualisation qui devient la donnée majeure, ce qui nous emmènera d'ailleurs à vous poser un certain nombre de problèmes par rapport à vos engagements passés. Encore que à vous personnellement ils ne doivent pas être très contradictoires, mais par rapport à certaines idéologies par rapport auxquelles vous vous êtes situé, il y a une évolution. Je me demande si vos lecteurs d'aujourd'hui par exemple peuvent être exactement vos amis d'hier, vos amis militants d'hier.

GH. C'est probablement les seuls qui ne sont pas mes lecteurs aujourd'hui (rire). Enfin je veux dire, a priori il y a beaucoup de gens qui ne sont pas mes lecteurs, mais des gens dont je suis absolument sûr qu'ils ne me lisent pas, c'est probablement mes anciens amis militants, en tout cas pour les romans. Vous savez, c'est un phénomène très curieux, moi quand j'ai commencé à écrire des romans, heu, bon, j'ai écrit différents, enfin j'ai écrit des romans dont certains portent sur des périodes historiques du passé, comme le christianisme primitif ou celui qui sort là à la rentrée la Renaissance, heu, et puis j'ai écrit d'autres romans qui étaient avec des sujets tout à fait modernes, contemporains, qu'il s'agisse d'*Eve* ou de *L'Amour en relief*, mon premier roman, ou *Les Petits garçons* aussi, et heu cette espèce d'aller-retour entre une période lointaine et une période contemporaine, ça m'a donné aussi un aller-retour, une sorte de tennis, avec les lecteurs, c'est-à-dire qu'il y a des lecteurs qui par exemple ont lu *la Colère de l'agneau*, qui liront probablement *Frère Angelo*, le prochain roman à thème religieux que j'écris, qui vont depuis le curé de province jusqu'aux vieilles dames en passant par les jeunes exaltés plus ou moins mystiques, c'est un phénomène que j'aime bien. C'est-à-dire que je n'aime pas les gens à public, j'entends par les gens à public les gens qui ont un public à eux comme un troupeau de moutons qu'ils peuvent enfermer dans des enclos comme ils l'entendent et qui de toute façon leur donnera un certain nombre d'acheteurs à chaque... bon, je crois que j'ai un début de public sinon ça ne marcherait pas très bien, mais je crois que mon public...

TP. Vous avez des publics...

GH. J'ai plutôt des publics, oui. Ce qui m'amuse, moi, et ce qui m'intéresse et ce qui me motive, c'est le fait de voir où sont les unités ou les continuités à travers cet éclatement. C'est ça la situation que j'appelle un peu d'âme atomique, pour reprendre le titre de notre livre.

TP. Mais est-ce que ça vous paraît exact de dire que c'est une glorification de l'individu, toujours, dans toutes les démarches, par rapport à une société, une massification refusée ou des sociétés qui sont en rupture ?

GH. Oui, c'est une glorification heu de l'individu, mais je ne l'ai jamais pensé sous ce terme-là, c'est-à-dire que je crois qu'il y avait dans par exemple dans mai 68 une dimension individualiste qui était extrêmement importante, de laquelle on ne parle jamais assez, je crois que ce que m'a appris humainement des périodes comme celle de 68, c'est précisément un immense individualisme. Mais, et ça revient un petit peu aussi à cette question de la contradiction qu'il y a

entre l'éclatement réel des individualités dans la société moderne et le caractère mécanique ou heu automatique des systèmes sociaux dans lesquels nous vivons. Je pense que le propre de mon individualisme c'est qu'il est un petit peu mystique, je crois que je peux employer le terme, un petit peu mystique dans le sens où Walter Benjamin qu'on a beaucoup utilisé, et que j'ai beaucoup utilisé philosophiquement, heu, parlait d'un messianisme sans messie. L'individualisme mystique c'est un individualisme qui voit dans l'individu et dans les possibilités individuelles quelque chose de plus que simplement le repliement sur soi. Quelque chose qui conduit jusqu'à une espèce d'espoir fou concernant l'avenir, un espoir fou à la fois esthétique et social et qui est le seul fondement véritable, profond de l'activité littéraire pour moi.

TP. Si j'en tire la conclusion de ce que vous venez de dire, même si ça peut vous paraître abusif, mais je serais tenté de dire qu'idéologiquement vous êtes une sorte d'anarchiste, que votre utopie, pour reprendre d'ailleurs des références que vous utilisez dans *L'Âme atomique* justement, Fourier, Barthes, est de l'ordre du domestique, ce qui vous conduit à développer des thèmes politiques qui pour moi sont souvent étranges. Vous ne cessez par exemple de récuser, vous l'avez fait encore indirectement, les Etats-nations qui ont émergé au XVIIIe XIXe siècles et vous faites l'apologie d'un monde rassemblé dans lequel l'est ou l'ouest l'aurait emporté, mais qu'importe, l'essentiel c'est qu'il soit rassemblé. Comme si cette unité planétaire, réalisée par hypothèse, contenait en elle-même des éléments de liberté supérieurs à toute idéologie. Ça me fait penser à la contradiction que vous reprochez à juste titre à des hommes comme Picasso ou comme Sartre qui, en optant pour le communisme, ont en fait effectué un choix politique qui aurait probablement empêché l'épanouissement de leur éthique. Est-ce que d'une certaine manière vos démarches intellectuelles ne sont pas contradictoires avec un certain nombre d'autres choix ?

GH. Heu... peut-être qu'elles sont contradictoires, je ne suis pas contre la présence de la contradiction, heu, à l'intérieur même de ce qu'on dit soi-même, puisqu'on est tous un peu des intellectuels et cette habitude intellectuelle donne une volonté continuelle de rationalisation de ce que nous éprouvons, de ce que nous ressentons, qui est à mon avis dangereuse, puisqu'elle consiste précisément à nous faire croire à nous-même que nous avons des idéologies totalement fermées, totalement définitives. J'aime mieux que ça soit des thèmes obsessionnels qui finissent par se dégager d'une œuvre, ou de mon travail, plutôt que un corps d'idée véritablement, totalement systématique. Je pense que vous avez probablement raison en ce qui concerne ce que nous disions dans *L'Âme atomique* René Schérer et moi, à savoir, nous disions « au fond, ce qui compte, ça n'est pas l'affrontement idéologique entre droite et gauche, ou entre est et ouest, ce qui compte c'est le jour où tout cela sera dépassé et où l'univers entier aura réglé le problème du politique, aura dépassé le problème du politique. » Et je crois que c'était, c'est, le passage auquel vous avez fait

allusion, a assez scandalisé, nous disions que nous n'attachions pas d'importance à savoir si c'était les américains ou les russes qui l'emporteraient. L'important étant que quelqu'un l'emporte. Et c'est peut-être ça le sens d'un individualisme plutôt que d'un anarchisme, mais d'un individualisme messianique, c'est que mon obsession, enfin une de mes obsessions, c'est la création d'un monde dans lequel les structures proprement politiques n'auraient plus d'importance. Je pense que c'était ça au fond les idées de mai 68, et beaucoup d'idées d'après mai 68 aussi, c'était l'idée de faire sauter cet espèce de carcan qui est la classification politique, l'installation dans le politique, la représentation heu politique, etc. L'appeler anarchisme, ça me gêne un peu, parce que, et c'est assez révélateur, l'anarchisme au sens strict, organisé, autour de mouvements anarchistes, compte toutes sortes d'éléments qui m'ont toujours déplu. Un politisme justement, extrêmement élevé, un mépris pour les sensualités marginales, les anarchistes n'ont jamais été particulièrement pour les homosexuels, ni pour le féminisme, ni pour rien de ce genre. Donc il y a un ensemble d'idées, c'est curieux, parce que l'anarchisme a priori c'est évidemment ce qui pourrait servir le plus commodément à se définir, et il se trouve que ça ne suffit pas. Même là il y a des contradictions plus puissantes en fait que la définition politique. Je préférerais être dit effectivement individualiste, mais une fois de plus messianique, c'est-à-dire visant à travers l'individu plus que simplement la satisfaction égoïste, personnelle.

TP. Vous voulez dynamiter toute structure de pouvoir, d'ailleurs, vos héros religieux en réalité sont inassimilables à une structure de pouvoir, même de type de celle de l'Église ?

GH. Oui, tout à fait. Je pense que le propre du prophétisme, que ça soit le prophétisme religieux ou le prophétisme social ou politique, ou contestataire plus récent, c'est de dynamiter les structures, les églises, les partis, les lourdes structures je dirais, celles dans lesquelles il n'y a aucune chance que s'expriment jamais des sensualités ou des mysticismes heu déviants. Et ça, bon, c'est vrai pour le Saint-Jean dans *La Colère de l'Agneau*, quand j'ai écrit *La Colère de l'Agneau*, pourquoi je l'ai écrit ? C'est essentiellement parce que la vie de Saint Jean me semblait passionnante en ce qu'il avait vécu très vieux et qu'il avait vu le début de l'organisation de l'église chrétienne. Qu'il avait donc vu les deux périodes, la période mystique exaltée, misérable et en même temps si grande des origines chrétiennes, et qu'il avait vécu, à la fin du premier siècle, puisqu'il a vécu jusqu'à la fin du premier siècle, qu'il avait vécu aussi la mise en place peu à peu d'une église qui ressemble déjà à l'église catholique que nous avons connue, hiérarchisée, heu, installée, déjà ayant du pouvoir social et pensant déjà à sa future collaboration avec l'État romain, même si elle est encore persécutée. Ce qui m'a passionné chez lui, c'est ça. Ça c'est aussi le sentiment de l'apocalypse, le sentiment du dévoilement qui à la fois ne vient pas et en même temps est le seul but, ou le seul sens de sa vie. Dans le cas de Saint-Jean, si j'ose dire, c'est presque trop clair, c'est-à-dire, si c'est un immense

écrivain, c'est un héros merveilleux de roman, et c'est pour toutes ces raisons que je viens de dire, il y a des cas où c'est peut-être moins clair, y compris dans les romans que j'ai écrits. Il y a un messianisme individuel dans l'aventure de mes héros dans *Eve* ou il y en a un très nettement dans *Frère angelo*, celui qui sort à la rentrée, mais c'est continu, le flot de ce que je pense, de ce que j'éprouve, des impressions que ça m'a donné en les écrivant ces romans. Il y a une continuité, il y a des brisures, par le sujet, par l'époque, mais il y a une continuité autour de ce thème, je crois, autour de ce thème du messianisme contre les organisations, contre les grands systèmes de pouvoir.

TP. Mais est-ce qu'il y a une volonté de dynamiter la société qui demeure ou est-ce que c'est devenu simplement une réflexion philosophique ?

GH. Je ne veux rien dynamiter (rire), parce que dynamiter heu c'est peut-être un peu trop violent pour moi, c'est bête à dire, mais je ne suis pas un violent, j'ai horreur de la violence. Je ne suis pas totalement cul-cul non plus, je ne suis pas un berger dans une sorte d'arcadie utopique mais néanmoins dynamiter est trop fort, je dirais, abandonner, désertier peut-être les grandes structures, ou les laisser telles qu'elles sont. Après tout, s'il y a des gens que ça satisfait totalement les grands partis, les grandes églises, les grandes organisations, d'être des troupeaux, de vivre leur vie de cette manière-là, je me sens pas une âme de libérateur universel, c'est peut-être là aussi la différence, c'est que mon but n'est pas particulièrement de libérer toute l'humanité. Simplement je suis rappelé à chaque instant dans la vie quotidienne heu, il n'y a pas d'autre vie que la vie quotidienne d'ailleurs, je suis rappelé à chaque instant à l'existence de ces grandes structures de pouvoir, de ces immobilisations, de ces frigidifications, de ces gels sociaux qui se produisent sans arrêt autour de nous. On fonde un parti, une église, heu, un mouvement artistique peu importe, uniquement au début pour exprimer pleinement sa propre contestation et son espoir mystique d'autre chose, et puis on se retrouve avec sur le dos ou sur les bras une église organisée, un parti organisé, une société organisée qui toutes n'ont qu'une idée, c'est effacer leurs origines. C'est ce problème des origines peut-être sur lequel je voudrais un petit peu revenir, parce que pourquoi je me suis intéressé à l'enfance ? Intéresser au point qu'on m'a reproché d'être pro-pédophile, ou avocat de la pédophilie, c'est parce que c'est un problème d'origine. Pourquoi s'intéresser au christianisme primitif ? Parce que c'est un problème d'origine. Pourquoi s'intéresser comme dans *Eve* au problème de la naissance et de la naissance simultanée de jumeaux par manipulation génétique ? C'est pour les mêmes raisons, c'est les origines en tant qu'elles sont continuellement l'état naissant des choses contre la stabilisation, la mise en ordre et la glaciation qui est provoquée par le caractère raisonnable et réel de l'évolution. Et heu les origines c'est le moment sacré, c'est le moment... sans que ça soit des origines au sens mystique totalement, mais néanmoins que ça soit l'enfance ou que

ça soit la révolte mystique, c'est ce qui empêche la réalité de se clore totalement sur elle-même.

TP. Mais reprenons le mythe d'Adam et Eve, justement. Voilà une origine et sur cette origine, il y a un tabou, le tabou de l'inceste, et finalement, très schématiquement, toutes les sociétés se sont construites en sanctionnant ce tabou. Et vous à travers un mélange qui vous est propre de science fiction, vous avez reconstruit le mythe à votre mesure en imaginant des jumeaux nés avec 23 ans d'intervalle, puisque les embryons ont été congelés dans le passé, et vous les faites se retrouver. Et d'une certaine manière comme tout à l'heure vous disiez que vous aviez eu, bon, vous aviez été critiqué parce que vos positions par rapport à l'enfant paraissaient pouvoir être comprise comme une justification de la pédophilie, est-ce que dans *Eve*, tel que vous le traitez, dans la reprise du mythe d'Adam et Eve, il n'y a pas le retour, purement et simplement, à une situation d'inceste et à une forme d'apologie de l'inceste. C'est-à-dire finalement la remise en cause de la distanciation sociale première ?

GH. Honhon. C'est... l'inceste a une caractéristique, enfin si on peut dire, qui m'a toujours séduit, c'est le fait qu'à l'intérieur du couple incestueux, il y a une égalité fondamentale, c'est-à-dire il n'y a pas l'organisation familiale proprement dite. Ou l'inceste, si on le présente d'une autre manière, est une forme de contestation profonde de la succession des générations et de l'organisation hiérarchique familiale dans laquelle il y a des géniteurs et des engendrés, les engendrés à leur tour deviendront des géniteurs. Heu, il y a dans *Eve*, quand... j'ai essayé d'exprimer ça avec les moyens de ce qu'on peut appeler la science moderne, la science qui est à peine fiction, puisque ces affaires de congélation de bébés deviennent aujourd'hui l'actualité et sont presque présents, mais je l'ai exprimé avec l'idée que l'important, c'était de montrer qu'un mythe originaire comme celui d'Adam et Eve pouvait être vécu de nos jours, pouvait être réactualisé, revivifié par nous, et que ça pouvait nous indiquer quelque chose sur nos illusions concernant l'éternité de la famille par exemple. Ou concernant le caractère définitif et non variable, et à la limite impossible à jamais contourner, de l'organisation oedipienne, l'organisation... oedipienne bon est le terme psychanalytique, mais de l'organisation tout simplement familiale parent-enfant etc. De ce point de vue là j'ai exprimé là aussi une forme de messianisme, le messianisme à l'envers. Le propre du messianisme d'ailleurs c'est souvent qu'il est à l'envers, c'est qu'il concerne les origines plutôt que l'avenir au sens rationnel du terme. Ce sont les planificateurs, les gens qui pensent en termes technique qui savent ce qu'il se passera dans 20 ans ou 50 ans. Les pensées messianiques ou utopiques en général sont un mélange d'archaïsme et d'extrême avant-gardisme, c'est le propre de ces pensées là.

TP. Archaïsme... je reviens, je garde mon terme de l'inceste. Parce que si... je sais bien que vous

refusez le politique, ou les habits du politique, mais si on regarde sur la scène politique française contemporaine, vous avez parlé à plusieurs reprises au cours de nos entretiens de Le Pen. Finalement, Le Pen est le seul homme politique qui a une position de transgression par rapport aux tabous de l'inceste. Ali Magoudi s'est amusé à faire l'analyse de son discours, le psychanalyste Ali Magoudi, par rapport par exemple à un slogan qu'il utilise dans tous ses meetings, « je suis plus proche de mes filles que de mes nièces, de mes nièces que de mes cousines, de mes cousines que de mes voisines », qui est finalement, au niveau du discours politique, le seul à implicitement reconnaître comme ça le mythe de l'inceste. De même que le culte de Jeanne d'Arc, de cet être hybride mi-homme mi-femme, voilà des personnages qui devraient vous fasciner normalement.

GH. (Petit rire) Vous êtes gentil...

TP. Je le dis de manière un peu provocatrice, mais quand même, parce que quand je parlais de dynamitage social, c'est vrai qu'il y a, on retrouve finalement chez vous des thèmes que l'on retrouve chez d'autres contestataires sociaux, avec lesquels bien sûr vous n'avez aucun point commun, sauf le phénomène de contestation, et que je suis très sensible à ce qui n'est pas une ambiguïté, bien sûr, je ne mets pas en cause votre conviction à ce niveau-là, mais quand même, je suis frappé par une espèce de parallélisme dans la contestation, dans la forme que prend la contestation.

GH. J'ai envie de vous dire une chose méchante, mais je ne sais pas si j'ai le droit de le dire...

TP. Mais allez-y !

GH. Je pense que d'une certaine manière, par exemple vous, et la radio France culture, et vous même Thierry Pfister, heu, que vous le vouliez ou non, vous êtes typiquement des instruments d'appareil. Quelque soient vos pensées et vos désirs personnels, qui peuvent être tout à fait autres, et qui sont sûrement tout à fait autres, vous êtes typiquement des hommes d'appareil c'est-à-dire que vous pensez que tout ce qui menace d'une certaine manière l'équilibre, le... l'état d'équilibre de la société actuelle, que ça vienne si j'ose dire, entre guillemets, de la droite ou de la gauche, est un danger. Vous le pressentez, vous le ressentez comme un danger. Parce que ce que vous dites là, c'est un petit peu ce que vous m'avez dit dans un autre de nos entretiens en disant « mais finalement, est-ce que l'anarchisme désirant, comme ça, ce genre d'idéologie, est-ce que ça n'a pas un certain rapport avec l'établissement d'une contestation des valeurs universelles, est-ce qu'il n'y a

pas une sorte de communication presque entre ces formes d'anarchisme du désir, d'utopisme et des formes fascisantes par moment de la pensée ? ». Et ça, je pense que c'est une réaction d'appareil, c'est-à-dire que c'est l'ensemble d'une société qui se sent menacée dans ses équilibres qui réagit en disant cela, en identifiant les périls de cette manière-là. Heu, moi je ne pense pas du tout ça, parce que je pense que précisément le propre de notre société moderne, c'est qu'elle a tellement peur d'elle-même qu'elle passe sa vie à essayer de se rassurer en se maintenant dans cet état d'équilibre et dans cet état d'automatismes sociaux où elle voit la seule défense contre ses propres pulsions. C'est un phénomène de défense contre soi-même qui m'a toujours assez fasciné, c'est très visible dans le temps récent. Si j'ai pris dans mes romans heu des héros qui sont tous des fous, on peut dire à peu près (rire), enfin sinon des fous, plutôt des dérangés sérieusement atteints, et en général des vociférateurs, des gens qui sont des extrémistes dans tous les sens du terme, c'est aussi pour ça, c'est parce que je crois que le propre de notre société depuis au moins une dizaine d'années ou une quinzaine d'années, depuis l'échec total du post-soixante-huitard, c'est que ce mouvement pour se rassurer soi-même, cette idée d'exclure ou de supprimer tout ce qui est ressenti comme une menace, une angoisse, une incertitude socialement, est devenue très très forte. Bon, Le Pen en est peut-être une expression, c'est possible, vous avez peut-être raison, sans doute raison politiquement, mais c'est pas ça personnellement qui me... enfin, mon idée à moi, et c'est pour ça que aussi bien les romans que les essais que je fais visent à rétablir une forme d'insécurité, heu, mon idée à moi c'est précisément que cette forme d'auto-défense, de mise dans une sorte de cocon sécuritaire, aussi bien sur le plan des idées, sur le plan de la valorisation de la hiérarchie, du militaire, de l'organisé, du travail et de la famille, le rétablissement de ce cocon-là est précisément tout ce que je fais à essayer non pas de dynamiter, mais à essayer de secouer. Et rendre la possibilité d'un espoir messianique, sans messie, c'est-à-dire sans message totalement formé, sans théorie révolutionnaire, ni quoi que ce soit de ce genre, à mes lecteurs, c'est un but oui. C'est un but, parce que je pense qu'il faut soit qu'ils pleurent soit qu'ils rient en lisant mes œuvres, mais il faut surtout qu'à la fin en les refermant ils se disent « tiens, au fond, il y a donc quelque chose d'autre que simplement la peur de soi-même. »

/// Dernier entretien.

TP. Il y a dans votre démarche un élément aussi qui est curieux. Je veux dire qu'à la fois il y a cette démesure qui est une forme de refus de la rationalité, d'ailleurs dans *La Beauté du métier* dont on a déjà eu l'occasion de parler, vous reprochez à l'esprit français sa rationalité, et en même temps il y a une recherche de documentation, il y a même une érudition sous-jacente dans la construction

romanesque qui est une manière d'une certaine manière de réintroduire la rationalité, de justifier cette démesure comme plausible. Le meilleur exemple en étant l'épilogue que vous avez rajouté à *Eve* où vous justifiez techniquement que des embryons congelés soient possibles en 1945, etc.

GH. Oui, mais c'est parce que, dans le roman, ce que j'ai dit antérieurement apparaît peut-être comme justifiant un peu trop, dans le roman, un caractère délirant ou un caractère fou, heu, totalement fictionnel, et moi ce que j'aime, et je crois que je ne suis pas le seul, je crois que c'est même le cas de la plupart des lecteurs (rire), ce que j'aime, c'est pas tellement le délire en tant que tel, le délire des fous par exemple est extrêmement pénible à supporter, les formes totalement délirantes, qui se donnent comme délirantes dès l'origine et explicitement dans l'œuvre d'art m'ont souvent lassé. Par exemple, je n'aime pas tellement les surréalistes, ce n'est pas un hasard si les surréalistes ont été d'ailleurs des anti-homosexuels, des anti-femmes de première, parce que, quoi qu'ils aient fait beaucoup pour la liberté de l'esprit, en même il y a chez eux avec cette volonté de l'écriture automatique, de l'expression de l'inconscient, quelque chose qui m'a toujours un peu déplu. Bon, dans ce que je fais moi, j'essaye de faire l'ouverture, c'est-à-dire que j'essaye qu'en partant de quelque chose qui est apparemment réel, solide, sérieux, ça s'ouvre vers des perspectives à caractère délirant, ou incroyable, ou prodigieux. D'où l'importance du travail qu'on appelle bêtement, - parce que c'est un très vilain mot là aussi – de documentation, - je dirais plutôt un travail d'exploration dans le réel. Quand j'écris un roman, que ça soit un roman sur le christianisme primitif, sur le franciscanisme et la conversion des infidèles indiens au XVIème siècle après la conquête, ou que ça soit comme *Eve* sur des aventures génétiques de notre époque, heu, j'aime à ce que ça parte d'un terrain suffisamment solide, suffisamment réaliste entre guillemets, pour que la poussée délirante qui est le moteur tout de même, depuis toujours, des romans, se révèle dans un contraste plus prenant, plus... à la fois plus crédible et plus passionnel. Et ça, je m'intéresse beaucoup à l'histoire par exemple, effectivement je pourrais très bien écrire des romans où il n'y ait rien d'historique, j'ai écrit des romans historiques parce que c'est un des éléments qui m'intéresse dans l'histoire, c'est d'une part, comme le disait Walter Benjamin également, réveiller des promesses messianiques oubliés ou endormies qui sont toujours là présentes dans l'histoire du passé, quelque soit l'époque considérée, et puis d'autre part parce qu'il y a ce jeu tellement passionnant, tellement bizarre, entre ce qu'on appelle la réalité historique et le caractère fou d'une fiction qui s'ouvre peu à peu à des horizons impossibles, sur lesquels il n'y a aucun témoignage possible historique. Et c'est vrai aussi pour *Eve*, c'est vrai aussi que la médecine, la génétique, tout ce qui organise notre vie progressivement pour le XXème siècle et pour le XXIème, ça demande à être à la fois pris au sérieux, regardé de très près, c'est intéressant, il faut discuter avec des médecins, il faut aller dans les hôpitaux, parce que les hôpitaux c'est le tragique moderne, heu, profondément. Et en même temps il faut que tout ce travail de savoir, de savoir social, de savoir historique s'ouvre vers quelque chose de totalement autre et qui est le délire mystique de l'individu,

en l'occurrence c'est moi le délire mystique de l'individu (rire), c'est ma part proprement.

TP. Non, mais je voudrais revenir, parce que c'est vrai que c'est une dimension très très importante de plusieurs de vos romans, je pense à *L'Amour en relief* et à *Eve*, que la dimension médicale, que cet univers médical, avec une science qui est bizarrement manipulatrice, capable de construire un monde nouveau, puisque l'aveugle retrouve une forme de vision à travers des appareils bizarres et que Adam et Eve bon sont le fruit de manipulation génétique, pour parler bref. Et pourtant la science que vous décrivez, moi, je dois dire qu'à cause de vous, si un jour on doit me poser des drains, et ben je dirais non. Parce que vraiment, les pages sur les drains dans *Eve*, moi ça m'a terrorisé pour longtemps, je vous assure. Donc il y a aussi une forme de répulsion terrible par rapport à tout cet univers.

GH. Honhon. Je crois que nous sommes... la science et l'église sont les deux formes en fait qui m'ont le plus intéressé des organisations sociales, beaucoup plus que les partis politiques par exemple. Bon, l'église plutôt pour le passé, donc plutôt pour le roman historique, et la science plutôt pour le moderne, c'est-à-dire pour les romans contemporains ou même les romans qui visent l'avenir, parce que contemporain veut dire simplement qui vise ce qui est après. J'ai toujours été fasciné personnellement par les aspects scientifiques de l'activité humaine, c'est-à-dire que je suis comme les gamins qui sont fascinés par la science-fiction, non pas rationnellement, mais parce que toutes ces manipulations, toute cette technicité, toute cette prétention à forger l'avenir retient leur attention et les passionne et les fascine. C'est vrai que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde moderne d'équivalent à la recherche ou à l'explosion de sentiment qui sont concentrés autour de la création des églises, autour de la foi autrefois, il n'y a pas d'autre équivalent que celui de la science. C'est-à-dire que je pense, ce n'est pas très original de le dire, mais je pense que l'essentiel de la croyance de nos contemporains s'est reporté vers la science, que l'essentiel de ce à quoi ils croient profondément est à caractère scientifique, ou du moins, a des prétentions à ce caractère scientifique.

TP. Ils en payent le même prix que la structure de l'église, c'est-à-dire que dans les deux cas, dans les deux cas, la structure de savoir fait payer la diffusion de son savoir au prix de la douleur.

GH. Et dans le cas de la science qui porte sur l'homme, c'est-à-dire de la médecine ou de la biologie, c'est particulièrement net. La seule tragédie contemporaine, que la plupart des gens qui vivent aujourd'hui ont pu connaître, c'est l'hôpital. C'est-à-dire, c'est pas simplement, c'est la douleur

physique, mais c'est le fait d'être pris entre les mains de quelque chose qui les dépasse totalement, qui est une organisation de savoir, de techniques, qui a la supériorité sur eux, qui leur retire à eux-même la responsabilité de leur propre geste en général, et ça c'est une expérience très particulière heu. Je me rappelle que Michel Foucault disait « la prison est un phénomène très important parce que nous en sommes tous menacés », c'était vrai, mais c'était encore plus vrai dans les domaines d'ailleurs sur lesquels Foucault a beaucoup écrit, qui est le domaine de la médecine. C'est-à-dire que si nous avons une expérience métaphysique, si je puis dire, aujourd'hui, c'est vraiment celle-là, elle est vraiment répandue parmi tout le monde, tout le monde l'a éprouvé à un moment ou à un autre, soit pour soit, soit pour un être cher, et c'est la dépossession de soi-même dans le système scientifique médical. Parce que je ne vise pas simplement à l'auto-expression dans mes romans, et que je pense que c'est important que les romans visent à plus que l'auto-expression, heu, ça me paraît signifier clairement qu'il faut considérer ce jeu avec la mort, ce jeu avec la science, ce jeu avec la technique dans lequel il y a dépossession de l'individu, dans lequel il est totalement pris dans quelque chose à quoi il est obligé de croire totalement qui est la technique médicale ou biologique, que il est important en fait d'en faire le thème des romans contemporains. C'est curieux de dire de la part de quelqu'un qui a fait la moitié de ses romans sur des thèmes historiques lointains et l'autre moitié sur des thèmes contemporains, c'est curieux de dire ce que je suis en train de dire, mais je crois profondément qu'il y a une équivalence, qu'il y a une sorte de, d'équivalence oui, entre les systèmes religieux d'autrefois et le système scientifique et médical aujourd'hui, et que ceux qui ont vécu, ou qui ont le malheur de vivre des expériences d'hôpital, savent de quoi je veux parler, c'est-à-dire de cette atmosphère très particulière, à la fois de dépossession de soi et d'élan mystique individuel qu'éprouve le malade d'hôpital, qui est quelque chose de très particulier, qui n'a pas d'équivalent dans la société ordinaire.

TP. On retrouve aussi une dimension commune, c'est que l'individu dans les deux cas est un peu perçu comme un mutant, on essaye de le changer, ce qui nous ramène à un thème que l'on a déjà traité, c'est-à-dire que vous, vous êtes plus à la recherche d'une mutation de l'individu que d'un changement social.

GH. Heu oui, mais la mutation que nous propose le système scientifique et médical et biologique, le système de la recherche, etc, cette mutation-là est une mutation subie, heu, c'est une mutation subie et dans laquelle notre propre ouverture, notre propre espoir, notre propre rêve passionné d'un autre monde se transforme en technique subie, médicale. Par exemple dans *Eve*, l'idée c'était quelque chose comme cela, heu, rien de plus désirable que de revenir au mythe originare d'Adam et Eve et d'en faire précisément heu un inceste d'une certaine manière grâce à la manipulation génétique, mais en même temps parce que lui, Adam, est malade, parce que elle, Eve, l'a suivi tout

au long de son parcours, en même temps ils sont des objets de manipulation, des objets de manipulation scientifique, leur naissance est le fruit d'une manipulation scientifique, et je crois que c'est ça, enfin, les deux dimensions que donne l'intervention de la science comme seule foi dans notre monde contemporain, c'est à la fois d'indiquer quelque chose d'autre sur nous-même et en même temps de nous prendre uniquement comme objet heu de manipulation, de nous déposséder de nos possibilités de nous éprouver nous-même, ou de croire en nous-même, et que ça c'est un drame, c'est un drame, ou une tragédie, même une tragédie contemporaine.

TP. Est-ce que vous croyez à une dimension rédemptrice de la douleur ? Parce que dans l'image que vous donnez de la science, et je crois que c'est tout à fait vrai, on est pas économe de la douleur du patient.

GH. Oui. Je pense qu'il y a une dimension en effet rédemptrice de la douleur. Heu, je n'y avais jamais pensé, ce que vous venez de me dire me frappe beaucoup, parce que d'une certaine manière c'est probablement ce que le christianisme a voulu dire dès ses origines. Quelle dimension rédemptrice y a-t-il dans la douleur ? En tout cas pour l'expérience heu hospitalière, notre tragédie, notre mystique moderne, je pense qu'il y a une dimension de la douleur qui est qu'elle devient à un moment donné la seule chose qui vous fait exister comme individu, la seule chose qui vous fait exister presque, quand tout le système autour de vous, heu, s'est emparé de vous, vous a réduit à l'état d'objet. Ce que je veux dire par là, c'est que par exemple les médecins disent quand quelqu'un tombe dans l'inconscience, dans le coma, d'une certaine manière, il ne sent plus rien, et d'une certaine manière il n'est plus une personne. Tout le monde a ressenti ça face à des malades tombés dans le coma, ça m'est arrivé. Et c'est un instant effectivement où on n'a plus l'impression d'avoir affaire à une personne. Tant que le malade éprouve la douleur, d'une certaine manière il existe, il existe comme individu, il existe comme passion, passion c'est ce qu'on subit aussi bien que ce qu'on désire, ou que ce qu'on veut devenir, heu il a le sentiment aigu de soi-même et l'ensemble de ces phénomènes constitue une conscience. Et je crois que c'est un peu ça les deux phases de ce Janus qu'est la science moderne, d'un côté elle transforme totalement en objet le patient, et d'un autre côté le patient lui-même tant qu'il souffre, et surtout plus il souffre, éprouve son individualité et continue à pouvoir la défendre d'une certaine manière. La souffrance n'est pas qu'une chose subie, c'est une chose ressentie et dès lors c'est une chose où il y a une existence de l'individualité.

TP. Qu'est-ce que vous pensez de l'interview de Jean-Paul Aron dans *Le Nouvel observateur* sur Son sida ?

GH. (silence) Bon, je pense...

TP. Dans cette logique ?

GH. C'est-à-dire que... (rire gêné) je pense qu'il aurait mieux fait de ne pas parler de « mon sida » de cette manière là, mais c'était peut-être inévitable pour les raisons dont je viens de faire état, c'est-à-dire que quelque chose qui est l'individu se révolte contre ce qui lui paraît être un automatisme, heu, une loi totalement extérieure à lui, et se révolte en disant « mon sida ». Heu, mais... je ne sais pas. En même temps, je pense qu'il faut être très... bon, il faut être très prudent avec des thèmes sur lesquels l'imaginaire social est devenu presque fou... Bon, beaucoup de gens m'ont dit « ha, mais *Eve* c'est un roman sur le sida », non... Non, parce que...

TP. Il faut préciser donc que le héros, Adam, est atteint du sida...

GH. Voilà, enfin ce n'est pas dit au début, on a tort de le dire là, parce que ceux qui ne l'auront pas lu sauront la clé dès le début (petit rire). Mais je veux dire que, moi personnellement je ne veux pas travailler heu sur des thèmes qui soient trop directement des applications d'événements médicaux, ou d'événements de ce type-là, parce que je crois que c'est futile et dangereux de courir après les événements de ce type là. Donc je suis assez réticent à l'égard même de la démarche, très sympathique et très courageuse, de gens comme Aron parce que je pense, d'une certaine manière ils risquent de tomber précisément dans ce piège de la manipulation, heu, ils risquent de devenir précisément des objets, objets de la curiosité publique, objets de... et c'est autant de dépossession de soi-même d'une certaine manière aussi. C'est évident que la plupart des grands malades ne demandent pas tellement l'impossible, à savoir qu'on les guérisse, ils demandent à ce qu'on les aide à vivre, parce qu'ils ont de la peine à le faire, parce que bon, comme j'ai voulu le montrer dans *Eve*, il y a des aspects pratiques, matériels, quotidiens, heu, sociaux, de la vie, sont quelque chose d'extrêmement importants y compris pour le malade, et il y a rien de plus ridicule que les gens qui ne pensent qu'à une seule chose, c'est à la découverte d'une drogue qui détruirait les maladies, cancer, sida, etc, et qui ne se préoccupent pas de mettre un oreiller derrière le malade qui est devant eux. Et malheureusement c'est un petit peu ce que nous vivons avec la science contemporaine, c'est que les gens sont tellement aliénés on peut le dire, tellement fortement convaincus que seule la chimie et la recherche biologique sont des solutions, qu'ils en oublient l'humanité la plus simple et la plus immédiate. Il y a un fait, c'est que je crois que l'entourage humain, pour employer des termes qui sont gênants parce qu'ils sont justement un peu techniques,

un peu sociologiques, un peu extérieurs, enfin le rapport avec d'autres individus devant la mort, ou à côté de la mort, ou en prévision de la mort, est une nécessité absolue, il n'y a pas d'autres, il n'y a pas... enfin, il n'y a pas d'autre forme d'aide possible par exemple à un mourant que de lui tenir la main, tous les médecins le répètent et je crois que c'est vrai. Et c'est très important de lui tenir la main, parce qu'il le ressent, parce qu'il... et que dans la tragédie moderne dont j'ai essayé de rendre compte avec *Eve* qu'est l'agonie d'hôpital, ces gestes, comme on dit très simples, deviennent des formes de communication essentielle.

TP. Oui, il y a un autre aspect sur lequel je voulais revenir, à propos de vos romans Guy Hocquenghem, c'est l'aspect cosmopolite. Bon, vous décrivez vous-même, la Renaissance, l'époque de vos prochains romans comme celui de la modernité cosmopolite, mais il y a un cosmopolitisme plus direct, il y a cette manie qu'ils ont de franchir les océans, les frontières, de brasser les cultures qui fait qu'on ne sait pas toujours exactement d'ailleurs dans quel univers culturel on se trouve.

GH. Heu, pour moi c'est très important le cosmopolitisme, et l'internationalisme si on peut dire entre guillemets dans le roman. Je pense que quand on a la chance de disposer d'un moyen d'expression, le roman, où il y a absolument besoin d'aucun transfert physique, heu, pour parvenir dans d'autres pays, dans d'autres climats, dans d'autres civilisations, je pense que c'est indispensable de l'employer. Si j'aime beaucoup le roman picaresque, par exemple, c'est en partie pour ça. Si, si même des romans antérieurs comme *Don Quichotte* sont tellement fascinants, c'est d'abord parce qu'ils se déplacent, et le propre je crois de l'attrait romanesque, romantique et romanesque du roman, puisque les deux mots ont la même origine, c'est sa capacité à ce voyage, ou à ce transport, au sens où on parle aussi d'un transport amoureux, ce transport continu et très loin. Alors c'est vrai que tous mes romans se déplacent, ils se déplacent sans arrêt, bon c'est dans...

TP. Plutôt quand même vers l'ouest, hein, plutôt vers l'Amérique.

GH. Oui (rire), c'est peut-être parce que je ne suis jamais allé en Asie, mais (rire) de fait dans... bon, dans *La Colère de l'agneau* il fait tout le tour de la méditerranée en prêchant, mon héros, c'est-à-dire Saint-Jean. Dans *L'Amour en relief*, qui est l'histoire d'un aveugle donc qui devient gigolo, d'un jeune arabe aveugle qui devient gigolo, il part effectivement pour l'Amérique, et dans *Ève* dès l'instant où ils savent, Adam et Ève, qu'il est malade, heu, ils se lancent dans une sorte de course en avant à travers les continents pour, peut-être pour fuir l'hôpital et la maladie, mais aussi parce que c'est une sorte de pulsion fondamentale de mes héros, le fait d'aller devant soi, le fait de s'ouvrir à

de nouveaux paysages, fait partie profonde de ce que j'ai appelé, de ce que j'appelle un peu, seulement depuis que nous sommes en train de nous entretenir, parce que j'avais jamais pensé dans ces termes là, de ce que j'appelle un individualisme messianique. C'est l'individu qui se déplace, et ce qu'il voit, et ce à quoi il se confronte, c'est plus que simplement son intérieur ou l'intérieur de lui-même, ce sont les continents et les civilisations.

TP. Et vous-même, vous avez sillonné, bon, vous avez fait un guide des métropoles, un guide gay des métropoles, heu, comment vous vous êtes projeté dans ces différentes civilisations, quelles sont celles qui vous ont le plus touché ?

GH. Heu...

TP. A l'évidence, quand même, j'ai l'impression que c'est la côte pacifique des Etats-Unis.

GH. Heu, socialement, oui, c'est pas que je sois tellement fasciné par le mode de vie angelino de Los Angeles ou de ces régions-là, mais ce sont des régions dans lesquelles, on ne peut pas le nier, la désorientation est la plus grande. Ce sont des régions dont on ne sait plus si elles appartiennent à l'Orient ou à l'occident, il y a une influence orientale très forte sur la côte pacifique américaine, et heu en même temps pour nous c'est le comble de ce qu'on pourrait trouver à l'ouest, c'est le comble d'américanisme, la civilisation de la voiture, le driving, et tout ce qu'on peut... Mais je n'ai plus de fascination pour l'Amérique, j'ai eu beaucoup, enfin j'en ai encore, la meilleure preuve c'est que *Frère Angelo*, mon prochain roman, se passe en Amérique, mais au XVIème siècle, heu, mais j'ai beaucoup moins de fascination pour l'Amérique moderne que je n'en ai eue. D'abord parce que tout le monde maintenant est fasciné par l'Amérique, et que ça me fatigue énormément, cette espèce de pro-américanisme, parce que les valeurs qui ont été reprises de l'Amérique, et récemment c'est évident, elles sont devenues les valeurs d'ordre et de technicité, c'est-à-dire précisément celles auxquelles je ne crois pas et celles dont je ne pense pas que l'Amérique soit particulièrement porteuses, d'ailleurs, je pense qu'elle est plus porteuse des valeurs utopistes du mouvement hippy que des valeurs technique de la conquête de la lune. La preuve, c'est qu'ils sont en train de rater leur programme de navette spatiale, alors qu'ils ont peut-être réussi leur programme de réforme morale et mystique dans leur propre population. Heu, la fascination contemporaine, française en particulier, ça c'est une maladie française, heu, par l'Amérique, m'a appris pas mal, parce qu'elle m'a appris que ce qu'on peut choisir dans un modèle n'est pas forcément ce que quelqu'un d'autre y met, et que au début je pensais « Vive l'Amérique » contre l'esprit franco-centriste, chauvin, etc, et

que je me suis rendu compte que par une sorte de biais historique et de renversement, qui est assez classique en fait, que l'admiration pour l'Amérique, pour la société la plus métissée, la plus extraordinairement aventureuse qui ait probablement existé, que cette fascination-là s'était transformée précisément en apologie des valeurs les plus traditionnelles de la bourgeoisie française, les valeurs de l'efficacité, du travail, etc. Donc il y a une espèce de gêne effectivement aujourd'hui à reprendre ce modèle américain, c'est peut-être pour ça que j'ai écrit ce roman, *Frère angelo*, où finalement c'est l'Amérique de la découverte qui m'a fasciné. Je n'écrirai pas de roman qui se passe dans l'Amérique actuelle par exemple, beaucoup de gens l'ont fait récemment, pour ne pas dire la moitié, mais le tiers des romans français actuels racontent des expériences plus ou moins initiatiques de jeunes gens en Amérique, avec plus ou moins de talent, la question n'est pas là, je le ferai pas, parce que je trouve qu'il y a un côté beta dans cette fascination et une fois de plus, une manière de s'inventer une Amérique d'ordre et d'efficacité qui n'est pas la mienne.

TP. Et les sociétés sud-américaines ? Vous parlez à un moment donné, si mes souvenirs sont bons c'est dans *Eve*, vous nous faites passer par Buenos Aires...

GH. C'est dans *Eve*...

TP. Alors qu'est-ce que...

GH. Heu, bon...

TP. Bon, le Brésil est une vraie société de métissage, l'Argentine peu à vrai dire...

GH. Non. Encore que, comparé à une société européenne, c'est une société tout de même de métissage, ne serait-ce qu'entre européens, entre italiens et espagnols...

TP. Entre italiens et espagnols, plus des zestes d'un peu tout le reste, mais...

GH. Plus des indiens, il y a tout de même des indiens...

TP. Ho, enfin...

GH. Plus...

TP. Très très marginalement en Argentine, je veux dire qu'ils ne sont guère plus métissés que les français, à ce compte-là...

GH. Ha non, plus, la France est tout de même le pays le moins métissé probablement du monde, à part peut-être la Chine que je connais mal...

TP. Écoutez, rien que depuis le début du siècle on a accueilli un million d'italiens, à peu près autant d'espagnols, de portugais, deux millions de rapatriés d'Algérie, je ne parle pas de l'immigration arabe, ça fait...

GH. Mais c'est rien !

TP. Quand même au total pas mal de millions d'habitants, qui se sont intégrés sans trop de difficulté d'ailleurs, j'ai oublié les polonais, un million aussi, enfin ça fait pas mal de monde.

GH. Mais ça fait des 1%, des 5%, des choses de ce genre-là. Quand vous parlez de pays comme l'Amérique ou l'Argentine, ce ne sont pas des pays qui ont simplement, ayant déjà leur propre population, accueilli quelques populations supplémentaires, ce sont des pays qui ont été formés de toute pièce par... ce qui chez nous est 5%, chez eux est la totalité, est 100%, parce que tout simplement ils n'avaient pas de population originaire, autre que la population indienne, mais... Non, je crois que c'est peut-être ce phénomène dans l'identité nationale qui me gêne le plus, c'est que dans une identité nationale, si vous ajoutez un élément, il se voit énormément et tout le monde dit « ha, mais il y a 4 millions d'étrangers en France », 4 millions d'étrangers, mais c'est ridicule, ça fait même pas 10%, ça fait 8%, ou 7%, d'une population. Heu, dans des pays d'immigration, fondés par l'immigration et par le métissage comme les pays d'Amérique, il est évident que c'est 100%. Il y a 100% d'étrangers, en même temps tout le monde appartient à des nations, mais ce que je veux dire, c'est que le phénomène n'est pas simplement un phénomène quantitatif, c'est qu'il y a effectivement deux genres de Nation dans le monde, il y a les Nations qui sont fondées sur le

voyage et l'immigration, il y a les Nations qui sont fondées sur la permanence d'une population qui se croit plus ou moins justifiée, puisqu'en fait on peut toujours discuter historiquement, mais qui se croit autochtone, au sens originel et grec du terme, c'est-à-dire qui se croit née de la terre sur laquelle elle vit. Et je crois que c'est là où il y a une grande différence de sensibilité. Dans le roman *Frère angelo*, si j'ai pris un franciscain italien, c'est parce qu'il se pense autochtone, qu'il appartenait à une république italienne, Florence, dans laquelle il y a un très fort sentiment précisément de la localité, de l'appartenance à un territoire, à une culture, et qu'il se trouve transporté en Amérique, il est devenu évangéliste des indiens...

TP. Des indiens où, au nord ou au sud ?

GH. Les deux, en fait, parce qu'au début il évangélise au Mexique, enfin ce n'est pas le nord vraiment, il évangélise d'abord au Mexique, et puis ensuite, par le ressort de l'intrigue, il est projeté dans les fins fonds de l'Amérique du Sud, dans le Rio de la plata. Donc il est, il est transporté en quelque sorte. Et ce transport, là aussi, et ce voyage sont à l'origine de son propre mouvement mystique, d'un mouvement qui va le faire évoluer jusqu'à l'hérésie et lui mettre l'inquisition à dos, parce que précisément il y a un rapport entre le voyage, l'inconnu, le métissage, et enfin l'ensemble de ces phénomènes, et ce qu'on pourrait appeler d'une manière générale l'hérésie, l'hérésie utopique, qui est un rapport profond. Moi je crois personnellement...

TP. Dont vous êtes une très belle illustration.

GH. (rire) Peut-être... enfin, d'une certaine manière, j'essaye, oui... je crois que le voyage est plus qu'une activité de distraction ou de loisir, je crois qu'elle concerne le soi et sa capacité à sortir de soi-même. Et ça m'importe de ce point de vue là, j'ai beaucoup voyagé, c'est vrai, et j'ai bien l'intention d'essayer continuer à voyager tant que je pourrai. Parce que pour moi, c'est pas... beaucoup de gens disent « ah, c'est un moyen de fuir, de fuir son identité, etc », non, pour moi c'est un moyen précisément de la confronter, de l'ouvrir vers autre chose.

TABLE DES MATIÈRES

Annexe 1. « La Révolution des homosexuels ».....	2
Annexe 2. Guy Hocquenghem par Guy Hocquenghem.....	7
Annexe 3. Guy Hocquenghem par René Schérer.....	10
Annexe 4. Ouvrages traduits.....	13
Annexe 5. Dits et écrits.....	16
Annexe 6. Dits et écrits. Articles publiés dans <i>Libération</i>	27
Annexe 7. Entretiens réalisés pour <i>Libération</i>	38
Annexe 8. <i>Avant-garde jeunesse</i>	40
Annexe 9. <i>Volutions</i>	52
Annexe 10. Enseignements au département de philosophie de l'université de Vincennes puis Paris 8 Saint-Denis.....	60
Annexe 11. « L'affaire du “Coral” : une tentative de synthèse ».....	63
Annexe 12. Entretiens avec Thierry Pfister.....	72